



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~87. a. 19~~
~~101. b. 6 bb H~~
~~157. c. 26~~



5 A. 6



HISTOIRE

DU

THEATRE FRANÇOIS;

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÈBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Pièces, & des Notes Historiques
& Critiques.

TOME SIXIÈME.



A P A R I S,

Chez } P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire,
 rue Saint Jacques, au Livre d'or.
 E T
 S A I L L A N T, Libraire, rue Saint Jean-de
 Beauvais, vis-à-vis le Collège.

M D C C X L V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

1917

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637



PRÉFACE.



Le sixième volume de cette Histoire, présente la Tragédie dans son plus haut degré de gloire. Horace, Cinna, Polyucte, la mort de Pompée, & enfin Rodogune, mirent la Scène Françoisé au-dessus de celles d'Athènes & de Rome, même dans les plus célèbres temps de ces fameuses Républiques.

Les Ouvrages des Poètes Dramatiques Grecs & Latins, la Poétique d'Aristote, celle d'Horace, si négligés en France par les Auteurs qui composoient pour le Théâtre, devinrent l'objet de toute l'attention de M. Corneille: il sentit

ij **PREFACE.**

la force & la vérité des principes & des raisonnemens d'Aristote , les solides préceptes de l'Art Poétique d'Horace , les vraies beautés des Tragédies de Sophocle & d'Euripide , l'éloquence mâle & sententieuse de Sénèque. Le génie de Corneille , supérieur alors aux leçons & aux exemples de ces grands Maîtres , ouvrit de nouvelles routes pour élever l'esprit , & pour toucher le cœur , par le choix de ses sujets , la force de ses caractères , & les sublimes images de sa Poésie.

La Tragédie d'Horace présente un événement aussi grand qu'interessant : les épisodes augmentent encore cet intérêt , & la versification acheve de rendre ce Poëme un des chefs-d'œuvres du Théâtre François.

Cinna , plus parfait qu'Horace , pour la conduite & la simplicité du sujet , est un mo-

P R E' F A C E. iij

déle des règles du Théâtre : le cinquième Acte offre un tableau admirable de la clémence d'Auguste.

Polyeucte , respectable par son sujet , du plus grand intérêt par la conduite , & d'une Poësie simple , mais élégante , l'emporteroit sans doute sur tous les Poëmes Dramatiques de M. Corneille , si ce grand Poëte n'avoit pas donné celui de Rodogune : mais ce dernier renferme tant de sublimes beautés dans le plan , la conduite , le dénouement ; & la versification , que beaucoup de personnes lui donnent la préférence , malgré le défaut de l'exposition qui lui cause quelque désavantage vis-à-vis de Polyeucte.

La mort de Pompée , qui parut après Polyeucte , & avant Rodogune , compose à la vérité un tout digne de M. Corneille : mais cependant si mêlé de Poë-

à ij

iv *P R E' F A C E.*

sié épique, de personnages manqués, & de détails inutiles, qu'il faut s'armer de quelque patience, pour attendre les vraies beautés de cette Tragédie : il est vrai qu'elles paroissent avec éclat, dans les rôles de César & de Cornélie : alors ce ne sont plus des Acteurs qui parlent ou qui agissent à nos yeux, c'est César lui-même, c'est Cornélie, veuve de Pompée.

Des Ouvrages si remplis de perfections, devoient servir de modèles aux Auteurs qui courroient la même carrière que M. Corneille ; cependant ceux-mêmes qui en faisoient leur unique occupation, n'ont rien produit qu'on puisse comparer à Horace, à Cinna, &c.

Ce jugement paroîtra peut-être un peu trop sévère à l'égard de quelques-uns de ces mêmes Poètes, dont beaucoup de personnes parlent avec élo-

P R E' F A C E. v

ge , fans avoir assez examinés leurs productions. C'est pour-quoi il nous paroît nécessaire d'entrer à ce sujet dans un plus grand détail.

Commençons par un Au-
teur qui en imposa au siècle
dernier , & qui conserve en-
core dans celui-ci une grande
réputation. C'est de M. Rotrou
que je veux parler : ses Poèmes
Dramatiques sont au nombre
de trente-cinq , mais à peine
en peut-on compter six ou sept
dignes d'être mis au rang des
passables ; encore faut-il ajou-
ter que le médiocre l'emporte
de beaucoup sur le bon.

La première des Pièces qu'on
peut citer , est la Tragi-Co-
médie de LAURE PERSÉCUTÉE ,
traduite de l'Espagnol. Le sujet
est intéressant par le fonds, mais
défiguré par la façon dont il
est conduit.

ANTIGONE , Tragédie qui

à iij

vj *P R E F A C E.*

suivit *Laure* , a quelques détails assez bien rendus : mais le tout ensemble de ce Poëme est foible , & il pêche par une duplicité d'action.

LA SŒUR , Comédie , est peu connue des partisans de *Rotrou* ; cependant cette Piece peut passer pour une des meilleures de cet Auteur : l'intrigue , quoiqu'un peu trop chargée d'événemens , est conduite avec assez d'art : les Personnages passablement rendus , & le comique du dialogue , tiré du fonds du sujet.

LE VÉRITABLE S. GENEST , Tragédie , appartient en entier à *Rotrou*. Dans cette Piece , il n'est ni Traducteur , ni Imitateur , & c'est par elle qu'on peut juger du talent de ce Poëte. Le plan de la Tragédie de *Saint Genest* , n'est pas d'une grande invention ; cependant il est assez raisonnable. Le Per-

PREFACE. vij

sonnage qui donne le titre à la Pièce est bien rendu : & ceux des autres Acteurs ne sont pas sans mérite ; les vers de ce Poëme Dramatique ont en général de la force, de la pensée, & beaucoup de correction.

DOM BERNARD DE CABRÈRE ; Tragi-Comédie, est une traduction d'un Poëme Dramatique Espagnol. Quelques Scènes interressantes, & une Poësie assez égale, font tout le mérite de cet Ouvrage.

VENCESLAS, Tragédie, est restée au Théâtre, & cette suite de succès depuis plus de cent ans, forme un préjugé avantageux pour cette Piece : cependant elle est si remplie de défauts essentiels, qu'elle a grand besoin des agrémens de la représentation, pour soutenir l'approbation qu'elle s'est faite dans le Public.

A l'égard de la Tragédie de

viii *PRE'FACE.*

COSROËS , telle qu'elle parut au Théâtre du vivant de Rotrou , ou telle qu'elle y fut remise en 1704. retouchée par M. d'Uffé de Valentine , on peut assurer que cette Piece est la plus foible de celles dont on vient de parler.

Passons à un autre Poëte , dont la réputation est aussi répandue que celle de Rotrou.

Ce Poëte est M. Tristan , Auteur de la *Mariamne* ; cette Tragédie qui fut représentée en 1636. parut avec un si grand succès au Théâtre François , qu'elle y prit une place marquée , & s'y conserva à côté des excellentes Tragédies de Messieurs Corneille & Racine. Ce n'est que depuis l'année 1704. qu'elle est reléguée du Théâtre : cette réusite a de quoi étonner ; car enfin la Tragédie de *Mariamne* est mal construite , foiblement versi-

PREFACE. ix

fiée, & remplie de détails bas & ridicules. A la vérité, il y a une grande véhémence de passions dans le personnage d'Hérode, sans cesse agité d'ambition, de cruauté, de crainte, de soupçons, d'amour, de fureur, de repentir & de foiblesse : mais presque toujours avili par l'expression que Tristan lui prête.

Guérin de Boufcal, quoique moins connu que Messieurs Rotrou & Tristan, ne laisse pas d'avoir quelques suffrages pour lui. Il faut convenir que dans les Poèmes Dramatiques de cet Auteur, on trouve des morceaux de Poésie, qui ont de la force & de l'énergie, mais aucuns de ces morceaux ne sont rendus avec cette noblesse requise dans le genre Tragique. On en va juger par le passage suivant, qui est assez bien pour le fonds. C'est le ré-

x P R E F A C E.

cit de la mort de Cléomène.

Cléomène , Cependant Cléomène exhortoit ses Gendarmes ,
Tragédie , A se faire mourir , avec leurs propres armes ;
Acte V. Scène avant- Mourons , leur disoit-il , plutôt que de souffrir ,
dernière. Qu'un vainqueur, ait pouvoir de nous faire mourir :

Sauvons l'honneur de Sparte, & montrons à la terre
Qu'il n'est permis qu'à nous de nous faire la guerre

.....

Il dit, & tous les siens , approuvant sa harangue ,
Firent faire à leurs mains l'office de la langue ,
S'élançant l'un sur l'autre ; & leurs nobles fureurs ,
Confondent les vaincus avecque les vainqueurs.
Hipotas, le premier transporté de colere ,
Enfonce son poignard dans le sein de son frere ,
Sur le point que Mégiste imitant sa fureur ,
Lui donne un coup d'épée , & lui perce le cœur.
Chacun court à la mort , personne n'y résiste ,
Euphorbe , impatient se jette sur Mégiste ,
Tous deux tombent à terre , & le plus fort des deux ,
Saute sur le plus foible , & le prend aux cheveux ;
Puis haussant son épée à frapper toute prête ,
Il sent le coup mortel d'un autre qui l'arrête :
En moins d'un tour de main , Cléarque tout percé
Tombe sur Polémas , que Pisté a terrassé ;
Mégistonne sur Pisté , Eras sur Mégistonne ,
Et la mort à l'envi se reçoit & se donne.
Cléomène , en riant présente alors son sein ;
Mais chacun en détourne & le fer & la main.
Quoi , dit-il , mes amis , suis-je assez misérable ,
Pour ne pas mériter une mort honorable ?

PREFACE. xj

A moi, mes Compagnons, mes Compagnons à moi !
Frappez, frappez sans peur, & sauvez votre Roy.
A ces mots, tous les siens renforçant leur courage,
Sembloient se préparer à ce sanglant hommage,
Quand le plus avancé lui donnant dans le flanc,
Arrête leur envie, & répand ce beau sang.
Ce coup hâte la fin de ce combat funeste,
Cléomène en tombant, fait tomber tout le reste,
Et dans moins d'un instant, on voit tous ces guerriers
Accablés sous le faix de leurs propres lauriers, &c.

Ces vers ont quelque force,
de la pensée & des images; il
ne leur manque qu'un plus heu-
reux choix de termes, qui tou-
jours entraîne celui des idées;
mais cette finesse de l'art n'étoit
connue d'aucun Auteur de ce
temps, excepté de M. Cor-
neille.

C'est encore à ce grand Poëte
que le Théâtre François est re-
devable de l'excellente Comé-
die du *Menteur*, Pièce de ca-
ractere, dont il emprunta à la
vérité le sujet & une partie de
l'intrigue d'un Auteur Espa-
gnol, mais qu'il rendit par son

xij *P R E' F A C E.*

goût & sa Poësie, un modèle dans son genre; le noble Comique qui regne dans cet Ouvrage, ne pût être alors imité par les autres Auteurs du Théâtre.

M. Scarron en sentit la difficulté en homme d'esprit, & lorsque ce singulier génie s'adonna au genre Théâtral, il adopta le Comique Burlesque. Ce Comique avoit ses défauts, mais il en fit disparaître beaucoup d'autres qui étoient dans les Comédies de son temps.

Avant les Pièces de Scarron, on donnoit le titre de Comédie à des événemens presque toujours tristes, & souvent encore plus tristement conduits. Nuls caractères, point de mœurs, beaucoup de reconnoissances, & autant de mariages.

Voilà ce qui constitue la plus grande partie des Comédies de Rotrou, Scudery, Desmarests,

PREFACE. xiiij

**Chevreau, Rayssiguier, Beys, du
Rocher, les cinq Auteurs, &c.**

Scarron ne fut pas plus régulier que ces Poètes dans la conduite de ses Poèmes Comiques, & les caractères de ses Personnages, mais il y semoit des plaisanteries, & ces plaisanteries décidèrent le goût du Public. On verra dans le Tome suivant les progrès rapides du Comique par le nombre des Auteurs qui s'attachèrent à ce genre.

A l'égard du Tragique, il devint plus raisonnable par la conduite, & les bienséances dans les caractères des personnages; mais en général, il ne commença à marcher sur les traces du fameux Corneille, que vers le temps où M. Racine ouvrit sa brillante carrière.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce que renferme ce sixième volume, nous osons croire que le Lecteur sera bien

xiv *PREFACE.*

aïse de n'être point prévenu sur les faits curieux & les extraits qui s'y trouvent.

Nous comptions faire quelques réflexions sur l'Extrait du troisième Tome de cette Histoire qui se trouve dans une brochure intitulée , *Jugement sur quelques ouvrages nouveaux, Tome X. feuille I. pag. 212.* mais la mort de M. l'Abbé Des Fontaines, Auteur de cet Ouvrage périodique, qui arriva quelque temps après la publication de cette Brochure, & plus encore la façon dont cet Extrait est composé, semblent nous dispenser d'y faire quelque attention.

M. l'Abbé Des Fontaines s'est étonné de ce que nous avons omis de parler dans notre Histoire des Pièces composées contre les plus respectables Mystères de notre Religion, contre nos Rois, & les Person-

P R E' F A C E. xv

nes les plus qualifiées de ce Royaume ?

Il y auroit ici de quoi égayer la réponse, sur-tout en l'adressant à un Prêtre qui nous fait un pareil scrupule; mais nous répondons tout simplement, que le titre de notre Ouvrage n'annonçant que les Pièces représentées par les différentes troupes d'Acteurs François sur les Théâtres de Paris, ces Pièces tant regrettées par M. l'Abbé Des Fontaines, ne pouvoient avoir place dans notre Histoire, ainsi que beaucoup d'autres, qui, sans être erronnées ou scandaleuses, n'ont pas été mises, par la seule raison qu'elles n'ont jamais été représentées.

Nous ne relevons point le titre d'Editeur que le même Abbé nous prête. Ceux qui connoissent l'Histoire du Théâtre François, nous accorderont sans peine celui d'Au-

xvj *P R E' F A C E.*

teurs. Au reste, ce titre est si rare pour le mériter justement, & si commun par la facilité de se faire imprimer en quelque genre que ce soit, que nous attendons avec tranquillité le rang que le public voudra bien nous accorder pour le prix de notre travail.



HISTOIRE



HISTOIRE

D U

THEATRE

FRANCOIS

DEPUIS SON ORIGINE

jusqu'à présent.

HORACE,

1639.

TRAGÉDIE

DE M. CORNEILLE. (a)

L'ESPECE de persécution que le Cid essuya de la part du Cardinal de Richelieu, & d'une autre personne de la premiere

(a) Les Comédiens affichent ordinairement les *Horaces*, quoique M. Corneille ait toujours imprimé cette Tragédie

sous le nom d'*Horace*, Remarques de M. Foly, sur la nouvelle édition des *Oeuvres de M. Corneille*.

Tome VI.

A

1639.

Histoire de
l'Académie
Françoise.

distinction, fit craindre à M. Corneille que celle-ci n'eût un pareil sort : & il voulut attendre, avant de la faire paroître, que l'orage précédent fut entièrement calmé. Témoin, dit M. Pellisson, ces paroles qu'il écrivit à un de ses amis, & des miens ; lorsqu'ayant publié sa Tragédie, il courut un bruit qu'on feroit encore des observations, & un nouveau jugement sur cette Pièce. *Horace*, dit-il, fut condamné par les *Duumvirs*, mais il fut absous par le peuple. Le succès a fait voir que M. Corneille eût tort de s'abandonner à une semblable crainte. On ne pouvoit pas avoir oublié ce qui étoit arrivé à l'occasion de son dernier Ouvrage : aussi, *Horace* fut-il universellement applaudi, personne n'osa écrire contre une Pièce plus parfaite que le *Cid*.

« C'est une croyance assez générale, » dit M. Corneille dans son examen, » que cette Pièce pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers Actes répondoient aux premiers. » Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, & j'en demeure d'accord, mais je ne sçais si tous en sçavent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort

» sur la Scene , ce qui seroit plutôt la
 » faute de l'Actrice que la mienne ;
 » parce que , quand elle voit son frere
 » mettre l'épée à la main , la frayeur si
 » naturelle au sexe , lui doit faire pren-
 » dre la fuite , & recevoir le coup der-
 » riere le Théâtre , comme je le mar-
 » que dans cette impression. Il
 » passe pour constant que le second
 » Acte est un des plus parétiques qui
 » soient sur la Scene , & le troisième ;
 » un des plus artificieux : il est soutenu
 » de la seule narration de la moitié
 » du combat des trois freres , qui est
 » coupé très-heureusement pour laisser
 » Horace dans la colère & le déplaisir ,
 » & lui donner ensuite un beau retour
 » à la joie (a) dans le quatrième
 » Acte. »

(a) « Il a été à propos
 » pour le jeter dans
 » cette erreur ; de se ser-
 » vir de l'impudence
 » d'une femme qui suit
 » brusquement sa pre-
 » miere idée , & présu-
 » me le combat ache-
 » vé , parce qu'elle a vu
 » deux Horaces par ter-
 » re , & le troisième en
 » fuite. Un homme qui
 » doit être plus posé , &
 » plus judicieux , n'eût
 » pas été propre à don-

» ner cette fausse allar-
 » me ; il eût dû prendre
 » plus de patience , afin
 » d'avoir plus de certitu-
 » de de l'événement .
 » & n'eût pas été excu-
 » sable de se laisser em-
 » porter si légèrement
 » par les apparences , à
 » presumer le mauvais
 » succès d'un combat ,
 » dont il n'eût pas vu
 » la fin. » M. Corneille,
 examen d'Horace,

1639.

M. de Fontenelle, Réflexions sur la Poétique, art. 31.

Cette Tragédie peut être proposée pour modèle aux Maîtres de l'Art, « Pour découvrir tout le secret de versifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe; deux Horaces sont tués, & le troisième, quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces: voilà ce que l'Histoire fournit, & rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés, plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces, & les Curiaces alliés, & prêt à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine, sœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille, sœur des Horaces. Lorsque le Théâtre s'ouvre, Albe & Rome sont en guerre, & ce jour-là même, il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir des freres dans une armée, & son mari dans l'autre, & de n'être en état de se réjouir des succès de l'un, ni de l'autre parti. Camille espéroit la paix de ce jour-là même, & croyoit de-

» voir épouser Curiace , sur la foi d'un
» oracle qui lui avoit été rendu ; mais
» un songe a renouvelé ses craintes.
» Cependant Curiacè lui vient annon-
» cer que les Chefs d'Albe & de Rome,
» sur le point de donner la bataille ,
» ont eu horreur de tout le sang qui
» s'alloit répandre , & ont résolu de
» finir cette guerre par un combat de
» trois contre trois ; qu'en attendant ,
» ils ont fait une trêve. Camille reçoit
» avec transport une si heureuse nou-
» velle , & Sabine ne doit pas être
» moins contente. Ensuite les trois Ho-
» races sont choisis pour être les com-
» battans de Rome , & Curiace les fé-
» licite de cet honneur , & se plaint en
» même-tems de ce qu'il faut que ses
» beaux-freres périssent , ou qu'Albe
» sa patrie soit sujette de Rome : mais
» quel redoublement de douleur pour
» lui , quand il apprend que ses deux
» freres & lui sont choisis pour être
» les combattans d'Albe ! Quel trouble
» recommence entre tous les person-
» nages ! La guerre n'étoit pas si terri-
» ble pour eux : Sabine & Camille
» sont plus allarmées que jamais , il
» faut que l'une perde son mari , ou
» ses deux freres : l'autre ses freres , ou

» son amant , & cela par les mains les
 » uns des autres. Les combattans eux-
 » mêmes sont émus & attendris ; ce-
 » pendant il faut partir , & ils vont sur
 » le champ de bataille. Quand les deux
 » armées les voyent , elles ne peuvent
 » souffrir que des personnes si proches
 » combattent ensemble , & l'on fait un
 » sacrifice pour sçavoir la volonté des
 » Dieux. L'espérance renaît dans le
 » cœur de Sabine , mais Camille n'au-
 » gure rien de bon. On leur vient dire
 » qu'il n'y a plus rien à espérer , que
 » les Dieux approuvent le combat , &
 » que les combattans sont aux mains.
 » Nouveau désespoir , trouble plus
 » grand que jamais. Ensuite vient la
 » nouvelle , que deux Horaces sont
 » tués , le troisième en fuite , & les
 » trois Curiaces maîtres du champ de
 » bataille. Camille regrette ses deux
 » freres , & a une joie secrète de ce
 » que son Amant est vivant & vain-
 » queur. Sabine qui ne perd ni ses
 » freres , ni son mari , est contente ;
 » mais le pere des Horaces uniquement
 » touché de l'intérêt de Rome , qui va
 » être sujette d'Albe , & de la honte
 » qui rejaillit sur lui , par la fuite de
 » son fils , jure qu'il le punira de sa

» lâcheté , & lui ôtera la vie de ses
» propres mains , ce qui redonne une
» nouvelle inquiétude à Sabine. Mais
» on apporte enfin au vieil Horace une
» nouvelle toute contraire ; la fuite de
» son fils n'étoit qu'un stratagème dont
» il s'est servi pour vaincre les trois
» Curiaces qui sont demeurés morts
» sur le champ de bataille. Rien n'est
» plus admirable que la manière dont
» cette action est menée ; on n'en trou-
» vera ni l'original chez les anciens , ni
» la copie chez les modernes. »

M. de Fontenelle qui n'a voulu simplement que proposer un exemple aux Poètes Dramatiques , finit ici son analyse ; très-judicieusement. Quoique le surplus soit également noble , plein de sentimens , & toujours digne du grand Corneille , cependant on convient que les deux derniers Actes ne terminent pas assez heureusement cette Tragédie , qui , sans ce défaut , seroit parfaite. La mort de Camille diminue beaucoup l'intérêt qu'on prend pour le Héros de la Piece ; son action , quoique consacrée par l'histoire , & de quelque façon qu'elle soit rendue au Théâtre , a quelque chose de trop opposé à nos mœurs. D'ailleurs , l'Auteur convient

1639.

que tout le cinquième Acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragédie. Il est tout en plaidoyés, & ce n'est pas-là, ajoute-t-il, la place des harangues, ni des longs discours. Ils peuvent être supportés en un commencement de Piece, où l'action n'est pas encore échauffée : mais le cinquième Acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Suivons présentement M. Corneille dans son examen. « Comme je n'ai » point accoutumé, dit-il, de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier, que cette action (d'*Horace*) qui devient la principale de la Piece, ... surprend tout d'un coup, & toute la préparation que j'y ai donnée. . . . n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire.

» Le second défaut est, que cette mort fait une action double, par le péril où tombe *Horace*, . . . ajoutez pour troisième imperfection, que *Camille*, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers Actes, prend

» le premier en ces deux derniers. . . .
» Je n'ai point vû encore sur nos Théa-
» tres cette inégalité de rang en un
» même Acteur , qui n'ait produit un
» très-méchant effet. Il seroit bon d'en
» établir une règle inviolable. »

Avec la même sincérité , l'Auteur fait remarquer les finesses de l'art , dont il s'est servi pour embellir son Poëme , & donne ainsi des préceptes , en se rendant justice.

» Le personnage de Sabine est assez
» heureusement inventé , & trouve
» sa vraisemblance aisée dans le rap-
» port à l'histoire , qui marque assez
» d'amitié & d'égalité entre les deux
» familles , pour avoir pu faire cette
» double alliance. (a)

(a) Le personnage de Sabine ne sert pas d'avantage à l'action que l'Infante à celle du Cid, & ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle à la diversité des mouvemens : Néanmoins on a applaudi généralement à celle-ci , & condamné l'autre. J'en ai cherché la raison , dit M. Corneille , & j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des Scenes , qui

semblent , s'il m'est permis de parler ainsi , incorporer Sabine dans cette Piece , au lieu que dans le Cid, toutes celles de l'Infante sont détachées , & paroissent hors d'œuvre. L'autre qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace , il est nécessaire que tous les incidens de ce Poëme lui donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir , par l'obligation

1639.

« L'oracle qui est proposé au pre-
 mier Acte, trouve son vrai sens à la
 conclusion du cinquième. Il semble
 clair d'abord, & porté l'imagination
 à un sens contraire; & je les aime-
 rois mieux de cette sorte sur nos
 Théâtres, que ceux qu'on fait en-
 tierement obscurs, parce que la sur-
 prise de leur véritable effet, en est
 plus belle. J'en ai usé ainsi encore
 dans l'*Andromede*, & dans l'*Œdipe*.
 Je ne dis pas la même chose des son-
 ges, qui peuvent faire un plus grand
 ornement dans la Protase, pourvu
 qu'on ne s'en serve pas souvent. Je
 voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin
 véritable de la Piece, mais avec quel-
 que confusion, qui n'en permet pas
 l'intelligence entière. C'est ainsi que je
 m'en suis servi deux fois, ici, & dans
 Polyeucte: mais avec plus d'éclat,
 & d'artifice dans ce dernier Poëme,
 où il marque toutes les particulari-
 tés de l'événement; qu'en celui-ci,
 où il ne fait qu'exprimer une ébauche

qu'elle a de prendre in-
 térêt à ce qui regarde son
 mari & ses freres: mais
 l'Infante n'est point
 obligée d'en prendre au-
 cun en ce qui touche le

Cid, & si elle a quelque
 inclination secrète pour
 lui, il n'est point besoin
 qu'elle en fasse rien pa-
 roître, puisqu'elle ne
 ptoduir aucun effet.

» tout-à-fait informe de ce qui doit
» arriver de funeste. »

1639.

Comme les personnages des deux Horaces , de Curiacé & de Camille , n'ont pas besoin d'apologie , M. Corneille passe à celle de Tatius , & de Valere , & dit que le premier est mieux placé que Dom Fernand dans le Cid , & qu'il agit véritablement en Roy : on convient seulement que ses discours répondent à son caractère. C'est aux connoisseurs à décider s'il a justifié l'utilité & la conduite du second. « S'il » ne prend pas , dit-il , le procédé de » France , il faut considérer qu'il est » Romain , & dans Rome , où il n'au- » roit pû entreprendre un duel contre » un autre Romain , sans faire un cri- » me d'état : & que j'aurois fait un » crime de Théâtre , si j'avois habillé » un Romain à la Françoisé. »



1639.

LE RAVISSEMENT
DE PROSERPINE,
TRAGÉDIE

DU SIEUR CLAVERET.

Cette Piece dont le sujet est extrêmement connu , & déjà traité par Hardy , comme on l'a pu voir , ne mérite aucun extrait. Il faut seulement donner un échantillon de la Poësie de Claveret. (a)

Jupiter ordonne à Mercure de parcourir l'Univers , & de recommander aux Divinités & aux Mortels de ne point révéler à Cérés l'enlèvement de sa fille Proserpine : & Mercure vient rendre compte à Jupiter de sa commission.

(a) Pour éviter les difficultés qu'on auroit pu faire sur l'unité de lieu , l'Auteur place celui de sa Scene au Ciel, en Sicile , & aux Enfers , en même tems , au moyen d'un Théâtre à trois étages.

Ne pourroit on pas dire qu'il avoit dessein de relever les anciens échafauts de l'Hôtel de Bourgogne , employés autrefois par les Confreres de la Passion ?

JUPITER à *Mercur.*

1639.

Hé bien ! ton éloquence a-t-elle heureusement

Commandé le secret de notre enlèvement ?

MERCURE.

J'ay vû les Déités des Campagnes Salées ,

J'ay visité les monts , les côteaux , les vallées ,

J'ay vû Pan & sa suite au milieu des Forêts ,

J'ay couru les étangs , les fleuves , les marais ,

J'ay rompu le sommeil des Nymphes des Fontaines ,

J'ay sommé les buissons , les cavernes , les plaines ;

Tout l'Univers enfin , par serment solennel ,

Vous promet , Grand Monarque , un silence éternel.



1639.

LA QUIXAIRE, (a)

- TRAGI-COMÉDIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie. (b)

C'Est une nouvelle de Michel de Cervantes, que l'Auteur a accommodé au Théâtre. Cette Piece est

(a) Elle fut réimprimée en 1647. sous le titre de **ROXELANE & QUIXAIRE**.

(b) Faute de renseignement sur la vie de **GILLET DE LA TESSONNERIE**, nous nous contentons de joindre la liste des Ouvrages qu'il a composé pour le Théâtre.

LA QUIXAIRE, Tragi-Comédie, 1639.

POLICRITE, ou LA MORT DU GRAND PROMÉDON, & L'EXIL DE NÉRÉE, Tragi-Comédie, 1639.

Dans la Préface de sa Quixaire, il dit qu'il n'avoit que vingt ans, lorsqu'il composa ces deux premières Pieces.

LE TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS, Tragi-Co-

médie, 1642.

FRANCION, Comédie; 1642.

L'ART DE REGNER, ou LE SAGE GOUVERNEUR, Tragi-Comédie, 1645.

LE GRAND SIGISMOND, PRINCE POŁONOIS, ou SIGISMOND, DUC DE VARSAU, Tragi-Comédie, 1646.

LE DE'NIAISE', Comédie, 1647.

LA MORT DE VALENTINIAN & D'ISIDORE, Tragédie, 1648.

LE CAMPAGNARD, Comédie, 1657.

Ce Poète avoit quelque talent, il versifioit passablement, mais il choisifioit mal ses sujets, & son goût avoit même quelque chose de singulier.

plus foible que passable ; malgré les louanges des Poëtes la Caze , Provais , le Comte , Sallebray , Rotrou , de l'Isle , Scudery , Tristan , Regnault , & celle qu'il lui donne lui-même.

1639.

LA MORT DES ENFANS

D'HÉRODE.

LA SUITE

DE MARIAMNE,

TRAGÉDIE

DE M. DE LA CALPRENÈDE.

Cette Piece est dédiée au Cardinal de Richelieu. L'Auteur s'excuse de n'avoir pas plutôt offert ses Ouvrages à son Eminence , & ajoute :
« Si votre bonté me permet de dire
» quelque chose pour ma justification ,
» je supplierai votre Eminence de con-
» sidérer qu'Hector tua bien Patrocle ,
» & brula les navires des Grecs , mais
» qu'il fuyoit devant Achille. . . . J'ai
» épousé les passions de mes Héros , &
» les ai traité assez heureusement , puis-

1639.

» que votre Eminence s'y est divertie.
 » Certes , c'est le plus glorieux fruit
 » que j'en pouvois jamais attendre ;
 » mais l'approbation que vous m'en
 » daignâtes faire paroître , ne m'ôta
 » point la connoissance de mes fautes ;
 » & j'ai toujours bien jugé qu'il m'é-
 » toit plus facile d'exposer la générosité
 » de Mithridate , qu'un rayon de la
 » vôtre , & de traiter les maximes d'é-
 » tat d'Elisabeth , & d'Hérode , que
 » d'écrire les éminentes vertus de celui
 » qui possède toutes les bonnes quali-
 » tés que ces deux ames politiques ont
 » possédées , & exempt de toutes les
 » mauvaises. »

Je ne ferai aucune réflexion sur le style figuré de cette Epître : je passe au sujet de la Piece.

Alexandre & Aristobule , fils de Mariamne & d'Hérode , perdent la tête sur un échaffaut : ils sont condamnés à ce supplice , sur de fausses lettres qu'Antipater , fils naturel d'Hérode , fait fabriquer au nom des Princes , par Diophante , Secrétaire d'Hérode. Les Princes accusés ne se défendent point sur la fausseté des témoignages , sur lesquels on les accuse. Alexandre croit que sa femme Glaphyra est aimée de son

son pere , ce sentiment n'est fondé sur aucune apparence. Piece foible , verification pleine de pointes ; & sans nulle pensée.

1639.

ERIGONE

TRAGÉ-COMÉDIE

En prose ,

DE M. DESMARESTS.

EUridice , Reine de Taprobane , a promis sa fille au Roi de Carmanie ; elle attend le jour même Cléomene , frere de ce Prince , qui est chargé de procuration pour conclure cet hymen. Erigone , c'est le nom de la Princesse , employe de fort méchantes raisons , pour colorer un refus , dont l'amour qu'elle sent pour Ptolomée , Prince d'Arabie , est la véritable cause. Elle a cependant la force de signifier à ce dernier , qu'elle ne doit plus écouter ses soupirs. Ptolomée sort désespéré ; & s'embarque sans sçavoir ce qu'il doit faire. Il rencontre son rival , le combat , & le fait prisonnier ; & vient ensuite

Tome VI.

B

1639^d

se présenter à la Reine , sous le nom de Cléomene. Eurydice fait d'autant moins d'effort pour vaincre la passion qu'elle ressent subitement pour Ptolomée , qu'elle prend pour le frere du Roi de Carmanie , que son inclination s'accorde avec un certain oracle , qui lui a promis un bonheur extraordinaire , si elle peut épouser un Prince qui viendra lui demander sa fille au nom d'un autre Prince. Elle ne balance donc pas à lui accorder Erigone , dans l'espérance d'épouser ensuite cet aimable Ambassadeur. A peine l'hymen d'Erigone & de Ptolomée est-elle célébré , que le Roi de Carmanie qui a forcé ses gardes , paroît , & veut se faire connoître pour ce qu'il est. Ptolomée soutient que c'est un imposteur , & un misérable Pirate , à qui il a fait grace de la vie. La Reine prévenue pour Ptolomée , ne veut point écouter la justification de son Rival , & ordonne qu'on le mette aux fers. La fourberie de Ptolomée se découvre. Eurydice reconnoît qu'elle est trompée , & qu'elle vient d'unir sa fille avec le Prince qu'elle aime , elle veut les faire mourir. Le Roi de Carmanie , Prince doux & benin , les sauve de ce danger. Il

offre sa main à la Reine , pour la dédommager du Prince d'Arabie ; Eurydice y consent avec plaisir , & reçoit en même-tems Ptolomée pour son gendre.

1639.

Soit en vers , soit en prose , M. Desmarests manquoit d'art dans les plans de ses Pièces , & ne sçavoit donner aucun caractère à ses Personnages. Tous ceux qu'il présente ici , sont détestables ; le style de l'Ouvrage est bas , plein d'inutilités & de pointes , & peu convenables aux Acteurs qui y paroissent.

SAINT EUSTACHE,

TRAGÉDIE

DE M. BARO.

Avertissement de l'Auteur.

« **C**Her Lecteur , je ne te donne
» pas ce Poëme , comme une Pièce
» de Théâtre , où toutes les règles
» seroient observées , le sujet ne s'y
» pouvant accommoder : c'est sans
» doute que je n'y aurois point travaillé , si je n'y avois été forcé par

B ij

1639.

» une autorité souveraine ; la même
 » obéissance qui me la fit composer, me
 » le fait mettre en lumière, après m'en
 » être défendu depuis dix ans (a) : &
 » j'ai cru enfin que je devois cette jus-
 » tice au Sieur Des Fontaines, qui a
 » fait imprimer le sien, sans se nom-
 » mer, de ne souffrir que son nom &
 » le mien fussent confondus dans un
 » même Ouvrage. »

La Légende de S. Eustache & de ses
 enfans, est toute employée dans ce
 Poëme. Tant d'événemens rassemblés
 pouvoient amuser la plus grande par-
 tie des Spectateurs, qui dans ce tems
 ne cherchoient ni finesse ni art dans
 les Pièces de Théâtre ; des événemens
 merveilleux, & des vers remplis de ga-
 limathias, tenoient la place d'un plan
 régulier, & d'une poésie noble & sim-
 ple.

(a) Ceci assure la date
 sous laquelle nous avons
 placé cette Tragédie ;
 quoique l'Auteur ne l'ait
 fait imprimer qu'en
 1649. L'Abbé d'Aubi-
 gnac dans sa pratique du
 Théâtre, confirme no-

tre sentiment, car par-
 lant de plusieurs Pièces
 Saintes qui furent jouées
 en ce tems-là, il nomme
 S. Eustache de Baro, avant
 la Tragédie de *Polyandre*,
 de M. Corneille, qui fut
 représentée en 1640.



**DOM QUICHOT
DE LA MANCHE,
SECONDE PARTIE,
COMEDIE**

DE M. GUÉRIN DE BOUSCAL.

DOm Quichot se dispose à partir pour aller chercher de nouvelles aventures , malgré les représentations de sa Nièce , de D. Lope , & du Barbier. Sanche arrive ensuite , & prie son Maître de vouloir bien arrêter ses gages , & se contente modestement de deux cent mille écus. D. Quichot rejette cette proposition comme impertinente , & absolument contraire aux loix de la Chevalerie , mais il ajoute que les Statuts enjoignent de récompenser noblement les écuyers : & lui promet la souveraineté d'une Isle. Sanche ajoute foi à cette promesse , Thérèse sa femme plus sensée que lui , n'en tient aucun compte.

T H É R È S E.

Mais quand reviendrez-vous ?

1639.

SANCHE.

Sur la fin de l'année.

THERÈSE.

Songez au moins à moi, songez à vos
enfants,

Votre fille Sanchique, aura bientôt vingt
ans.

Il faut la marier.

SANCHE.

Puisque rien ne nous presse,

Je veux attendre encor, pour la faire Com-
tesse.

THERÈSE.

Comtesse! Ah! Dieu!

SANCHE.

Comtesse.

THERÈSE.

Ah! gardez-vous en bien.

SANCHE.

Et pour quelle raison?

THERÈSE.

Pour notre commun bien.

Les matx que je prévois de ce grand mariage,
Sont un tas de discours qu'en fera le Village.

Voyez; dira quelqu'un, cette Comtesse-cy,
Ce n'est que de trois jours qu'elle s'habille
ainsi:

Je l'ai vû se parer d'une tolle grossiere,

Son pere est Bucheron, sa mere Lavandiere,

Un méchant doit de chaumé , & deux ânes
fort vieux ,

1639.

Composent tous les biens qu'ils ont de leurs
ayeux.

Ah ! mon Sanche , évitons un si sanglant re-
proche ,

Donnons plutôt Sanchique au jeune Lope
Toche ;

C'est un bon gros garçon , qui lui fait les
yeux doux :

Son pere est bucheron , & payfan comme
vous.

S A N C H E.

N'en parlons plus , suffit , elle fera Com-
tesse ;

Et si vous me fâchez , elle sera Princesse.

D. Lope , sous le nom du Chevalier
des Miroirs , accompagné du Barbier ,
qui lui sert d'Ecuyer , profite de l'obscu-
rité , pour berner D. Quichot. Le faux
Ecuyer ne manque pas d'apostropher
très-malignement Sanche. Enfin , D.
Lope s'avise de parler contre Dulcinée.
D. Quichot prend feu aussitôt , & met
l'épée à la main. Le Barbier qui reste
avec Sanche , lui dit que les loix de la
Chevalerie exigent d'eux , de suivre
l'exemple de leurs Maîtres. Cette con-
dition paroît fort étrange à Sanche ,

1639

qui ne veut point se battre. Le combat de D. Quichot est interrompu par l'arrivée du Duc & de la Duchesse, qui l'emmenent, & le traitent avec beaucoup d'honnêteté. Ils s'informent du sujet de sa tristesse : D. Quichot leur avoue que le malheur de Dulcinée en est l'unique cause.

LE DUC.

Est-elle donc enchantée.

SANCHE.

Oüy, Seigneur, & moi-même
 Oculaire témoin de ce malheur extrême :
 Hélas ! quand je la vis sous cette étrange
 peau,
 Je ne puis m'empêcher de pleurer comme un
 veau.
 O pauvre Dulcinée ! ô mazure d'Infante !
 Maudit soit à jamais le Démon qui t'en-
 chante.
 Lampe qui n'a plus d'huile, horloge de-
 monté,
 Courrier dévalisé, pâturage gâté,
 Epicier sans sucre, ânesse débâtée,
 Village abandonné, campagne dégâtée,
 Belle vigne grêlée, étang plein de limon,
 Char brûlé, Paon sans plume, Ange fait en
 démon.

Rose

Rose qui n'est plus rien qu'un gratecul champêtre.

1639.

Hélas ! que je te plains , Maîtresse de mon Maître !

L A D U C H E S S E .

Ce n'est pas sans sujet que vous versez des pleurs ,

On se pend tous les jours pour de moindres malheurs.

D. Lope demande à parler au Duc , & l'instruit du dessein qu'il a de guérir l'esprit de D. Quichot. Le Duc promet de le seconder , mais il ajoute , qu'il veut voir jusqu'où peut aller la folie de cet homme singulier , dont il a entendu parler. Nous passons les Scenes des deux Infantes (qui veulent tenter la fidélité de D. Quichot) de la Magicienne, de l'Enchanteur, & du Diable. Merlin paroît à leur suite , & déclare le moyen de désenchanter Dulcinée.

M E R L I N .

Si tu veux délivrer cette charmante Reine ,
Et toi-même de peine ,

Sanche se doit donner , dans deux ou trois matins

Trois mille coups de fouet , ou s'il veut d'étrivière ,

Sur son puissant derrière.

C'est l'arrêt des Destins.

Tome VI.

C

1639.

Les prieres, ni les menaces ne peuvent faire consentir Sanche à subir une si rude épreuve. Dom Quichot se bat avec D. Lope, & le reconnoît enfin. On fait ensuite passer devant lui les prétendues Princesses, Enchanteurs, &c. qui se trouvent être des Domestiques du Duc travestis : & sa Dulcinée représentée par un vieux payfan. Mais rien ne peut délabuser D. Quichot, il sort de la Scene plus fou que jamais, avec Sanche, qui s'expose encore à partager la bonne ou mauvaise fortune.

Les deux Comédies de D. Quichotte, & celle du même Auteur, intitulée : *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, sont très-irrégulieres, mais elles peuvent avoir eu quelques succès, dans un tems où l'on n'avoit que des idées un peu confuses sur le genre comique. D'ailleurs, Boufcal a trouvé dans son original des plaisanteries, & des situations heureuses, & n'a eu d'autre peine que de les mettre en vers, & les ajuster assez grossièrement au Théâtre.



ALCIONÉE,

TRAGÉDIE

DE M. DU RYER.

Alcionée, favori du Roi de Lydie, devient amoureux de la Princesse Lydie, fille de ce Roy. Sur le refus que ce dernier fait de la lui accorder en mariage, Alcionée se révolte, & contraint le Roi à lui promettre la main de la Princesse. Voilà l'exposition de la Pièce. Alcionée, flatté de l'espoir de posséder Lydie, vient demander au Roi l'effet de sa promesse.

LE ROY.

ACTE II:
SCÈNE III.

Soyez en vos desseins plus juste, & plus modeste.

Quand l'espoir est trop haut, il est souvent funeste.

De demander ma fille! Ah! c'est trop entreprendre,

Et trop peu l'estimer, que d'oser y prétendre.

ALCIONÉE.

Je sçais bien que mon sort n'eût jamais de clarté

Qui ne fut un rayon de votre majesté :

C ij

1639.

Mais depuis cet instant qu'une sainte promesse

Permet à mon amour d'espérer la Princesse,
Je crois, sans m'éblouir regarder ce soleil,
Et par votre promesse être fait son pareil.

LE ROY.

Songez-vous, sans horreur, à des jours si
funebres

Que vos seuls attentats couvrirent de téné-
bres ?

Et pouvez-vous penser que je vous ai promis
Sans penser aux forfaits que vous avez com-
mis ?

Osez-vous demander le loyer d'un outrage ?
Et pensez-vous qu'on doive où la contrainte
engage ?

Enfin, n'espérez plus, les trônes sont des
Cieux,

Où ne doivent monter que des Rois, ou
des Dieux.

A L C I O N E' E.

S'il faut par des Etats mériter la Princesse,
Le Soleil n'en voit point où mon bras ne s'a-
dresse,

Animez donc ce cœur, commandez que ce
bras,

Ou pour vous, ou pour moi, conquête des
Etats :

Et lors je donnerai de glorieuses marques,
Que qui peut en gagner est du sang des Monarques.

Se mettre au rang des Rois, ne le devoit qu'à
foy,
N'est pas moins glorieux que de sortir d'un
Roy.

LE ROY.

J'estime comme vous une ame non com-
mune

Qui tient de sa vertu les dons de la fortune.

.....
Apprenez toutefois, qu'à mon cœur, qu'à
mes yeux,

Un Etat usurpé n'est qu'un bien odieux.

Votre bras, dites-vous, gagnera la cou-
ronne :

Mais peut-elle être à nous, quand le crime
la donne ?

Un téméraire amour vous donne-t'il des
droits

sur les successions des légitimes Rois ?

Quoi ! d'Amant trop aveugle, & peut-être
coupable,

Vous vous rendrez encore conquérant détes-
table !

Non, non, ne pensez pas qu'en ce dérè-
glement,

J'aime un usurpateur plus qu'un aveugle
amant.

A L C I O N É E.

1639.

Hé bien ! j'irai chercher ces Rois illégitimes ,

Dont la fiere grandeur est l'effet de leurs crimes ,

Et que mille attentats cruellement commis
Rendent des autres Rois les communs ennemis.

Ainsi ne m'attaquant qu'à des coupables têtes,
Je ne puis obtenir que de justes conquêtes.
Et si chacun a droit de chasser les tyrans ,
Aurai-je un rang injuste entre les conquérans.

L E R O Y.

Quand par l'heureux effort de vos seules
vertus

On verroit sous vos pieds cent tyrans abatus,
Si l'esprit de Lydie à vos yeux est contraire ,
Devez-vous souhaiter un si triste salaire ?
Et quand à votre amour on la destineroit ,
Pouvez-vous rechercher un cœur qui vous
fuiroit ?

A L C I O N É E.

Que ne m'est-il permis après votre promesse

De choisir pour mon juge une grand Princesse.

Que n'y consentez-vous , que n'êtes-vous
d'accord

Qu'elle soit aujourd'hui l'arbitre de mon sort,

Voyez l'Infante , allez , sçachez son senti-
ment ,

Ici je me soumets à son consentement.

Etes-vous satisfait , croyez-vous qu'on vous
aime ?

A L C I O N É E.

J'ai tout ce que je veux , mon bonheur est
extrême.

L Y D I E *seul.*

Qu'ai-je fait , qu'ai-je résolu ?
Et dedans mon ame incertaine
Qui sera le plus absolu
Ou de l'amour , ou de la haine ?
Mais dois-je encore consulter ,
Après que l'on m'a vû tenter
Tout ce que peut un adversaire ?
Orgueil , honneur , cruelle loi
Dois-je tout faire pour vous plaire ,
Ne dois-je rien faire pour moi ?

ACTE III.
SCÈNE I.



J'aime , & par un destin nouveau ,
J'ai parlé contre ce que j'aime.
Je le voudrois voir au tombeau ,
Je voudrois qu'on m'y vit moi-même :
Etrange effet de ce devoir ,
De ce tyrannique pouvoir ,

C iv

Qui nous gourmande, & qui nous brate :
 Ah ! pour te montrer généreux ,
 Triste cœur , orgueilleux esclave ,
 Dois-tu te rendre malheureux.



Injustes & lâches desseins !
 N'est-ce pas un sujet rébelle
 Qui jusques aux lieux les plus Saints
 A porté sa main criminelle ?
 Aimerons nous un furieux ,
 Un sujet si pernicieux
 Qui de son Roi fit sa victime :
 Haïssons , c'est trop combattu ;
 Ici mon amour est un crime ,
 Et ma haine est une vertu.

ACTE III.
 SCENE III.

A L C I O N É E à Lydie.

Enfin, belle Princesse ,
 A tant de tristes jours , de peine , & de tout-
 ment ,
 Je verrai succéder un bienheureux moment.
 Si j'ai dit jusqu'ici , j'aime , je persévère :
 Aujourd'hui plus heureux , je puis dire ,
 j'espère.

L Y D I E.

Comment ?

A L C I O N É E.

Le Roy consent à mes félicités ,
 Et je puis être heureux , si vous y consentez.

.....

Il vous donne un pouvoir qui vous rend
souveraine ,

1639.

Donnez donc un arrêt qui finisse ma peine.

LYDIE.

Sçavez-vous que ce cœur est juste & géné-
reux ,

ALCIONÉE.

C'est ce qui me doit mettre au rang des
plus heureux.

LYDIE.

C'est ce qui doit apprendre aux ames té-
méraires ,

Que de trop grands desseins leur sont tou-
jours contraires.

ALCIONÉE.

A ce nouveau discours , je ne puis rien
comprendre.

LYDIE.

Consultez vos forfaits , ils me feront en-
tendre.

Celui qui de mon trône a voulu me chasser ,
Demande insolemment que j'aie l'y placer.

ALCIONÉE.

N'êtes-vous pas encor cette Princesse même
Qui permet l'espérance à mon amour ex-
trême ?

N'êtes-vous pas encor cette divinité
Qui sembloit me conduire à ma félicité ?

N'êtes-vous pas encor ce même Alcionée ,
 Qui fit trembler un trône, où je suis destinée ?
 N'êtes-vous pas encor ce ravisseur d'états ,
 Qui ne s'est signalé que par des attentats ?

A L C I O N E' E.

Oui , Madame , il est vrai que ma main
 déréglée ,
 Suivit les mouvemens de mon ame aveuglée.
 J'ai chassé de chez-vous le repos , & la paix,
 J'allumai ce grand feu qui brula vos palais.
 On a vû , par mon crime , & couler & s'é-
 tendre
 Des rivieres de sang , sur des plaines de cen-
 dre.

.....
 Mais , hélas ! s'il est vrai que tout amour
 extrême
 Des crimes qu'il commet est l'excuse lui-
 même ,
 Combien doit ma Princesse excuser mes for-
 faits ,
 S'ils partent d'un amour qu'on n'égala ja-
 mais !
 Il est vrai qu'ils sont grands , mais ils ont
 l'avantage
 D'être d'un grand amour l'insigne témoi-
 gnage.

Quoiqu'à mes passions reprochent mes ri-
voux ,

Si j'avois moins aimé, j'aurois moins fait de
maux.

Je sçais que le passé me perd , me deshonnore,
Mais pour vous posséder , j'aurois plus fait
encore :

Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux Rois , je l'eusse fait
aux Dieux.

.....
Ainsi reconnoissez que ce cœur qui soupire
A recherché Lydie , & non pas son empire.

La Princesse toujours constante dans
la résolution de refuser sa main à AL-
cionée , lui dit :

Ce mérite apparent qui vous rendit ai-
mable ,

Vous rendit à mon ame un objet désirable :
Mais si je vous aimai, ce fut un châtiment,
De connoître aujourd'hui que j'aimai lâche-
ment ,

Votre rébellion fut grande & redoutable ,
Mais j'apprends aujourd'hui qu'elle m'est
profitable ,

Puisqu'après des combats si longs , & si
doux

Elle me sert à vaincre un amour si honteux.

1639. Alcionée, désespéré de la rigueur de Lydie, forme la résolution de quitter les états du Roy de Lydie.

ACTE IV.

A L C I O N É' E.

SCÈNE IV.

Mais où pourrois-je aller, où le Ciel plus facile,

Dans mes adverstés me gardât un asile ?

Ah ! de quelque côté que je tourne les yeux,

Je vois des ennemis, je vois des envieux.

Helas ! pour contenter cette aimable inhumaine,

Je me rendis par-tout un grand objet de haine :

Selon ses passions, qui me furent des loix,

J'attaquai, je vainquis des peuples & des Rois.

Elle me voulut voir au milieu des tempêtes ;

Elle me demanda mille & mille conquêtes ;

Et j'eus bien moins de peine à montrer des effets,

Qu'il ne lui fut aisé de former des souhaits.

Mais dans ce triste jour sa haine me fait croire

Qu'elle voulut ma mort bien plutôt que ma gloire.

.....

* Il parle à son Confident. Où veux-tu donc que j'aie * où j'ai porté la guerre ?

Où mon bras a passé de même qu'un tonnerre ?

Et ruiné des Rois , qui pourroient aujourd'hui

1639.

Donner à ma fortune un favorable appui ?

Ainsi , sans y penser , à moi-même adverfaire,
En me rendant vainqueur , j'aïdois à me défaire ,

Je ruinois ma force en ceux que j'attaquois,
Et m'étois plus cruel qu'à ceux que je vainquois.

O d'un sort inouï prodigieux exemple ,
Qu'avec étonnement en moi seul je contemple !

Pour avoir trop avant mes triomphes portés ,
Pour avoir autrefois trop d'états surmontés ,

Je manque d'un Etat , je manque d'une ville
Qui puisse en mon malheur me prêter un asyle.

.....
Hélas ! pour éviter de si rudes combats ,
En quels endroits irai-je où le Ciel ne soit pas ?

.....
Cette affreuse Déesse en meurtres si féconde,
Que tout le monde fuit , & qui fuit tout le monde ,

ACTE IV.
SCÈNE VII.

La mort , qui tant de fois m'attaqua vainement ,
Est enfin mon secours , & mon soulagement,

.....

1639.

Pourquoi falloit-il naître , & que de mon
berceau ,

Le destin qui me perd n'a-t-il fait mon tom-
beau ?

Je n'eusse point acquis cette éclatante gloire
Que donne la vertu , que donne la victoire :
Je n'eusse été ni craint, ni grand, ni renommé,
Mais aussi , mais aussi, je n'eusse point aimé.
Que sert ce grand renom , quand l'ame in-
fortunée

Par mille déplaissirs en triomphe est menée ?
Ah ! que n'ai-je péri quand de trompeurs at-
traits

Sembloient à mon amour faire espérer la
paix !

Hélas ! pour éprouver la fortune meilleure ,
Je devois triompher & périr à même heure :
Au moins j'eusse péri redoutable , estimé ,
Et bienheureux enfin de croire d'être aimé.
Mais le sort , mais le Ciel , mais l'amour qui
m'outrage ,

M'empêcha de périr pour périr d'avantage :
Péris donc , misérable , & qu'une affreuse
mort

Contente enfin l'amour , & le Ciel , & le
fort.

Alcionée se frappe de son épée , &
vient mourir aux pieds de son orgueil.

leuse Princesse qui , attendrie par cette
vûe , lui avoue qu'elle l'a toujours ai-
mé , & que ses mépris partoient de sa
fierté , & non des sentimens de son
cœur.

1639.

A L C I O N E' E.

ACTE V.
Scene der-
niere.

Souvenez-vous du triste Alcionée

C'est-là l'unique bien que veut sa destinée.
Il le peut demander , il le peut obtenir ,
Car ce n'est pas l'aimer que de s'en souve-
nir,

L Y D I E.

Que tu demande peu ! mais tu sçais par
tes peines

Qu'on doit peu demander aux ames inhu-
maines.

Tu sçais bien. . . . mais hélas ! il expire , il
est mort.

.

O toy , que ton amour a rendu misérable ,
O toy , que ta vertu pouvoit rendre adora-
ble ,

Je ne t'accuse point du coup de ton trépas ,
J'impose à ma rigueur le crime de ton bras.
Mais si ma seule feinte injuste & criminelle
Arma contre ta vie une mort si cruelle,
C'est enfin un arrêt & du Ciel & du fort ,
Que pour mon châtement , je t'aime après
ta mort.

1639.

Cette Piece ne se soutient ni par l'intrigue, ni par les événemens, mais par les seuls sentimens du cœur. Le rôle d'Alcionée est beau & intéressant. On n'en peut pas dire autant de ceux du Roy, & de la Princesse. Le premier n'a ni noblesse, ni fermeté. Le second est plutôt celui d'une provinciale entêtée de ses titres, que d'une Princesse qui soutient la gloire de son rang. A l'égard des deux Courtisans, ces caracteres font d'un bas si misérable, que c'est faire grace à l'Auteur, que de les passer sous silence. Malgré ces défauts, la Tragédie d'Alcionée eût du succès, & en méritoit. L'Auteur dit dans son Epître dédicatoire : « Qu'il ne doute point » du mérite de son Ouvrage, puisqu'il » a plû à son Eminence *, & qu'après » lui avoir donné des louanges, elle lui » a donné place parmi les ornemens de » son cabinet. » Ménage fait marcher cette Tragédie de pair avec celles de M. Corneille (a). Le tems en a décidé autrement, & avec justice.

* Le Cardinal de Richelieu.

(1) Menagiana, Tom. II. p. 234.

(2) Oeuvres mêlées de M. de S. Evremond, Tom. II. p. 341.

ib-4^o.

(a) (1) « M. du Ryer a fait une Tragédie sous le titre d'Alcyonée ; c'est une Piece admirable, & qui ne cède en rien à celles de M. Cor-

neille. Il y a des vers merveilleux, & elle très bien entendue. »

(2) M. de S. Evremond donne des louanges à cette Tragédie, mais il

CRISANTE,

CRISANTE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

Crisante, femme d'Antioche, Roi de Corinthe est faite prisonniere par les Romains, & mise à la garde de Cassie, fils du fameux Cassius. Cassie devient amoureux de cette Reine, la viole, & lui rend la liberté. Crisante va trouver Antioche, qui ayant appris son aventure, la reçoit très-mal, supposant qu'elle a consenti aux desirs de Cassie. La Reine veut en vain se justifier, le Roi la fait chasser de sa présence. Crisante revient au camp des Romains, se jette aux pieds de Manilius, qui en est le général, & lui de-

ne va pas si loin que M. Ménage. « Quelques
» louanges, dit il, que
» je donne à cet excel-
» lent Auteur (M. Cor-
» neille) je ne dirai pas
» que ses Pièces soient
» les seules qui méritent
» de l'applaudissement.
» Nous avons été tou-

» chez de *Mariane*, de
» *Sophonisbe*, d'*ALCIO-*
» *NE'E*, de *Venceslas*, de
» *Stilicon*, d'*Androma-*
» *que*, de *Britannicus*,
» & de plusieurs au-
» tres, à qui je ne pré-
» tens rien ôter de leur
» beauté, pour ne les
» nommer pas. »

Tome VI.

D

1639.

mande vengeance de la perte de son honneur. Manilius lui abandonne Cassie. La Reine de Corinthe offre à Cassie une épée pour se punir lui-même de son forfait. Cassie se tue, & Crisante emporte sa tête, qu'elle présente à son époux. Ce dernier l'accable de nouveaux reproches : Crisante se poignarde, le Roi reconnoît, mais trop tard, la vertu de son épouse, & il se donne la mort. Ce sujet est peu propre au Théâtre, & même répugne aux bonnes mœurs. L'Auteur a mis dans cette Tragédie des vers assez bien tournés.

SCIPION,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. DESMARESTS.

Scipion assiege Carthagene ou Carthage la Neuve. Dans cette Ville se trouve Olinde, Princesse Espagnole, accordée en mariage à Lucidan, Prince des Celtibériens. Garamante, Prince Numide, allié des Carthaginois, amant rebuté d'Olinde, offre à Scipion de lui

livrer la Ville, s'il veut lui donner Olinde. Scipion accepte la proposition, & se rend maître de Carthage. Pendant la prise de cette place, Lucidan, qui a appris la trahison de Garamante, rencontre ce dernier, le combat, & le blesse dangereusement. Cependant Olinde prisonnière des Romains, est présentée à Scipion, qui en devient amoureux. La constance de la Princesse pour Lucidan, & la gloire de Scipion combattent les sentimens que l'amour inspire à ce grand Capitaine. Voici un passage de la Scène, où Scipion se rend vainqueur de la passion qu'il ressent pour Olinde.

1639.

SCIPION *seul.*

ACTE IV.

SCÈNE IX.

Non, je suis tes conseils, sévérité prudente,

Domptons par la vertu Carthage l'insolente,
Qui croit de sa grandeur bâtir les fondemens,

Sur les honteux débris de mille faux sermens.
Quoi! tandis qu'Annibal saccage l'Italie,
Que par lui notre gloire est presque ensevelie?

Tandis qu'il est ardent au travail nuit & jour,

Je perdrois donc le tems à faire ici l'amour!

D ij

1639.

Ombres de mes parens , qui n'êtes point
vengées ,

De mon triste païs , campagnes ravagées ,

Cités mises à sac , fidelles légions ,

Dont le sang est épars en tant de régions ;

Vous généreux Consuls , ames dignes d'en-
vie ,

Qui dans les champs Latins prodiguâtes la
vie ;

Et toi , Rome aux abois , sous l'orgueil étran-
ger ,

A moi seul appartient l'honneur de vous
venger :

A mes fatalités si long-tems attendues ,

Et l'Espagne , & Carthage , & l'Afrique sont
dues ;

Et ce même Annibal , que je veux attérer ,
Si jamais au combat je le puis attirer.

Non seulement Scipion renonce à son amour pour Olinde , mais il rend cette Princesse à Lucidan , à qui il accorde la liberté. Dans le moment arrive Garamante , qui somme Scipion de sa parole. Cet incident jette Olinde , Lucidan , & Scipion dans une grande perplexité. Heureusement Hianisbe , Princesse des Isles Fortunées , que Garamante a aimé , & qu'il a abandonnée

pour Olinde , arrive dans ce moment. Elle rappelle à Scipion la promesse qu'il lui a faite de lui rendre son infidèle amant. Comme cette promesse a précédé celle de Scipion à Garamante , il abandonne ce dernier à Hianisbe. C'est par ce dénouement que la Piece est terminée. En général cette Tragi-Comédie est durement & bassement versifiée , le sujet mal conduit , & encore plus mal dénoué. Cependant on y trouve des fonds de Scenes assez heureusement imaginées , & qui en d'autres mains auroient pû devenir intéressantes. Nous croyons devoir joindre à cet extrait , celui de la Préface qui précède cette Piece : elle mérite quelque attention.

Aux Lecteurs.

« Quelques-uns m'avoit voulu obli-
» ger de faire une Préface à cette Tra-
» gi-Comédie. & de rendre raison
» pourquoi d'un petit événement que
» j'ai trouvé dans l'Histoire , j'ay for-
» mé une intrigue capable de compo-
» ser une Piece de Théâtre , en y ajou-
» tant quelques accidens vraisemblá-
» bles. Pourquoi j'ai nommé Lucidan ,
» celui que quelques Historiens nom-

1639.

» ment Allacius, d'autres Lucius, &
 » d'autres Indibilis : Pourquoi j'ai fait
 » donner par Garamante à Scipion,
 » l'avis pour prendre la Ville, qui lui
 » fut donné par quelques pêcheurs du
 » pais. Enfin, pourquoi j'ai fait que
 » Scipion est surpris d'amour, & par
 » la vertu surmonte cette passion, puis-
 » que l'Histoire ne dit autre chose,
 » sinon qu'il rendit cette Princesse,
 » sans avoir remarqué s'il avoit été
 » touché de sa beauté, ou non.....
 » Je dirai seulement que j'avois eu des-
 » sein de nommer cette Piece une Tra-
 » gédie, encore que la fin en soit heu-
 » reuse, comme il y en a beaucoup
 » de semblables dans les anciens Tra-
 » giques..... J'ai considéré que le
 » mot de Tragi-Comédie, est un terme
 » trop usité maintenant, & duquel
 » trop de gens se sont servis pour ex-
 » primer une Piece dont les principaux
 » personnages sont Princes, & les ac-
 » cidens graves & funestes, mais dont
 » la fin est heureuse, encore qu'il n'y
 » ait rien de comique qui y soit mêlé;
 » & j'ai cru qu'il valoit mieux se servir
 » de ce nom, après tant d'autres, que
 » de faire un parti à part..... Afin
 » d'ôter tout soupçon de vanité, la-

» quelle doivent éviter ceux qui s'ex-
» posent au jugement du Public,
» j'ai encore à dire que j'ai mis à la tête
» de ce Poëme un *Prologue*, qui n'a
» point été récité au Théâtre, où l'im-
» patience Françoisë ne les peut souf-
» frir, non plus que les Chœurs, &c. »

1639.

LE MAUZOLÉE, (a)

TRAGI-COMÉDIE

DE M. MARÉCHAL.

L'Attention que nous apportons à la lecture des Pièces qui entrent dans notre Histoire, nous a fait connoître par la Préface de celle-ci, qu'elle a été représentée deux ans avant son impression, dont le privilège est daté du 23. Décembre 1641. (b)

Aucune Pièce de Théâtre ne commence d'une façon aussi lugubre. « On

(a) Le Privilège porte *Artemise*, ou le *Mauzoléë*.

(b) « Cette Pièce n'a paru que quatre ans après avoir été faite, & n'a pris son éclat

» que par la Troupe Royale en son Hôtel, où elle a été jouée il y a deux ans. » *Préface de Maréchal, à la tête de sa Tragi-Comédie du Mauzoléë.*

1639. » ouvre la toile sur laquelle est repré-
 » sentée la Pyramide du Mauzolé; on
 » découvrira le dedans du Monument,
 » au milieu duquel sera élevé un su-
 » perbe Tombeau, & au-dessus une
 » petite Urne de verre, où sont les
 » cendres de Mauzole. »

Artémise prend une coupe pleine
 de vin, que son échançon lui présente,
 & y mêle des cendres de son époux.

A R T E' M I S E.

Prenons mon cœur, prenons ce breuvage
 amoureux.

C'est ta cendre, Mauzole, & c'est ma nour-
 riture,

Je te possède mort, & malgré la nature :
 Mon sexe apprens d'amour un mystere inouï,
 Voi baiser un époux : voi comme j'en jouï.

C E' O B A N T E *tandis qu'elle boit.*

Jouissance qui n'a que le deuil pour tous
 charmes,

Que la mort pour objet, & pour fruit que
 des larmes.

A R T E' M I S E *ayant bu.*

Nouveau nectar d'amour; agréable liqueur.

E C H A N S O N.

Quel nectar ! un poison froid, pesant sur
 le cœur.

Artémise

Artémise est obligée de suspendre sa douleur, pour prévenir des maux plus présents. Ce fameux monument de l'amour conjugal, ce *Temple de la Mort*, est tout ce qui lui reste. Elle est obligée de se renfermer dans ce triste séjour avec la Princesse Doralie sa fille, Alcandre, Général de ses troupes, Céobante, Prince de Lycie, & un petit nombre de Soldats. Elle tient un conseil sur l'état de ses affaires, & promet la Princesse en mariage à Alcandre, qui s'offre à remettre Cénomant, Roi de Candie, son ennemi, en sa puissance. Doralie fait dire à ce Roi de la venir trouver. Son dessein est de poignarder ce malheureux amant, d'en présenter ensuite la tête à la Reine, & par ce moyen être dispensée d'épouser Alcandre, pour qui elle a une aversion mortelle. La vue du Roi de Candie anéantit cette barbare résolution. La Princesse ne peut s'empêcher d'être sensible à son amour, Cénomant lui jure une fidélité inviolable. Alcandre apprend cette entrevûe, il se sert du nom de Doralie pour attirer le Roy, Céobante empêche l'effet de cette trahison, & soutient le parti de Cénomant devant la Reine, qui préfère en cette occasion

1639.

sa sûreté , aux sentimens généreux qu'on lui veut inspirer. Enfin , Alexandre , honteux de sa lâcheté , étouffe tout-à-coup son amour pour la Princesse , & joint ses prieres à celles de Céobante , en faveur de son rival. Artémise est forcée de vaincre sa répugnance , elle consent à l'hymen de sa fille & du Roy de Candie ; ainsi cette Piece qui commence tristement , finit d'une façon plus gaye , & plus brillante.

R O X A N E ,

T R A G E D I E

DE M. DESMARESTS.

Cette Tragédie est aussi foible par le sujet , que par la versification : Alexandre , Roy de Macédoine , devient amoureux de Roxane , fille du Satrape Cohortan. Un autre Satrape à qui Roxane est promise par son pere , forme la résolution d'assassiner Alexandre , & pour cet effet , il demande à lui parler. Le garde à qui il s'adresse , refuse de le laisser entrer , & sur sa ré-

sistance, le Garde est forcé de le tuer. Ensuite Alexandre épouse Roxane. Ne voilà t'il pas une Tragédie bien tournée ?

1639.

LA CHUTE
DE PHAËTON,
TRAGÉDIE

DE TRISTAN L'HERMITE,
Sieur de Voizelle. (a)

LA Piece commence par une dispute entre Epaphus & Phaëton. Le premier dit à l'autre qu'il n'est pas le fils du Soleil. A cette injure, Phaëton en répond d'autres :

E P A P H E.

ACTE I.

O l'étrange imposture ! ô la grande arrogance !

SCENE I.

Voilà comme toujours vous êtes en erreur :
Votre pere est tenu pour un bon laboureur,

(a) Si l'on en veut croire une note manuscrite que nous avons trouvée à la tête de l'exemplaire de cette Piece, sur lequel cet extrait

est fait. L'Auteur étoit frere du fameux Tristan l'Hermite, dont on a parlé à l'article de Marianne, Tragédie de sa composition.

1639.

Qui sçait bien cultiver les herbes & les plantes ;

Qui sçait fort bien semer , & bien faire des entes.

PH A E T O N .

Mon pere laboureur !

E P A P H E .

Vous vous troublez de rien,
C'est Merops , bon pasteur , & fort homme
de bien. *Il sort.*

PH A E T O N .

Mon pere est un pasteur ? Quoi , Mèrops
est mon pere ?

O coup qui me surprend , & qui me désespere !
O trompeuse Climene ! ô crédule garçon !
Ces mots ont dans mon cœur fait courir un
glàçon.

Mais un feu bien ardent au visage me monte .
J'en pâlis de colère , & j'en rougis de honte .
Il faut , jeune insolent , que sans plus de longueur ,
Pour venger cet affront , je te mange le cœur .
Répète un peu ces mots que tu me viens de
dire ,

Afin que je t'étouffe , & que je te déchire .
Mais il a par la fuite évité sagement
Le violent effet de mon ressentiment ,
De crainte de mes coups .

Toutes ces menaces de Phaëton se terminent à dire à sa mere Climene, l'affront qu'il a reçu. Clinene le rassure sur sa naissance, & lui conseille d'aller trouver le Soleil dans son Palais. C'est ce qui termine le premier Acte. Le second est employé au voyage de Phaëton. Chemin faisant il rencontre Diane, Mercure, &c. & enfin il arrive dans le Palais du Soleil, qui le reconnoît pour son fils, & qui lui fait voir toutes les raretés de sa demeure. Le troisième Acte ouvre par la demande que fait Phaëton à son pere, de conduire son char, pour éclairer le monde. Le Soleil qui a juré par le Styx de contenter ses desirs, est forcé de lui laisser occuper sa place. Ce n'est pas sans lui donner des conseils, que l'Auteur emprunte d'Ovide, & qu'il rend fort ennuyeusement. Le quatrième Acte comprend le malheureux succès de l'entreprise de Phaëton, qui est enfin foudroyé par Jupiter. Au cinquième Acte, le soleil regrette son fils; les sœurs de Phaëton pleurent la fin funeste de ce téméraire, & sont changées en peupliers.

On ne peut trop assurer si cette Piece a été représentée. L'Auteur l'annonce comme un coup d'essai & de

1639.

jeunesse. Au reste , cette Tragédie ;
toute mauvaise qu'elle est , a pû four-
nir à Quinault quelques idées pour
son Opera de Phaëton.

LE JUGEMENT
DE PARIS ;
ET
LE RAVISSEMENT
D'HELENE ,
TRAGI-COME'DIE
PAR M. SALLEBRAY.

CE titre annonce une grande irrégularité sur les trois unités de jour, de lieu , & d'action. Aussi l'Auteur en convient-il dans son Avis. « Ne crois
» pas , Lecteur , que j'ignore les ré-
» gles de cette sorte d'Ouvrage , &
» que je ne les puisse observer comme
» un autre ; j'espère que je ne serai pas
» longtems sans donner des preuves du
» contraire dans la suite de ce sujet.
» Sa beauté qui n'est pas commune ,
» jointe au peu de matiere que le Ju-

» gement de Paris , & le Ravissement
» d'Helene , contiennent séparément ,
» m'a fait passer sur cette considéra-
» tion sévère , mais trop foible pour
» m'empêcher de me satisfaire moi-
» même. Je n'avois que ce dessein qui
» m'a réussi. » (a)

1639.

On ne peut avouer plus naturelle-
ment la stérilité de son génie, que le fait
ici Sallebray, puisque chacun de ses su-
jets comporte le plan d'une Piece. Mais
laissons cette critique inutile , & pas-
sons à la distribution des Actes de cette
Tragi-Comédie.

Le premier ouvre par la nocé de
Thétis & Pelée , qui se passe dans l'O-
lympe. La discorde fâchée de n'y avoir
pas été appelée , jette une pomme
d'or , sur laquelle est écrit , *Pour la
plus belle*. Junon , Pallas , & Vénus se
disputent cette qualité. Jupiter pour
terminer le différend , ordonne à Mer-
cure de conduire les Déeses sur le
Mont Ida , où elles trouveront un
Berger qui les jugera.

(a) Il y a apparence
que cette Piece eut du
succès , car elle fut re-
mise ensuite au Théâtre
en 1637: comme nous

P'apprenons par la Muse
historique de Loré. Nous
en parlerons sous cette
année.

A C T E I I.

Qui se passe sur le Mont Ida:

Paris , qui est le Berger désigné par Jupiter , exprime dans un monologue , le bonheur qu'il ressent d'être aimé de la belle Enone. Arrive Mercure suivi des trois Déeses. Le Dieu dit au Berger le sujet de son voyage , & lui remet la pomme. Chaque Déesse tâche de gagner son juge par les promesses les plus avantageuses. Vénus , qui parle la dernière , lui promet la plus belle personne de la Grèce , & obtient le prix.

A C T E I I I.

Il commence par Enone & Paris. La première reproche à son Amant son air indifférent. Paris s'excuse d'un air nonchalant , & pour finir la conversation , il feint une grande envie de dormir. Enone se retire , survient Idas , qui annonce à Paris qu'il est fils de Priam , Roy de Troye , & que ce Prince l'attend avec impatience. La Scene change , & représente le Palais de Priam. Ce Roy , Hector , & ses autres fils , reçoivent Paris. Ce dernier , après les

premiers embrassemens , propose de se venger de Télamon , Roy de Lacédémone , qui a enlevé Hésione , sœur de Priam. Toute l'assemblée consent à ce dessein , & Paris s'embarque pour la Grece.

1639.

A C T E I V.

Cet Acte se passe à Lacédémone. Paris y est reçu avec beaucoup d'amitié par Ménélas. Paris devient amoureux d'Hélène , femme de Ménélas. Ce dernier obligé de partir , dit adieu à Paris , & le prie de consoler Hélène.

A C T E V.

Paris propose à Hélène une fête sur son vaisseau. Hélène s'y rend ; Paris l'enlève , & la conduit à Troye.

Cette Piece, toute défectueuse qu'elle est pour le Théâtre François , a pû être de quelque utilité pour l'Auteur du Ballet du *Jugement de Paris*.



1639.

MARIE STUARD,
REINE D'ÉCOSSE,
TRAGÉDIE

PAR LE SIEUR REGNAULT.

V Oici encore le coup d'essai d'un Auteur , circonstance heureuse pour faire excuser les défauts essentiels de l'Ouvrage , en faveur de quelques endroits passables , à la vérité un peu clair-semés. Peut-être même n'a-t'on pas fait beaucoup d'attention à ceux qui ne choquent que les convenances ; on n'étoit pas alors si sévère à l'égard d'un nouveau Poëte. Nous nous contenterons d'un seul exemple. Marie se résout à une mort qui lui paroît inévitable , & dont elle assure avoir des présages certains. On jugera si les discours que l'Auteur lui fait tenir alors , ne seroient pas mieux placés dans la bouche d'une Payenne très-superstitieuse , que dans celle d'une Princesse instruite de la vraie Religion.

Les Prêtres étonnés par un fâcheux auspice,
(ce me semble) ont quitté le divin sacrifice;
Et pour m'assurer mieux de mes derniers mal-
heurs,
La statue ébranlée a répandue des pleurs;
Le Temple en a gémi, plusieurs coups de
tonnerre
Sous mes pieds chancelans ont fait trembler
la terre;
Le sang a rejailli de l'Autel sur mes mains,
Et les flambeaux sacrés trois fois se sont
éteints.

M I R A M E,
T R A G I - C O M E ' D I E

D E M. D E S M A R E S T S.

Ouverture du Théâtre de la grande Salle
du Palais Cardinal.

Nous avons eu plus d'une fois oc-
casion de parler de la passion ex-
trême que le Cardinal de Richelieu
avoit pour la Poésie Dramatique. Ou-
tre les Pièces qui furent composées par
les Cinq-Auteurs, & dont il avoit

1639.

Vie de P.
Corneille,
par M. de
Fongenelle.

donné les sujets, l'on sçait qu'il avoit
part à quelques-unes qui parurent sous
le nom de Desmarests. C'étoit « son
» Confident, & pour ainsi dire, son
» premier Commis dans le départe-
» ment des affaires Poëtiques. On pré-
» tend que le Cardinal travailla beau-
» coup à *Mirame*. Il témoigna,
» dit M. Péliſſon, des tendresses de
» pere pour cette Piece, dont la repré-
» sentation lui couta deux ou trois cent
» mille écus, & pour laquelle il fit bâtir
» cette grande Sale de son Palais, qui
» sert encore aujourd'hui à ces Spec-
» tacles. (a) Aussi est-elle intitulée : Ou-

* Antiquité (a) * Nous ne pou-
de Paris, de vons nous dispenser de
Sauval. joindre ici la description
de cette Sale, telle que
sauval nous la donne.

« Chacun, dit-il, sçait
» la passion que le Cardi-
» nal de Richelieu avoit
» pour la Comédie. On
» veut qu'il n'ait fait
» bâtir la Sale de la Co-
» médie, que pour la re-
» présentation des Piè-
» ces de sa façon, &
» qu'enfin *Mirame* &
» *Europe*, sont toutes
» deux de lui. Cette pas-
» sion de la Comédie le
» tiranisoit si fort, que
» la Troupe des Comé-

»édiens du Roi ne lui
» suffisant pas, il en
» voulut aussi avoir une
» qui le suivit en cam-
» pagne, & lui pût don-
» ner chez lui à Paris le
» plaisir de la Comédie.
» Bien d'avantage, com-
» me si ce n'eut pas été
» assez d'un Théâtre
» dans son Palais, il lui
» en fallut deux, un pe-
» tit & un grand. L'un
» capable de contenir six
» cens personnes, &
» l'autre plus de trois
» milles. Dans le petit,
» il assistoit aux Pieces
» de Théâtre que les Co-
» médiens représentoient

» *verture du Palais Cardinal.* J'ai ouï
 » dire que les applaudissemens que l'on
 » donnoit à cette Piece, ou plutôt à
 » celui que l'on sçavoit qui y prenoit

1639.

» ordinairement au Ma-
 » rais du Temple. Le
 » grand étoit réservé
 » pour les Comédies de
 » pompe, & de parade,
 » quand la profondeur
 » des perspectives, la va-
 » riété des décorations,
 » la magnificence des
 » machines, y attiroient
 » leurs Majestés & la
 » Cour. Ce lieu est une
 » longue Sale parallé-
 » lograme, large de
 » neuf toises en dedans;
 » œuvre que le Cardin-
 » nal & Mercier s'effor-
 » cerent de rendre le plus
 » admirable de l'Europe,
 » mais la petitesse
 » du lieu s'y opposa;
 » car comme ce Ministre
 » avoit résolu de faire
 » au Roy un présent
 » de sa maison, il étoit
 » bien aisé qu'il s'y
 » trouvât quelque gran-
 » de partie, & quelque
 » chose qui fut digne
 » d'un grand Monarque;
 » & pour cela il fit faire
 » par plusieurs Archi-
 » tectes, divers desseins
 » & élévations pour ce
 » Théâtre, mais qui ne
 » furent pas reçûs, pour
 » être trop enjoués; de

» forte qu'on se tint à
 » celui de Mercier, com-
 » me plus solide, plus
 » commode, & plus ma-
 » jestueux tout ensem-
 » ble. La maniere de ce
 » Théâtre est moderne,
 » & occupe, comme je
 » l'ai dit, une longue
 » Sale couverte, carrée
 » longue. La Scene est
 » élevée à un des bouts,
 » & le reste occupé par
 » vingt-sept degrés de
 » pierre, qui montent
 » mollement, & insen-
 » siblement, & qui sont
 » terminés par une es-
 » péce de portique, ou
 » trois grandes arcades.
 » Mais cette Sale est un
 » peu défigurée par deux
 » balcons dorés, posés
 » l'un sur l'autre de cha-
 » que côté, & qui com-
 » mençans au portique,
 » viennent finir assez
 » près du Théâtre. Le
 » tout ensemble est cou-
 » ronné d'un plat-fond
 » ou perspective, où *Le*
 » *Maire* a feint une lon-
 » gue ordonnance de co-
 » lonnes Corinthiennes,
 » qui portent une voute
 » fort haute enrichie de
 » rozons, & cela, avec

1639.

» beaucoup d'intérêt , transportoient
 » le Cardinal hors de lui-même : Que
 » tantôt il se levoit , & se tiroit à moi-
 » tié du corps hors de sa loge , pour
 » se montrer à l'assemblée , tantôt il

» tant d'art , que non
 » seulement cette voute
 » & le plat fond sem-
 » blent véritables, mais
 » rehaussent de beau-
 » coup le couvert de la
 » Sale , & lui donne
 » toute l'élévation qui
 » lui manque. Il est
 » constant que le Mer-
 » cier , dans la distri-
 » bution des parties de ce
 » Théâtre, a passé l'espé-
 » rance de tout le mon-
 » de , & fait beaucoup
 » plus qu'on n'en attend-
 » doit , n'y ayant point
 » d'apparence qu'un
 » quarré long , renfer-
 » mé entre une rue , &
 » une Cour , dût être si
 » accompli : car enfin ,
 » malgré les défauts
 » qu'on y remarque , il
 » n'y a personne qui ne
 » le trouve un grand
 » morceau d'architectu-
 » re.

« J'aurois tort de ne
 » pas d'écrire la couver-
 » ture de ce Théâtre ,
 » qui a mérité l'admira-
 » tion , non seulement
 » des Charpentiers, mais
 » encore de tous les cu-

» rieux. C'est une man-
 » sarde couverte de
 » plomb , posée sur une
 » fort légère charpente.
 » & particulièrement sur
 » huit poutres de chêne
 » chacune de deux pieds
 » en quarré , sur dix
 » toises de long , & qui
 » par conséquent font
 » quatre-vingt pieces
 » de bois. Jamais on
 » n'avoit vû , ni lû , ni
 » oüi parler de poutre
 » de chêne d'une lon-
 » gueur si extraordi-
 » naire , & si prodigieu-
 » se , aussi les Charpen-
 » tiers entendant parler
 » qu'on cherchoit dans
 » toutes les Forêts Roya-
 » les, pour découvrir huit
 » chênes de vingt toises
 » de haut chacun ; ils se
 » prirent à rire , & di-
 » rent que c'étoit cher-
 » cher ce qu'on ne trou-
 » veroit jamais ; mais ils
 » furent bien étonnés ,
 » quand ils les virent , &
 » qu'ils scûrent qu'elles
 » avoient été taillées
 » dans les Forêts Roya-
 » les de Moulins , & que
 » pour les amener , on

» imposoit silence , pour faire en-
» tendre des endroits encore plus
» beaux. » 1639.

Qui ne croiroit que la Pièce qui occasionna une dépense si extraordinaire, & pour quice grand Ministre n'épargna ni son attention, ni ses soins, ne fut un chef-d'œuvre, & ne dût surpasser le Cid & l'Horace, autant par de sublimes beautés, que par l'avantage du Théâtre, & la magnificence des décorations. Cependant rien de plus foible que cet Ouvrage si vanté, tant pour le plan, la conduite, & les caracteres; la versification est chargée de pointes & de pensées fausses. Cette Mirame, l'Héroïne du Poème, qu'on a voulu peindre comme une personne fine, dissimulée, qui ne cède qu'avec peine à la violence de son

» avoit déboursé près de
» huit mille livres. Nous
» verrions encore aujourd'hui
» ces poutres, aussi
» saines que jamais, si l'on
» ne s'étoit point avisé,
» depuis la mort du Cardinal
» de les charger de
» planchers & d'appar-
» temens, qui en ont
» rompu quelques-unes.
» Tous les curieux ont
» été touchés de cette
» ruine; en effet elle est
» si considérable, qu'il

» n'y a point de Char-
» pentier qui veuille en-
» treprendre de la réta-
» blir, à moins de quatre
» mille livres pour chaque
» poutre, si bien que je
» m'imagine qu'on se
» contentera des étages
» qui y sont. »

Cette Sale de Spectacle a été occupée depuis par la Troupe de Moliere, & depuis sa mort, elle a été accordée à l'Académie Royale de Musique.

1639.

amour, n'est en effet, pour nous servir de l'expression de M. de Fontenelle; qu'une Princesse assez mal morigénée. Il faut être aussi stupide que le Roy de Bithynie son pere, pour ne pas s'apercevoir de l'amour qu'elle a pour Arimant. Ce dernier, qui commande la flotte du Roy de Colchos, forme l'audacieux dessein d'obtenir la Princesse par la voie des armes. Il succombe, & est fait prisonnier. Réduit au désespoir, il ordonne à un esclave de lui passer son épée à travers du corps. Mirame apprenant cet accident, se résout à suivre son amant au tombeau : elle feint cependant de consentir à l'hymen d'Azamor, Roy de Phrygie, à qui son pere la destine, & engage secrettement Almire sa Confidente à lui trouver du poison, qu'elle prend. Le Roy qui ignore ce malheur, félicite Azamor sur l'heureux changement de Mirame. On vient annoncer que cette Princesse n'est plus. Almire ne laisse pas le tems à ces deux Princes d'étaler leurs regrets, elle leur apprend que Mirame n'est qu'endormie. Pour surcroît de bonheur, Arimant qui n'a reçu de l'esclave qu'une légère blessure, est reconnu frere du Roy de Phrygie, & déclaré héritier de celui

celui de Colchos. Azamor, & le Roy de Bithynie achevent son bonheur, en consentant à son mariage avec Mirame : c'est ce qui termine la Tragi-Comédie.

1639.

Voilà l'idée la plus succinte qu'il est possible de donner de cette Piece, & des principaux personnages. Achéons de la faire connoître du côté de la versification, par quelques morceaux choisis des endroits les plus remarquables, & des situations les plus intéressantes.

Acte I. Scene I. le Roy de Bithynie soupçonne que Mirame a de l'attachement pour Arimant.

ACASTE *Connétable de Bithynie.*

Sire, selon mon sens, Mirame n'aime rien;
Elle méprise tout.

LE ROY.

Votre sens est le mien.

Mépriser Azamor avec une couronne,
Mépriser les conseils que son pere lui donne,
Son devoir, & soi-même; est bien assurément

Faire mépris de tout sans aucun jugement.
Mais si de ces mépris Arimant est la cause,
L'ingrate en ses mépris, prise bien peu de chose,

1639.

Mais Dieux ! la puis-je voir ? calmons-nous
toutefois.

Sçavoir dissimuler , est le sçavoir des Rois.

Voici de quelle maniere ce Prince
tâche à pénétrer le secret de sa fille.

ACTE I.

LE ROY.

SCENE III.

Aimez donc Azamor , puisque je vous l'or-
donne ,

MIRAME.

Mais qui n'a plus de cœur , ne peut aimer
personne.

LE ROY.

Même , vous n'aimez plus ce qui vous mit
au jour.

MIRAME.

J'ai beaucoup d'amitié , mais je n'ai plus
d'amour.

LE ROY.

L'humeur d'aimer un mort (*) se changera
peu-être.

MIRAME.

Mon humeur peut changer si le mort peut
renaître.

(*) Mirame s'excuse sur l'amour qu'elle a pour le Prince de Colchos , à qui elle a été promise, & qui est mort, & cache par cette fine ruse celui qu'elle a pour Aimant.

LE ROY à Acaste.

1639.

Acaste , que dis-tu de cet esprit rusé ?
Qui sçait cacher le feu dont il est embrasé !
La colere m'emporte.

A C A S T E.

Ah ! vous êtes son pere ,
Sa raison reviendra , parlez-lui sans colere.

LE ROY.

Ma fille , au nom des Dieux , pensez à vo-
tre honneur.

M I R A M E.

Je n'ay jamais vécu sans l'avoir dans le
cœur.

LE ROY.

L'honneur n'est point honneur , s'il ne se
fait paroître.

M I R A M E.

Il paroîtra toujours & mon guide , & mon
maître.

Azamor vient offrir ses secours au
Roy de Bithynie.

ACTE I.
SCÈNE IV.

LE ROY.

Mais quelle récompense à ce courage in-
signe ?

AZAMOR regardant Mirame.

J'en vois une trop belle , & dont je suis in-
digne.

F ij

1639.

Pour les morts seulement , Mirame a de l'a-
mour ,

A Z A M O R.

Donc , pour être aimé d'elle , il faut perdre
le jour.

Almire en bonne confidente ména-
ge une entrevûe entre Mirame & son
Amant. Après une très-longue con-
versation, ils ne se séparent qu'à regret.

ACTE II.
SCENE IV.

M I R A M E.

Le jour commence à naître , il faut se retirer.

A R I M A N T.

Non , non , ce sont vos yeux qui font cette
lumiere.

M I R A M E.

Le soleil toutefois commence sa carrière.

A R I M A N T.

Ah ! Soleil trop jaloux , ou plein de vanité ,
Tu crois sur l'horison faire voir ta beauté ;
Sçais-tu bien qu'en éclat Mirame te surmon-
te !

Ne te hâte point tant pour paroître à ta hon-
te ;

Ah ! retarde un moment , cesse un peu de
courir.

Hélas ! tu fais tout vivre , & tu me fais mourir.

MIRAME.

C'est trop, retirez-vous.

1639.

ARIMANT.

Adieu donc, ma lumiere,
Je ne puis vous quitter, quittez-moi la pre-
miere.

MIRAME.

Que ne puis-je plutôt me noyer dans mes
larmes.

Adieu donc.

ARIMANT.

Ah ! ma vie, ah ! mon ame, ah !
je meurs.

La seconde entrevûe des deux Amans
est dans une situation bien différente.
Arimant prisonnier & conduit par le
Grand Prevôt, se présente à la mar-
tresse. Ils renouvellent leurs sermens,
& se jurent une fidélité inviolable.

ARIMANT.

Un même sang deux fois me surmonte en un
jour,

Le pere par le fer, la fille par l'amour.

MIRAME.

L'un vous a mis par terre, & l'autre vous re-
leve.

ARIMANT.

Ce qu'il a commencé, votre bonté l'achevé.

1639.

MIRAME.

Je vous consolerais dans tous vos déplaisirs,
Souvent par mes regards, toujours par mes
desirs.

ARIMANT.

Je vivrai trop content au cachot le plus som-
bre,
Si par fois seulement je vois passer votre om-
bre.
Je n'ai plus rien à perdre, & pourtant je crains
tout.
Je crains

MIRAME.

Quoi ! quelle peur rend votre esprit
malade ?

ARIMANT.

Que le grand Azamor enfin vous persuade.
Quel qu'il soit, ma Princesse, il n'a point son
pareil.

.....
Il sera près de vous, & je crains sa présence.
Je serai loin de vous, & je crains mon ab-
sence.

.....
Ah ! je crains plus que tout l'éclat de sa cou-
ronne.

MIRAME.

Moi, j'aime celle-là que la vertu vous donne.

A R I M A N T.

L'amour par le devoir se verra combattu,
Et sçachant mes défauts je crains votre vertu.

M I R A M E.

La vôtre m'affermit.

A R I M A N T.

Je crains l'obéissance.

M I R A M E.

Plus que toute vertu, j'estime la constance.

A R I M A N T.

Ah ! je me crains moi-même, & j'ai peur que
mes sens

Ne puissent résister au mal que je ressens.

M I R A M E.

C'est-là toute la peur dont mon ame est at-
teinte,

Ne craignant rien de moi, de vous seul vient
ma crainte.

Mon malheur toutefois viendrait-il de mon
bien ?

En dépit des destins, Prince ne craignons
rien.

A L M I R E.

Ne parlez pas si haut, Princesse, on vous
écoute.

Le quatrième Acte ouvre par le dés-
espoir de Mirame, lorsqu'elle apprend
le malheur d'Arimant.

1639.

MIRAME.

Almire, il est donc mort ?

ACTE IV.

ALMIRE.

SCÈNE I.

Je n'osois vous le dire.

Mais il est trop certain.

MIRAME.

Il est donc mort, Almire.

Ah ! quel étrange effet de courage & d'amour !

Je n'ai plus rien à perdre en ce funeste jour.

Que tout dans l'Univers s'abîme, & se confonde,

Périssent les humains, le Ciel, la terre, & l'onde.

ALMIRE.

Il est mort, ma Princesse.

MIRAME.

Almire, je me meurs.

ALMIRE.

Ah ! Dieux ! le cœur lui manque, hélas ! que de malheurs !

MIRAME.

Non, non, il n'est point mort, je le vois qui s'approche,

Et son charmant abord fondroit un cœur de roche.

Il m'invoque, il m'adore, & se met à genoux.

1639.

Quel respect ! quelle grace ! Arimant levez-vous.

ALMIRE.

Hélas ! pauvre Princesse ; elle semble insensée ,

Leur entretien passé revient en la pensée.

MIRAME.

Almire, vois-tu pas son amoureux transport ?
Ses yeux vifs, & perçans ! Non, non, il n'est point mort ;

Il m'écoute, il me parle, il dit que son armée

Est de mes volontés seulement animée.

C'est pour moi qu'il veut vaincre ; il ne peut dire adieu ,

Mais de peur que le jour le découvre en ce lieu ,

Il se faut retirer : Ah ! que son cœur endure !

Va t'en, cher Arimant, va t'en, je t'en conjure ;

Entens-tu qu'il me dit, se fondant tout en pleurs ,

je le veux, il le faut, j'obéis, mais je meurs.

Le succès de cette Piece ne répondit pas à l'attente du Cardinal de Richelieu. Quelque Politique que fut M.

Tome VI.

G

1639.

Desmarests, il ne pût pas le lui cacher ; mais il en rejetta la cause sur les Acteurs, qui, disoit-il, ne sçavoient pas leurs rôles, & étoient à moitié yvres. Le Cardinal étoit si prévenu de la beauté de l'Ouvrage, qu'il ne douta point qu'une seconde représentation ne fut infiniment mieux reçue. On eut soin d'y faire trouver un nombre de personnes apostées pour applaudir. Ces acclamations mandées firent effet, puisqu'elles passerent dans son esprit pour la marque d'une parfaite réussite. On en donna depuis quelques représentations. L'Abbé de Marolles, page 126. du premier Tome de ses Mémoires, se dit témoin oculaire d'une, qui parut le 14 Janvier 1641.

S A Û L ,

TRAGÉDIE SAINTE

DE M. DU RYER.

IL paroît que voici la première Pièce Sainte traitée avec décence, qu'on ait mise au Théâtre, car M. Du Ryer en parle ainsi dans l'avertissement. » Je

» ne demande point qu'on me donne
» de la réputation pour avoir fait quel-
» ques vers, qui peut-être ne déplai-
» sent pas, je demande seulement qu'on
» me sache bon gré d'avoir au moins
» essayé de faire voir sur notre Théâtre,
» la majesté des Histoires saintes, com-
» me j'ai eu cet avantage d'y faire pa-
» roître des sujets de cette nature, avec
» quelque sorte d'applaudissement ».

1639.

Cette Tragédie qui n'a pas été in-
connue à l'Abbé Nadal, est foible pour
la conduite, mais elle est versifiée avec
assez de force. Comme elle se trouve
imprimée dans le Recueil en douze vo-
lumes, par la Compagnie des Libraires,
nous n'en donnerons point d'extrait. Il
suffira du morceau suivant. C'est Jo-
nathas qui l'adresse à Saül, pour le ras-
surer contre la terreur que lui inspire
l'armée des Philistins.

J O N A T H A S.

Hé bien ! les Philistins vous déclarent la
guerre,

Ont-ils du Dieu vivant emprunté le tonnerre ?

Ont-ils tant de bonheur, ont-ils tant de vertu,

Qu'on ne les puisse voir, sans en être abattu ?

Combien, combien de fois ce barbare adver-
- faire

A-t-il fait en Judée un effort téméraire ?

G ij

1639.

En quel tems , en quel lieu , tombant deffous
nos coups.

N'a-t-il pas ressenti que le Ciel est pour
nous ?

Ses Provinces en feu , ses forces étouffées ,
N'ont-elles pas cent fois enrichi nos trophées ,
Bref , ne diroit-on pas qu'il apporte en ces
lieux

Moins la guerre & l'effroi , qu'un butin glo-
rieux.

Et que ces Nations , tant de fois nos sujettes
De même qu'un tribut , nous doivent leurs
défaites ?

Est-il donc en état de donner de l'effroi ?

A-t-il appris à vaincre en fuyant devant moi ?

Non , non , mais repentant d'avoir osé pa-
roître ,

Il est déjà vaincu par la crainte de l'être.

Il sçait de quelle ardeur nous sommes ani-
més ,

Que nous sommes pour vaincre à vaincre ac-
coutumés.

Et que si par la gloire on arrive à la gloire ,

Par la victoire aussi l'on monte à la victoire.

A quelque extrémité que soyent réduits nos
jours ,

La coutume de vaincre est d'un puissant se-
cours.

Qui peut donc nous troubler ? De quelles
tristes craintes

1639.

Pourrons-nous justement ressentir les attein-
tes ?

Ah ! Site, pardonnez à mon ressentiment ,
Nous ne craignons plus rien que votre éton-
nement.

Laissez voler la crainte où l'ennemi s'assem-
ble :

Un Roy n'est point troublé que son trône ne
tremble ,

Mais il connoît trop tard , quand il a suc-
combé ,

Que le trône qui tremble, est à demi tombé.
Voyez en vos enfans , voyez en leur courage
D'un triomphe immortel l'infailible pré-
sage :

Dans le sein de la gloire ils ont toujours
vécu ,

Enfin je suis le moindre, & j'ai toujours
vaincu (a).

(a) A l'article de Sall de parler de cette Piece-
de l'Abbé Nadal, nous ci.
aurons encore occasion

1639.

POLICRITE
ET LA MORT DU GRAND
PROMÉDON,
 O U
L'EXIL DE NÉRÉE,
TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

Cette Piece , qui est de l'invention de l'Auteur , peut-être mise au rang des plus foibles. Promédon , frere du Roy Alexandre , enlève Nérée , prête d'épouser le Roy Ipsicréon. Ce dernier poursuit le ravisseur , & assiége Alexandre dans sa Ville Capitale , où Promédon s'est retiré avec Nérée. Policrite , sujette d'Alexandre , qui est aimé de Magnésie , Général d'Ipsicréon , avertit Alexandre qu'un sacrifice solennel a répandu le désordre dans l'armée de son ennemi. Le Roy assiégé attaque Ipsicréon , défait ses troupes , & prend Magnésie prisonnier : mais Promédon est tué dans cette bataille. Ale-

xandre veut faire mourir Magnésie , non pour venger le trépas de son frere , mais parce qu'il aime Policrite. Enfin après d'ennuyeuses Scenes , Policrite est unie à son amant , & Nérée est renvoyée au Roy Ipsicréon. L'épithète de Grand , que l'Auteur donne à Promédon , paroît hazardée. Ce Promédon ne fait rien dans la Piece que des bravades , & il est tué au milieu du troisiéme Acte. Voici deux vers qu'on ne soupçonneroit pas de trouver dans une pareille Piece.

1639.

Et celui qui se fie au nombre des Soldats ,
Voit bien souvent la palme , & ne l'emporte
pas.

ACTE I.
SCENE I.

E D O U A R D ,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. DE LA CALPRENEDE.

DAns l'Épître dédicatoire , M. de la Calprenede promet de ne plus travailler aux Ouvrages de cette nature. « Le commerce des Muses fait tort à la fortune , dit l'Auteur : J'ai remarqué (ajoute-t-il) avec un de
G iv

1639.

» mes amis , qu'il est défavantageux ;
 » & fatal à un Gentilhomme , d'avoir
 » quelques-unes de leurs graces parti-
 » culieres , & que si une personne de
 » cette condition ſçait chanter ou jouer
 » du luth, ou faire des vers, quoique ces
 » occupations ne le détournent point
 » des plus ſérieuſes , & qu'il s'employe
 » avec honneur à toutes celles de ſa
 » profeſſion , on oublie tout ce qu'il a
 » de bon , pour dire , c'eſt un joueur
 » de luth , c'eſt un Muſicien , c'eſt un
 » Poète. »

Ce que dit ici M. de la Calprenede étoit exactement vrai de ſon tems, il n'eſt pas bien décidé ſi de celui-ci on ne penſe pas encore de la même façon. Mais laissons les réflexions qui naîtroient ſur cette erreur populaire, & paſſons à l'examen de la Piece qui fait le ſujet de cet article. Nous croyons devoir le faire précéder par

• Grenail- l'éloge qu'en a fait un Poète *, com-
 le, Auteur de patriote de l'Auteur.
 la mort de
 Crispe, dont
 on va don-
 ner l'extrait
 à la ſuite de
 celui de la
 Tragi-Comé-
 die de M. de la
 Calprenede.

« L'Edouard (dit-il) étant ſa der-
 niere Piece , me ſemble la plus belle,
 » & la plus achevée. Notre Théâtre n'a
 » jamais parû plus parfaitement Royal
 » qu'en cette occaſion , ni plus triſte ,
 » ſans cauſer de ſiniſtres événemens.

» Pour bien juger de cet Ouvrage , il
» ne faut que le regarder en quatre
» faces : en son sujet , en sa disposition ,
» en sa catastrophe , & en sa représen-
» tation. Outre la majesté du
» sujet , les événemens y sont tous ex-
» traordinaires. Nous voyons un
» Roy qui devient esclave de sa sujet-
» te ; un pere qui confirme sa fille en
» ses bonnes résolutions , en faisant
» semblant de l'en détourner. Une Da-
» me qui est soupçonnée d'être cruelle
» envers son Roy , parce qu'elle est
» trop fidelle à son honneur. En un
» mot , quand nous considérons un
» Prince doux & irrité, craintif & assu-
» ré , qui menace de mort une femme
» à laquelle il se donne pour récom-
» pense. La disposition correspond à la
» beauté de l'invention : les passions
» ont de beaux commencemens , &
» de très - heureuses issues. Un Roy
» consulte son honneur , avant que de
» suivre son amour. Le devoir est plû-
» tôt regardé que l'inclination. On met
» des empêchemens à la passion , pour
» mieux faire paroître sa résistance.
» Les finesses sont subtilement tramées,
» mais elles sont bien découvertes. Les
» Acteurs sont en aussi grande suspen-

1639.

» sion que les Spectateurs. Les parties
 » de cette Ouvrage sont si bien jointes
 » l'une à l'autre , qu'elles font un divin
 » accord , quoiqu'elles semblent con-
 » traire. Au reste , les personnages y
 » parlent toujours conformément à
 » leur condition. Un Prince fait l'A-
 » mant & le Souverain , le fils & l'in-
 » dépendant. Une Reine fait la ja-
 » louse & l'indépendante , la sincere &
 » la fine , la douce & la furieuse. Un
 » homme d'état obéit au Roy , sans of-
 » fenser son sang qu'il attaque. Il fait
 » le pere & le politique , le conseiller
 » & celui qui dissuade. Une femme fol-
 » licitée de son honneur , respecte la
 » personne d'un Roy , dont elle mé-
 » prise les affections. . . . Par-tout le
 » langage est mâle , sans être rude , &
 » où il est doux , il n'est jamais effémi-
 » né. Les saillies néanmoins y surpas-
 » sent les paroles , les mysteres ne se
 » peuvent pas exprimer. La catastro-
 » phe , à mon avis , n'est pas moins
 » agréable qu'elle est illustre. On y voit
 » toutes les extrémités qu'ont les plus
 » tragiques actions , & les plus doux
 » démêlemens qu'on peut donner aux
 » Comédies. Tant s'en faut qu'on en-
 » sanglante le Théâtre , qu'au con-

» traire il n'y a pas seulement un récit
» de sang, ni de mort, & néanmoins
» on n'en attend qu'un funeste, lors-
» qu'on n'en voit qu'un heureux.
» Finissons ces réflexions par la déco-
» ration du Théâtre qui paroît d'au-
» tant plus beau dans cette Piece, qu'il
» n'est cherché que des personnages
» qui la composent. La substance mê-
» me de l'action, fait toutes les beau-
» tés de la Scene. l'unité d'ac-
» tion y est fort bien observée, puisque
» tout concourt à la fin des amours du
» Roy, qui d'illicites qu'elles étoient au
» commencement, deviennent enfin
» légitimes. Il n'y a point-là d'épiso-
» des détachés, pour remplir un Théa-
» tre d'Acteurs inutiles, & qui ne pa-
» roissent qu'une fois, pour ne paroî-
» tre plus. L'unité de lieu y est étroite-
» ment gardée en son sujet, qui se peut
» passer dans l'enceinte d'un Palais, &
» qui ne comprend en substance que
» des transports de haine & d'amour.
» Il n'y a point de combats affectés ;
» on n'y combat que cœur à cœur, &
» on y cache plus les armes, qu'on ne
» les montre. La règle des vingt-qua-
» tre heures ne peut pas être choquée,
» où le jour naturel semble observé.

1639. » Vous diriez que cette Histoire arrive
 » tout-à-la fois , en toutes ses circon-
 » stances , dont l'Auteur nous la repré-
 » sente agréablement , sans nous las-
 » ser , ou nous faire trop attendre. »

L'extrait suivant , quoique court , mettra le Lecteur plus au fait , que tout ce pompeux galimathias de Grenaille.

Edouard, Roy d'Angleterre , est passionnément amoureux de la Comtesse de Salisbury. (C'est la même pour qui il institua l'Ordre de la Jarretiere.) La Comtesse oppose à la passion du Roy une vertu à toute épreuve. Isabelle , mere d'Edouard , Princesse ambitieuse , & qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui , engage le Duc de Mortimer , attaché à son service , à dire au Roy que la Comtesse de Salisbury a dessein d'attenter sur sa vie. Edouard croit ce rapport , & en effet , il-apperçoit un poignard caché dans une des manches de la robe de la Comtesse. Sur cet indice il la fait arrêter. La Comtesse se justifie du crime qu'on lui impute , en disant que le Duc de Mortimer est venu l'avertir que le Roy avoit dessein de la deshonnorer : & que

pour éviter ce malheur, elle s'étoit munie d'un poignard pour s'ôter la vie, au cas qu'Edouard voulut exécuter ce dessein. Le Roy touché de la vertu de la Comtesse, prend la résolution de l'épouser. Il exile la Reine, & chasse honteusement Mortimer. Piece foible, mais qui cependant a de certaines beautés de détails.

1639.

L'INNOCENT MALHEUREUX
O U
LA MORT DE CRISPE,
TRAGÉDIE
PAR LE SIEUR GRENAILLE.

L'Auteur, qui, comme on vient de le voir, avoit tant de talent pour composer des apologies, ne pouvoit pas manquer d'en joindre une à sa Piece, qui lui paroissoit en avoir besoin. « Que si, dit-il, en finissant, j'ay mêlé » encore d'autres intrigues d'amour, à » celles qui en font proprement le » corps, ç'a été pour adoucir la sévérité des événemens funestes, & réjouir un peu ceux que je dois faire

1639.

» pleurer. Et puis , Crispe pour
 » être innocent. ne laisse pas
 » de pouvoir être amoureux raisonna-
 » blement. Le Théâtre sur-tout
 » n'y est pas fort bien entendu , parce
 » que j'ai plutôt fait cette Piece pour
 » me donner du contentement , que
 » pour lui donner les applaudissemens
 » d'une magnifique représentation ; de-
 » sorte que si elle reçoit de l'approba-
 » tion, c'est contre mon intention , &
 » mon espérance. Outre , qu'ayant
 » produit cet Ouvrage à la Campa-
 » gne , où je ne voyois ni Poëtes , ni
 » Comédiens , je ne pouvois faire un
 » chef-d'œuvre de Cour. L'unité de
 » tems & de lieu semble ici plus régu-
 » liere. » (a)

(a) Grenaille termine ainsi sa Préface , & l'apologie de sa Piece. « Je connois bien que la longueur de cette prose , ennuiera les curieux autant que mes vers : mais puisque j'ai fait une faute pour me témoigner publiquement défectueux , j'en veux faire une autre pour déclarer ma sincérité. J'avertis donc le Lecteur , qu'un Italien nommé

» Stéphonius a travaillé
 » en latin sur le sujet
 » que je manie en Fran-
 » çois : & que la curio-
 » sité qui , dès mon bas
 » âge , m'a porté à voir
 » les livres modernes ,
 » aussi-bien que la plu-
 » part des anciens , m'a
 » fait lire autrefois , &
 » estimer son Ouvrage. Je
 » puis dire néanmoins ,
 » que des notions qui
 » m'en restent dans l'es-
 » prit , sont si confuses ,
 » que je n'ai pu m'en

Comme le sujet est très-connu, & que le Poëte convient qu'il est mal traité, nous ne parlerons que des épisodes. L'amour de Crispe est heureusement imaginé. M. Racine voulant représenter Hippolyte dans une circonstance pareille, paroît avoir emprunté cette idée de Grenaille, qui semble ne l'avoir inventée, que pour la rendre très-maussadement. Son Héros s'exprime bassément, & avilit sa passion, en s'adressant à la Confidente de l'Impératrice. Celle d'Helene, fille de Constantin, & du Prince Procle, est absolument inutile, & ne sert qu'à allonger la Piece.

Un fragment de la seconde Scene du troisiéme Acte, qui contient la déclaration que Fauste fait à son beau-fils, fera juger du reste.

» servir distinctement, » & que si nous nous » sommes rencontrés ou » dans l'invention, ou » dans la conduite, qu'a » été plutôt à l'avantur- » re, que par dessein ; » Et par-là je puis ré- » pondre à ceux qui di- » roient que le sujet que » je traite étant de mau- » vais exemple, n'est	» pas bon pour le Théa- » tre. Car outre que la » punition y suit le cri- » me, suivant les règles ; » cette Tragédie a été » représentée devant » plusieurs Cardinaux, » & en un país où les » crimes énormes sem- » blent être aussi com- » muns, qu'ils semblent » rares ailleurs. »
--	--

1639.

F A U S T E.

Ce n'est pas mon désir de contraindre vos
flammes ,
Si tu fers aujourd'hui la plus grande des Da-
mes ,
Et sans prendre autrement le nom de son
époux ,
Je voudrais qu'en effet tu lui fusse plus doux.

C R I S P E.

L'Empereur seul a droit sur ce bonheur su-
prême.
Et le nom & l'effet doit être pour un même.

F A U S T E.

Qu'il en garde le nom , & fais m'en voir
l'effet.

C R I S P E.

Ce plaisir prétendu me rend mal satisfait.

F A U S T E.

Tu ne me promettois que pour tromper ma
flamme ?

C R I S P E.

Je promettois en fils , vous demandez en
femme.

F A U S T E.

Crispe n'est pas mon fils.

C R I S P E.

Constantin m'a produit.

F A U S T E.

Et je prétens par-là provigner ce beau fruit.

C R I S P E.

CRISPE.

Quoy ! priser tant le fils , pour mépriser le
pere ?

FAUSTE.

C'est pour te plaire en tout , que je veux
lui déplaire.

CRISPE.

Madame , avec l'honneur vous perdez la
raison ,

FAUSTE.

Les sentimens d'honneur ne sont pas de
raison.

CRISPE.

Vous voulez m'éprouver ?

FAUSTE.

Voi ce cœur que tu brules.

Il n'est que trop sincere : approche, tu recuses ?

Cruel , tu ne veux pas appointer ma requête.

CRISPE.

Sans doute , l'Empereur la doit trouver
honnête.

Nous ignorons la vie & les emplois de
Grenaille. Tout ce qu'on en sçait , c'est
qu'il étoit d'Uzerche , petite Ville du
Limosin , & qu'il y avoit un frere ,
qui lui envoya des vers de sa façon ,
pour faire imprimer à la tête de sa Tra-
gédie.

FRAN-
ÇOIS GRE-
NAILLE.

1639.

CLÉOMENE

TRAGÉDIE

Du Sieur GUÉRIN DE BOUSCAL.

LE sujet de cette Tragédie se trouve dans Plutarque, vies d'Agis & de Cléomene. La Piece est passablement conduite, & foiblement versifiée.

L'INCESTE SUPPOSÉ,

TRAGI-COMÉDIE

PAR LE SIEUR DE LA CAZE.

CLarigene, frere du Roy de Hongrie, profite de l'absence de ce dernier, qui est à la tête de son armée contre les Turcs, pour déclarer à la Reine sa belle-sœur, l'amour qu'il a conçu pour elle. Rebuté par cette Princesse, il forme la résolution de la perdre, & lorsque le Roy est arrivé, il lui dit que la Reine lui a fait des pro-

positions amoureuses. Sur cette accusation, le Roy ordonne la mort de son épouse, & qu'on lui en apporte le cœur. La personne chargée de cet emploi, sauve la vie à la Reine, & apporte au Roy le cœur d'une Biche. Clarigene au désespoir avoue sa calomnie, & veut se tuer. Le Roy se repand de sa trop grande promptitude, pleure la perte de sa fidelle épouse, & enfin la retrouve vivante, dans un tombeau qu'il lui avoit fait préparer, &c. Mauvaise Piece, même pour le tems qu'elle parût.

1639.

C I N N A,
O U
L A C L É M E N C E
D' A U G U S T E,
T R A G E D I E
D E M. C O R N E I L L E.

O N sera peut-être surpris que M. Corneille ait pu, dans le courant d'une même année, donner deux Poë-

H ij

1639.

mes aussi beaux qu'*Horace* & *Cinna*. Il est fort aisé de détruire cette objection. Le *Cid* fut représenté vers la fin de Novembre 1636. Les contrariétés que M. Corneille essuya à son sujet, loin de le dégoûter du Théâtre, ne servirent qu'à augmenter son émulation. Il travailla son *Horace*, & le garda longtemps. Il ne se détermina enfin à lui faire voir le jour, qu'au commencement de 1639. Cependant il n'étoit pas demeuré oisif, *Cinna* étoit alors bien avancé, de sorte qu'il fut en état de le faire paroître à la fin de la même année. L'objection à laquelle nous venons de répondre, seroit d'autant plus naturelle à faire, que pendant longtemps, *Cinna* a passé pour le chef-d'œuvre de son Auteur, & qu'aujourd'hui, beaucoup de personnages sont encore dans ce sentiment. « Ce Poëme, dit M. » Corneille, a tant d'illustres suffrages » qui lui donnent le premier rang parmi » les miens, que je me ferois trop » d'importans ennemis, si j'en disois du » mal. Je ne le suis pas assez de moi- » même pour chercher des défauts, où » ils n'en ont point voulu voir, & ac- » cuser le jugement qu'ils en ont fait, » pour obscurcir la gloire qu'ils m'en

ont donnée. Cette approbation si forte, & si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées : Rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. »

« Comme les vers de ma Tragédie d'Horace, ajoute-t'il, ont quelque chose de plus net, & de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette Piece ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le sujet qui n'est ni trop chargé d'incidens, ni trop embarrassé de récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la Piece, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'elle a reçue. L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, & n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, & de fixer la mémoire sur les

1659.

» premiers Actes , cependant que les
 » derniers sont devant ses yeux. C'est
 » l'incommodité des Pieces embarras-
 » sées.... Elle ne se rencontre pas dans
 » les simples..... qui n'ayant pas le
 » même secours du côté du sujet , de-
 » mandent plus de force de vers , de
 » raisonnement , & de sentiment pour
 » les soutenir. »

M. Corneille , pour montrer jusqu'à quel point il a porté ses scrupules , a relevé les fautes qu'il a reconnu dans son Poëme. Elles sont legeres (a) & assez réparées par les beautés inimitables , que l'Auteur seul étoit capable d'y joindre. Nous croyons qu'il est superflu de les faire remarquer. Le Public connoît cette Piece , & la voit avec le même plaisir. On ne peut qu'approuver la générosité du Magistrat à qui elle fut dédiée. « M. de Montoron, dit l'Auteur du Journal de Verdun , Président à Mortier du Parlement de Toulouse , récompensa M. Corneille de la fom-

Journal de
 Verdun, Juin
 1707. p. 410.

(a) Il ne parle cepen-
 dant pas du personnage
 de Livie , qui ne paroît
 qu'à la Scene du quatrié-
 me Acte , & dans les deux
 dernières du cinquième.

Ce Role est très-subor-
 donné , & a paru si inu-
 tile , qu'on le supprime
 lorsqu'on représente ces
 se Tragedie.

du Théâtre François. 15

» me de mille pistoles , pour sa Tragé-
» die de *Cinna* , que ce dernier lui
» avoit dédiée.

E U D O X E ,
T R A G I - C O M E D I E
D E M. D E S C U D E R Y .

LE sujet de cette Piece est pris de
l'Astrée. M. de Scudery crut que
cette Histoire exciteroit au Théâtre le
même plaisir, qu'elle fait dans le Roman
de M. d'Urfé. Nous sommes très-per-
suadés qu'il s'est trompé, & quoi qu'il
en dise dans la Préface de son *Armi-
nius*, cet Ouvrage n'a pas dû avoir au-
tant de succès que l'*Amour tyranni-
que*, qui parût dans une circonstance
favorable, & avoit effectivement plus
de mérite qu'*Eudore*. Voici de quelle
maniere *Genserik* s'efforce de vaincre
les refus de cette Princesse, dont il est
amoureux.

1640

L'IMPERATRICE.

Oubliez-vous l'honneur ?

G E N S E R I C .

Tout pour vous posséder.

L'IMPERATRICE.

Ecoutez la raison.

G E N S E R I C .

Elle vient de céder.

**ACTE III.
SCENE VI.**

1640.

L'IMPÉRATRICE.

Elle parle pourtant.

GENSERIC.

Elle est mal écoutée.

L'IMPÉRATRICE.

La justice la suit.

GENSERIC.

Elle est peu redoutée.

L'IMPÉRATRICE.

Quoi ? vous voulez ma mort ?

GENSERIC.

Vous voulez mon trépas ?

L'IMPÉRATRICE.

Ne fléchirez-vous point ?

GENSERIC.

Ne fléchirez-vous pas ?

L'IMPÉRATRICE.

Le Ciel voit vos desseins.

GENSERIC.

Et vous voyez ma peine.

L'IMPÉRATRICE.

Quoi ! mes propos sont vains !

GENSERIC.

Quoi ! ma douleur est vaine ?

L'IMPÉRATRICE.

A la mort.

GENSERIC.

Au plaisir.

L'IMPÉRATRICE.

L'IMPÉRATRICE.

Sauvons-nous.

1640.

GENSERIC.

Sauvez-moi.

L'IMPÉRATRICE.

Honneur!

GENSERIC.

Amour.

L'IMPÉRATRICE.

Je meurs.

GENSERIC.

Je ne vis que par toy.

Mais c'est trop différer, l'aïsc qui me trans-
porte.

L'IMPÉRATRICE.

Arrête, encore un coup.

GENSERIC.

Gardes, rompez la porte.

Le feu prend au Palais, & oblige
le Roy à se sauver, & pourvoir à sa
propre sûreté. Ajoutons ce petit mor-
ceau de patétique.

URSACE.

Cher Amy.

OLYMBRE!

Cher Urface.

URSACE.

O mes pleurs!

Tome VI.

I

ACTE IV,
SCÈNE II.

OLYMBRE.

Soupirons.

URSACE.

Eudoxe.

OLYMBRE.

Ne vit plus ?

URSACE.

Elle est morte.

OLYMBRE.

Ha ! mourrons.

LA CLARIMONDE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BARO.

Clarimonde , fille de Solimont , Roy de Thunis est prisonniere d'Almazan , Roy d'Alger. Cette Princesse aime , & est aimée d'Alcandre , favori & Général des Armées d'Almazan. Ce dernier devient amoureux de Clarimonde , & c'est cette rivalité qui fait l'intrigue de la Piece. Enfin , tout se termine par la paix entre les Rois de Thunis & d'Alger , & le mariage de Clarimonde avec Alcandre. Ce sujet est de l'invention de Baro , & seroit

assez passable pour le tems, s'il étoit mieux conduit. On trouve dans cette Tragi-Comédie une Scene où Clarimonde se sépare de son amant, qui est très-touchante. Au reste, la versification de ce Poëme est en général pleine de pointes, & assez souvent empoullée.

1640.

L'INNOCENT EXILÉ,

TRAGICOMÉDIE

DE M. CHEVREAU,

Sous le nom de Provais. (a)

Hermogène, Roy de Perse, exile son favori, sur de faux rapports qu'on lui fait de sa fidélité. L'innocence de ce favori se découvre, & le Roy, non seulement lui rend toute sa confiance, mais aussi une maîtresse qu'il lui avoit enlevé, à laquelle il l'unit. Mauvaise Piece, & de l'invention de

(a) *Provais* n'est connu que pour avoir prêté son nom à la Piece qui fait le sujet de cet article, & par quelques méchans vots de compliment,

qu'on trouve imprimés au commencement de différentes Pieces de Théâtre qui parurent de son tems.

1640.

l'Auteur, qui a pourtant fait quelques vers sensés, témoins les deux suivans, pris de la première Scene du premier Acte.

- Il n'est point de malheurs qui ne soient limités,

Et qui sçait les souffrir, les a presque domptés.

LES DEUX ALCANDRES,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

LE Sieur Bonair, Editeur de cette Tragi-Comédie, croit reconnoître tous les services qu'il a reçu de M. Chapelain, Seigneur de Palletreau, en lui dédiant ce Poëme, « Que toute la Cour a considéré comme un des plus agréables qui parût jamais sur le Théâtre. Cet éloge ne se justifie point par la lecture de la Piece. Deux Cavaliers qui s'appellent Alcandre, ont chacun une maîtresse dans le même quartier. La confirmation de leur nom occasionne beaucoup de méprises, & c'est ce qui constitue toute l'intrigue de la Piece. On voit aisément

que c'est une mauvaise copie des Ménechmes de Plaute. Le comique y est rare, si l'on en excepte deux suivantes, qui sont deux franches Dariolettes.

1640.

LE MARIAGE D'ORPHÉE

ET D'EURIDICE,

OU

LA GRANDE JOURNÉE

DES MACHINES.

TRAGÉDIE

PAR M. CHAPPOTON,

Représentée par la Troupe Royale.

Cette Tragédie auroit dû être intitulée, *Orphée & Euridice*, car le titre du *Mariage d'Orphée & d'Euridice*, ne désigne que l'action du premier Acte de ce Poëme. Au second, Euridice meurt, & Orphée prend la résolution de descendre aux Enfers; pour demander sa femme à Pluton. Le troisième Acte est rempli par l'arrivée d'Orphée dans l'empire de Pluton, sa harangue à ce Dieu, qui contient quatre-vingt-dix vers, & qu'il ter-

I iij

1640.

mine par une chanson , dont voici deux couplets :

Grand Dieu , si jamais votre cœur
A connu l'amour pour vainqueur ,
Ecoutez un amant fidèle.
Rendez Euridice à mes pleurs ,
Ou bien , pour finir mes douleurs ,
Faites-moi mourir auprès d'elle.



Ne me dites point que la mort
Ne rend jamais ceux que le sort
Fait tomber dessous votre empire ,
Amour s'oppose à cette loi ,
Vous fûtes amant comme moi ,
Jugez donc quel est mon martyre.

PLUTON à Proserpine.

Touché de ses chansons , amolli par ses
vers ,

J'ignore si je suis le Prince des Enfers.

Pluton rend Euridice à Orphée , à condition qu'il ne la regardera point , qu'il ne soit sorti du Royaume des Ombres. L'Acte quatrième commence par la désobéissance d'Orphée , qui dans le moment perd Euridice : les regrets de ce malheureux mari terminent cet Acte. Le cinquième est la mort cruelle

d'Orphée, déchiré par les Bacchantes, & la punition de ces dernières par Bacchus. Cette Piece n'est point bonne, on peut dire qu'elle est mal versifiée, & encore plus mal conduite, malgré toute la liberté que l'Auteur s'est permise, en violant les règles d'unités de jour, de lieu, & d'action. Cependant il faut croire qu'elle eut du succès, puisque les mêmes Comédiens la reprirent en 1648. sous le titre de LA GRANDE JOURNÉE DES MACHINES, OU LA DESCENTE D'ORPHÉE AUX ENFERS, ET SA MORT PAR LES BACCHANTES. En 1662. la Troupe du Marais la donna sur son Théâtre; voici le titre du sujet de la Piece qui fut imprimée dans ce tems. * « Dessein du Poëme, & des superbes Machines du Mariage d'Orphée & d'Euridice, qui se représentera par les Comédiens du Marais, entretenus par leurs Majestés, Paris 1662. » Dans ce même Ouvrage, on apprend que le Machiniste se nommoit *Buffequin*.

1640.

* Ce sujet se trouve dans la Bibliothèque de saint Victor.



1640.

LA TROADE,

TRAGÉDIE

DE M. SALLEBRAY,

Représentée par la Troupe Royale.

Cette Piece aussi irréguliere que la précédente , attache d'avantage par les événemens dont elle est remplie. C'est la prise & la destruction de Troye , & le partage des Captifs par ses Vainqueurs. La mort d'Astyanax , celle de Polyxene , immolée sur le tombeau d'Achille : Polymnestor tué par Hécube , pour venger le meurtre de son fils Polydore , inhumainement égorgé par ce Roy de Thrace , pour s'emparer des richesses qu'on lui avoit confiées avec ce jeune Prince. Cette Tragédie a peu de vers passables , beaucoup qui approchent du ridicule , & d'autres qui sont dans le bas.



IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

C'Est le sujet d'Iphigénie en Aulide, l'une des plus belles, & des plus interressantes Tragédies d'Euripide. Mais pour la présenter sur la Scene Françoisé, il auroit fallu à M. Rotrou plus de talent, & de tems pour le travailler. Frappés des beautés de son original, il s'est contenté de le traduire, sans rien réformer aux mœurs, à la conduite, ni à la catastrophe. Ce soin & cette gloire étoient réservés à M. Racine. Nous en parlerons à son article, aussi-bien que dans un autre Iphigénie, que M. le Clerc fit paroître presqu'en même-tems. Et nous ferons voir que ce dernier, qui se van-toit d'avoir puisé dans la source même, ne connoissoit Euripide, que par le Poëme de M. Rotrou, dont il a souvent copié des vers & des pensées, sans prendre la peine de les déguiser.

Après ce que nous venons d'observer

1640.

sur la Tragédie qui fait le sujet de cet article, il suffira de joindre quelques morceaux, pour la faire connoître du côté de la versification.

Voici la fin du discours qu'Ulysse adresse à Agamemnon.

ACTE II.
SCÈNE III.

Un seul Agamemnon s'est parmi tant de
Rois

Trouvé un digne objet de la commune voix ?
Comme celui de tous dont le zèle & l'adresse,
Devoit porter plus loin l'intérêt de la Grèce,
Et qui doit embrasser avecque plus d'ardeur,
Le pénible travail qui soutient sa grandeur.
S'il s'expose sans crainte, & s'il porte avec
joye,

Tout ce qu'il y a de sang à la brèche de
Troye,

Qu'a-t'il de précieux qu'il ne doive exposer ?
Et quel plus digne sang nous peut-il refuser ?
Diane, pour les Grecs lui demande sa fille.
Mais que lui font les Grecs, sont-ils pas sa
famille ?

Et s'avouant leur chef, ne s'avouoit-il pas,
Pere d'autant d'enfans, qu'il voyoit de soldats ?

Non, non, il est aux Grecs un trop solide
appui :

Espérons mieux pour nous, espérons mieux
de lui.

S'il faut encore Electre avec Iphigénie,
Ne craignons pas qu'il faille , & qu'il nous
la dénie ,

Tous doivent tout pour lui , seul il doit tout
pour tous ,

Tout notre sang est sien , tout le sien est à
nous.

A G A M E M N O N .

J'avois sans ce discours assez de connois-
sance

De l'adresse d'Ulysse , & de son éloquence :

Mais il éprouveroit en un pareil ennui ,

Que le sang est encor plus éloquent que lui.

Puisqu'il faut de Diane accomplir la requête ,

Préparez le bucher , votre victime est prête.

Achille prenant la défense d'Iphi-
génie , jure à Clytemnestre qu'il la
sauvera , malgré toute l'armée.

ACTE IV.
SCÈNE V.

A C H I L L E .

Mais je vous servirai , quelque effort qui
s'oppose :

Et de votre intérêt , je fais ma propre cause.

C L Y T E M N E S T R E .

Seul ?

A C H I L L E .

Et de ce bras seul.

C L Y T E M N E S T R E .

Contre tant.

1640.

ACHILLE.

Contre tous ,
 Contre son propre pere , & contre votre
 époux.
 Es si je ne craignois de commettre un blas-
 phême ,
 Je vous dirois encor , contre Diane même.
 Sur tout autre respect l'honneur m'est pré-
 cieux ,
 C'est mon chef , c'est mon Roy , mon ora-
 cle , & mes Dieux.

ACTE IV.
 SCENE VI.

à *Iphigénie.*

Quiconque entreprendra de vous ôter la vie ,

 Je suivrois sans respect la fureur qui m'a-
 nime ,
 J'immolerois le Prêtre aux yeux de la vic-
 time :
 Et j'achetterois l'heur de servir ces beaux
 yeux
 Au mépris des enfers , des hommes , & des
 Dieux.

IPHIGÉNIE.

Ne m'ôtez point l'honneur de mourir avec
 gloire ,
 Et d'en laisser aux Grecs une heurieuse mé-
 moire ,

Il m'importe fort peu que le coup que j'at-

1649.

tens ,
Soit l'ouvrage d'un homme , ou l'ouvrage du
tems.

Je puis seule accomplir tous les vœux de la
Grece ,

La plainte des nochers à moi seule s'adresse ,
Par-tout l'ancre est levée , & le timon est
prêt :

L'armée pour sortir n'attend que mon arrêt.
Je soutiens , en vivant , l'insolence de Troie ;
Et je puis en mourant vous la donner en
proye ;

.....
Je trahis mon país , si vous mourez pour
moi ,

Je ruine les Grecs , si je leur ôte Achille ,
J'ôte aux bons un refuge , aux foibles un
azile ,

A la vengeance un foudre , à la justice un
bras ,

L'intelligence aux chefs , & le cœur aux
soldats.

Laissez donc accomplir les vœux de la
Déesse ,

Je lui donne mon sang , je le donne à la
Grece :

1640.

Tirez-le moi du sein , arrosez-en l'autel ;
 Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
 Fille , à mille vaisseaux j'aurai tracé la voye,
 J'aurai puni Paris, j'aurai saccagé Troye ,
 Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas :
 Et pour tous ces exploits , il ne faut qu'un
 trépas.

P A L E N E
 TRAGI-COMÉDIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

VOici encore l'Editeur Bonair , pa-
 négyriste ordinaire de l'Abbé de
 Boisrobert , qui va exalter le mérite
 de cette Piece ; il faut l'entendre.
 « Tout le monde a déjà vû cet Ou-
 » vrage sur le Théâtre , & tout le mon-
 » de le veut voir sur le papier. C'est un
 » chef-d'œuvre de l'art , dont la forme
 » ne cede point à la matiere. Les vers
 » n'en sont pas moins excellens que le
 » sujet, » &c. Nous allons voir la mon-
 tagne enfanter une souris. Le sujet de
 Palene est tiré du Chapitre fixième
 des Histoires Amoureuses de Parthé-
 nius , Auteur Grec : Voici en peu de

mots de quelle façon , le Poëte Dramatique l'a présenté au Théâtre.

1640.

Palene , fille de Sithon , Roy des Hodomantes , est recherchée en mariage par les plus puissans Princes de la Grece , à cause de son extrême beauté. Sithon déclare qu'il n'accordera sa fille qu'à celui qui le vaincra à la course de chariots ; mais que le Prince vaincu payera de sa vie , le malheur de sa défaite. Plusieurs Princes sont les victimes de leur amour. Enfin , Sithon permet à Clite , & à Driante , de combattre l'un contre l'autre , pour obtenir Palene. (C'est ici que commence la Piece.) Palene qui aime Clite , gagne le conducteur du char de Driante , & ce dernier est vaincu par son rival. On découvre cette trahison , & Clite est prêt d'être immolé sur le bucher de Driante , qu'on croit mort ; lorsque ce dernier reparoit guéri de sa blessure , qui épouse la sœur de Clite , & Sithon consent que Palene soit unie à son Amant. Il est inutile de faire remarquer combien ce sujet est peu propre au Théâtre. Indépendamment de ce mauvais choix , l'Abbé de Boisrobert l'a encore avili par les caracteres de ses personnages , & sa foible versification.

1640.

MÉLÉAGRE,

TRAGÉDIE

PAR M. DE BENSERADE.

Cette Tragédie dont tout le monde connoît le sujet, est la plus passable de celles de Benserade, pour la conduite, & les caracteres des personnages.

Voici l'échantillon d'une Scene entre Déjanire & Atalante. La premiere dit à l'autre qu'elle ne peut assez s'étonner de la voir courir avec empressement à des dangers qui ne sont point faits pour leur sexe.

DE JANIRE.

Après tout, (mon souci) dans l'état où nous sommes,
 Ne devons-nous pas vivre autrement que les hommes ?
 Nos maux sont différens, de même que nos biens,
 Ce sexe a ses plaisirs & le nôtre les siens.
 Encor qu'ils semblent nez pour se faire la guerre,
 Nous ne le sommes pas, pour dépeupler la terre.

ATALANTE,

Pour vous, vous êtes fille, & fille infiniment :

De moi, si je la suis, c'est de corps seulement, &c.

ISAAC DE BENSERADE (a) naquit à BENSERADE. Histoire de
Lyons, petite Ville de la Haute-Normandie l'an 1612. L'Abbé Tallemant, l'Académie
dans la vie de cet Académicien, & M. François
Pavillon dans son discours de réception
à l'Académie Française, où il lui succédoit, relevent beaucoup la noblesse
de son extraction, mais comme ils ne s'accordent pas ensemble, on peut
craindre qu'ils n'ayent eu que des notions vagues sur la qualité de ses ancêtres.
Ajoutons que plusieurs n'en pensoient pas si avantageusement. (b)

(a) L'ortographe de son nom a beaucoup varié. Il écrivoit *Benserade*, ensuite *Bensserade*, & enfin *Benserade*.

(b) Il étoit issu, si nous en croyons l'Auteur du *Mercure Galant*, de Paul de Benserade, Seigneur de Chepy, Chambellan du Roy Louis XII. Grand-Maître & Capitaine Général de son Artillerie, Capi-

taine - Gouverneur du Château de Milon, comme il est justifié par les Lettres de naturalité à lui accordées, & à son fils Louis de Benserade en 1504. Il avoit, ajoutet-on, des alliances dans la maison de la Porte, & dans celle de Vignacourt, étant petit-neveu d'un Grand-Maître de Malthe de ce nom, & cousin issu de germain

1640.

Il naquit dans la Religion Proteſtante, mais il n'y demeura pas long-tems, car ſon pere s'étant fait Catholique, le jeune Benſerade, qui n'étoit encore qu'un enfant, fut élevé dans la Religion qu'il avoit embrassée. Son pere en mourant lui laissa une succession si embarrassée, qu'il aima mieux y renoncer, que de se donner les soins nécessaires pour la débrouiller.

Au sortir du Collège, il s'attacha à la Poëſie Françoisé, & composa (a) quel-

Mercuré
Galant, Oc-
tobre 1691.
P. 251.

de celui, qui regne pré-
ſentement. Ce langa-
ge est bien différent de
celui de Ménage. M.
de Benſerade, à ce que
j'ai entendu dire, étoit
ſiſ d'un Procureur de
Gizors, & j'ai été fort
ſurpris que M. l'Abbé
Regnier lût ici dernie-
rement la harangue de
M. Ravillon à ſa ré-
ception à l'Académie
Françoisé, dans la-
quelle on donne à M. de
Benſerade une généra-
logie magnifique. Mais
je ne l'en eſtimerois
pas moins, pour être
de bas lieu. Les Scavans
doivent ſe piquer d'é-
crire les ſils de leurs pro-
pres Ouvrages. M. de
Benſerade avoit une

» assez jolie maison à
» Gentilly; au-deſſus de
» la porte de cette mai-
» ſon, il avoit fait met-
» tre des armes qu'il s'é-
» toit données, avec une
» couronne de Comte,
» Un de ſes amis dit un
» jour, en les voyant,
» C'eſt aux Poëtes à en
» faire. » Menagiana,
Tome III.

(a) « Benſerade m'a
» dit qu'écrivant en Théo-
» logie, il alloit plus
» ſouvent à la Comédie
» qu'en claſſe, & qu'é-
» tant devenu amoureux,
» d'une Comédienné, il
» avoit fait une Pièce de
» Théâtre, qui avoit été
» bien reçue. » *Regraiſſe*
» no. pag. 117. La Pic-
» ce de Théâtre, dont M. de

quès Pièces de Théâtre qui le firent
connoître à la Cour. Il eut le bonheur
de plaire au Cardinal de Richelieu, qui
le gratifia d'une pension dont il jouit
jusqu'à la mort de ce Ministre. Cet ac-
cident lui fit perdre en même tems sa
pension, & l'envie de travailler pour
le Théâtre; il s'attacha ensuite au Duc
de Brezé, qui fut tué au siège d'Orbi-
tello en 1646. M. de Benserade, qui
l'avoit accompagné, revint à la Cour,
& tâcha d'y faire fortune sur le pied de
bel esprit. Les libéralités de la Reine,
du Cardinal Mazarin, & de plusieurs
Seigneurs & Dames de la Cour, le mi-
rent en un état d'abondance qui l'ac-
compagna jusqu'à la fin de ses jours; il
conserva toute sa vie la protection de
la maison de Willeroy, & le logement
que Monsieur, Frere unique de Sa Ma-
jesté, lui avoit donné au Palais Royal.
Il fut reçu à l'Académie Française le
17. May 1674. & y succéda à M. Cha-
pelain.

La fortune qui s'étoit déclarée pour
notre Poëte, continua encore à le fa-
voriser. La Cour étoit de son tems fort

Segrais n'a pas rapporté le titre, est la Cléopatre : & Mademoiselle Belle-rose étoit la Comédienne à qui Benserade adressoit ses vœux.

1640.

dans le goût des Ballets ; comme il se trouva un talent particulier pour la composition des vers qui s'y récitoient, il en fut chargé presque seul, pendant plus de vingt ans ; il est vrai qu'il avoit pris un tour nouveau. Avant lui les paroles ne regardoient que les personnages qui y étoient représentés, sans faire la moindre allusion à ceux qui les représentoient : M. de Benferade trouva le secret de confondre adroitement le caractère des personnes, avec celui des personnages ; & par ce moyen de se faire une réputation qu'il n'avoit pu s'acquérir au Théâtre.

Sur la fin de sa vie il se retira à une maison de campagne qu'il avoit à Gentilly, pour y goûter les douceurs d'une vie paisible & tranquille. Les douleurs de la pierre vinrent l'y attaquer. Malgré son grand âge, il prit la résolution de se faire tailler, mais sa constance ne fut pas mise à cette épreuve. Car un Chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère, & au lieu de travailler à épancher le sang, prit la fuite. On n'eut que le tems d'appeller le Pere Commire, Jésuite, son Confesseur, qui arriva assez à propos pour le voir

mourir avec une fermeté très-édifiante. (a)

1640.

Il mourut le 15. Octobre 1691. dans sa 80^e année. Son caractère se trouve assez heureusement exprimé dans ces vers que M. de Sénecé a faits pour mettre au bas de son portrait.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
 Qui trouveront l'avenir peu crédule.
 De plaisanter les grands, il ne fit point
 scrupule,
 Sans qu'ils le prissent de travers.
 Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
 Et s'enrichit à composer des vers.

(a) L'Auteur du Mercure Galant ne dit pas que sa mort ait été si précipité, il ajoute même des circonstances, qui semblent appuyer ce sentiment. « La maladie qui a emporté (M. de Benserade) la surpris dans la préparation qu'il faisoit pour se faire tailler de la pierre, & tout l'art des Médecins n'a pu réparer la faute des Chirurgiens. Il a eu une fièvre violente, accompagnée de rêveries, mais comme il a toujours eu beaucoup de religion, &

» qu'il s'étoit préparé à
 » l'opération, qu'on lui
 » devoit faire, en véritable
 » Chrétien, & en
 » Chrétien pénétré des
 » vérités de la Foy, s'abandonnant entièrement
 » aux ordres de la
 » Providence, tous les
 » discours qu'il tenoit,
 » quoiqu'ils fussent prononcés avec véhémence, suivant son tempérament, s'adressoient à Dieu, à qui il se plaignoit, en lui demandant en même temps de la patience dans ses douleurs, qui étoient extrêmes. »

1640.

On peut voir son éloge plus au long dans l'Histoire de l'Académie Française, dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, composés par le Pere Nicéron, & le Mercure Galant, Octobre 1691.

Voici les titres des Pièces qu'il a données au Théâtre.

LA CLÉOPATRE, Tragédie, 1635.

LA MORT D'ACHILLE ET LA DISPUTE DE SES ARMES, Tragédie, 1636.

IPHIS ET IANTE, Comédie, 1636.

GUSTAPHE, *ou* L'HEUREUSE AMBITION, 1637.

MÉLÉAGRE, Tragédie, 1640.

MARGUERITE

DE FRANCE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. GILBERT.

HENRI Second, Roy d'Angleterre, est amoureux de Marguerite de France, accordée à son fils, & veut l'épouser lui-même. Le fils d'Henri se révolte contre son père, l'oblige à lui

tendre la Princesse de France , & la
paix se fait entre le Roy & le Prince
d'Angleterre. Cette Pièce est assez mal
conduite , & l'Auteur a mis peu de
bienfiance dans ses Personnages.

1640.

GILBERT

GABRIEL GILBERT étoit de la Reli-
gion Prétendue Réformée. Il fut dans
la jeunesse Secrétaire de la Duchesse
de Rohan , & ensuite il le devint des
commandemens de Christine , Reine
de Suede , & son Résident en Fran-
ce. (a) Les occupations de cette place
n'interrompirent point la fécondité des
productions de Gilbert. Indépendam-
ment de seize Pièces de Théâtre , tant
Tragiques que Comiques , qui sont
parvenues jusqu'à nous , il composa
encore d'autres Ouvrages , tant en vers
qu'en prose , & *Les Peines & les Plai-
sirs de l'Amour* , Pastorale Héroïque ,
en cinq Actes , représentée par l'Acad-
émie Royale de Musique en 1672.
qui lui fit beaucoup d'honneur. Ce-

(a) Voici le jugement
que M. Chapelain a porté
sur cet Auteur. « Gilbert
est un esprit délicat ,
duquel on a des Odes ,
de petits Poèmes , &
plusieurs Pièces de
Théâtre , pleines de

bons vers : ce qui l'a
fait retenu par la Rei-
ne de Suede , pour Se-
crétaire de ses com-
mandemens. Il n'a pas
une petite opinion de
lui »

1640.

pendant, avec un emploi, qui au lieu de des appointemens très-honorables, & le nombre de ses Ouvrages, qui eurent une sorte de réussite dans leur tems, Gilbert n'en devint pas plus aisé, & sur la fin de sa vie, il auroit passé de tristes jours, si M. d'Hervart, protecteur des Gens de Lettres, ne lui eût donné un azile dans son Hôtel, où Gilbert mourut vraisemblablement vers 1675. car on ignore le tems de sa mort. Les Pieces que cet Auteur donna au Théâtre François ne sont pas bonnes; mais à travers les défauts dont elles sont remplies, on y découvre de certaines situations heureuses, & dans toutes, une versification aisée. Ses Comédies ont des endroits fort passables, & quelquefois sur un bon ton Comique. Passons au Catalogue de ses Pieces.

MARGUERITE DE FRANCE, Tragi-Comédie, 1640.

TÉLÉPHONTE, Tragi-Comédie, 1642.

RODOGUNE, Tragédie, 1644.

HIPPOLYTE ou LE GARÇON INSENSIBLE, Tragédie, 1646.

SÉMIRAMIS, Tragédie, 1647.

LES AMOURS DE DIANE ET ENDI-MION, Tragédie, 1657.

CRESPHONTE

CRESPHONTE ou LE RETOUR DES HÉ-
RACLIDES DANS LE PELOPONNESE,
Tragi-Comédie. 1659.

1640.

ARIE ET PÉTUS ou LES AMOURS DE
NÉRON, Tragédie. 1659.

LES AMOURS D'OVIDE, Pastorale-Hé-
roïque; 1663.

**LES AMOURS D'ANGELIQUE ET DE
MÉDOR**, Tragi-Comédie. 1664.

LÉANDRE ET HÉRO, Tragédie, 20
Août 1667. non-imprimée.

LES INTRIGUES AMOUREUSES, Comé-
die. 1668.

POLYEUCTE

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

PAR M. CORNEILLE.

QUoique Cinna eut porté la Tra-
gédie à son plus haut point, on
peut dire cependant que Polyeucte a eu
plus de réussite, & a produit un plus
grand effet au Théâtre. Le Cid ou-
vrant une carrière nouvelle, l'avoit ren-
du l'amusement le plus honnête & le
plus flatteur des gens d'esprit & de goût:
Cinna l'éleva au-dessus de la portée des

Tome VI.

L

1640.

Critiques, & Polyucte réunit les suffrages des personnes pieuses & des connoisseurs. « Son succès » dit M. Corneille « a été très-heureux. Le style » n'en est pas si fort, ni si majestueux » que celui de Cinna, & de Pompée, » mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour » humain, y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que » sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots, & les gens du » monde (a). A mon gré, je n'ai point

(a) M. Corneille ne dit rien ici de trop. M. Baillet juge compétant dans cette matière, n'a fait que rapporter ses propres termes. Le sieur

d'Alibray les a rendu dans un Sonnet que voici, & qu'il adressa à l'Auteur au sujet de cette Tragédie.

Honte du tems passé, merveille de notre âge,
Exemple inimitable à la postérité.
Il ne te restoit plus qu'à faire un saint Ouvrage,
Pour se mieux assurer de l'imortalité.

Tu l'as fait, cher Corneille, & sans apprentissage,
Ce chef-d'œuvre qu'envain d'autres avoient tenté
Aux yeux même du ciel, tu rends la scène sage.
Et la fais sans dégoût parler de piété.

Toy seul as rencontré cet art si souhaité
Qui sçait mettre l'utile avec le délectable
Polyucte à la fois nous charme, & nous instruit.

« fait de Piece, où l'ordre du Théâtre
« soit plus beau, & l'enchaînement des
« Scenes mieux ménagé: l'unité d'ac-
« tion & celles de jour & de lieu, y ont
« leur justesse, & les scrupules qui peu-
« vent naître touchant ces deux dé-
« nieres, se dissiperont aisément, pour
« peu qu'on me veuille prêter de cette
« faveur que l'Auditeur nous doit tou-
« jours, quand l'occasion s'en offre,
« en reconnaissance de la peine que
« nous avons prise à le divertir ».

1640.

La suite du discours de M. Corneille est également juste. L'exposition, le plan & la conduite de sa Piece sont admirables. Si l'on examine les caractères en particulier: Quelle grandeur d'ame, & quelle noblesse ne voit-on pas dans le rôle de Severe? Quelle vertu, & quels sentimens dans celui de Pauline (a)? Quelle constance dans

Il rallume en nos cœurs une foy refroidie,

Et dans les sains discours on ne fait point de fruit,

Où bien l'on en doit faire à voir la Tragédie.

(a) Madame la Dauphine disoit l'autre jour, en admirant Pauline de Polyeucte, Eh, bien! voilà la plus honnête

femme du monde, qui n'aime point du tout son mari. *Lettres de Madame de Sévigné du 28. Août 1680. Tome 3.*

L ij

1640.

Polyeucte ? Le personnage de Felix n'est pas si brillant, mais il étoit nécessaire à l'Auteur.

Vie de M. Corneille par M. de Fontenelle.

« Avant que l'on jouât Polyeucte ;
 » M. Corneille le lût à l'Hôtel de Ram-
 » bouillet, souverain tribunal des affai-
 » res d'esprit en ce tems-là. La Piece y
 » fut applaudie autant que le deman-
 » doit la bienséance, & la grande ré-
 » putation que l'Auteur avoit déjà.
 » Mais quelques jours après, M. de
 » Voiture vint trouver M. Corneille ;
 » & prit des tours fort délicats pour
 » lui dire que Polyeucte n'avoit pas
 » réussi comme il pensoit, que sur-tout
 » le Christianisme avoit déplu. (a). M.

Pratique du
 Théâtre de
 l'Abbé d'Au-
 bignac, cha-
 pitre inséré
 dans la Bi-
 bliothèque
 Françoisse.

(a) Voici le sentiment
 d'un homme qui raison-
 noit d'après l'Hôtel de
 Rambouillet, c'est le
 fameux Abbé d'Aubi-
 gnac. « Depuis peu
 » d'années, dit il, Baro
 » mit sur le Théâtre de
 » l'Hôtel de Bourgogne
 » le *Martyr de S. Eusta-
 » che* & Corneille celui
 » de *Polyeucte* & de *Théo-
 » dore*. Ce n'est pas que
 » je les approuve....
 » Mais ils doivent éviter
 » deux choses, que j'ai
 » toujours remarquées
 » avoir eu mauvais suc-
 » cès. La première est

» qu'il ne faut jamais
 » faire des invectives
 » contre la Religion....
 » Nous en avons vu l'ex-
 » emple dans le *Port-
 » lyen* de Corneille,
 » où Stratonice, qui
 » n'est qu'une simple
 » Suivante, &c. quel-
 » ques autres Acteurs
 » font plusieurs discours
 » en faveur de la Reli-
 » gion des Payens, &
 » disent une infinité
 » d'injures atroces con-
 » tre le Christianisme....
 » Cela fit un si mauvais
 » effet, que feu M. le
 » Cardinal de Richelieu

» Corneille allarmé, voulut retirer la
 » Piece d'entre les mains des Comé-
 » diens qui l'apprenoient; mais enfin il
 » la leur laissa, sur la parole d'un d'entre
 » eux qui n'y jouoit point, parce qu'il
 » étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce »

1640.

» ne le pût jamais ap-
 » prouver.... Mais qu'il
 » prenne garde de n'y
 » pas mêler les galante-
 » ries du siècle, & de
 » faire paroître des pas-
 » sions humaines, qui
 » donnent de mauvaises
 » idées aux Spectateurs,
 » & qui les portent à des
 » pensées vicieuses. Car
 » ce mélange fait qu'el-
 » les deviennent odieu-
 » ses par la sainteté du
 » sujet, ou que la sain-
 » teté du sujet est mépri-
 » sée par la complaisan-
 » ce que plusieurs ont à
 » cette coquetterie. C'est
 » la faute où Corneille
 » est tombé dans le Mar-
 » tyre de Polyucte, où
 » parmi tant de propos
 » chrétiens, & tant de
 » beaux sentimens de la
 » Religion, Pauline fait
 » avec Sévere un entre-
 » tien si peu convenable
 » à une honnête femme,
 » qu'il en devient ridi-
 » cule, car elle lui dit,
 » & plusieurs fois, qu'el-
 » le l'avoit aimé tendre-
 » ment, & qu'elle l'al-

» me encore: qu'elle
 » n'avoit épousé Polyuc-
 » te que par devoir, &
 » que sa vertu succom-
 » boit en sa présence,
 » &c..... Pauline est
 » bien mieux faite d'a-
 » vouer cette foiblesse à
 » une Confidente, & de
 » faire la généreuse de-
 » vant Sévere, en lui
 » disant que son devoir,
 » & son mariage avoient
 » étouffé tous les senti-
 » mens qu'elle avoit pu
 » concevoir autrefois en
 » sa faveur: c'est la con-
 » duite que devoit gar-
 » der une femme ver-
 » tueuse, sur-tout dans
 » une Tragédie qui n'é-
 » toit pleine que de ma-
 » ximes Chrétiennes &
 » de saintes paroles, &
 » qui finissoit par un
 » martyre; mais c'est un
 » de ces beaux endroits
 » de Corneille qui pé-
 » chent contre le juge-
 » ment, & qui n'ont
 » pas laissé de ravir ceux
 » qui se laissent abuser
 » aux faux brillans ».

1640.

continue M. de Fontenelle « à ce Co-
 » médien à juger mieux que tout l'Hô-
 » tel de Rambouillet ? » (a)

(a) Avant de finir cet Article, nous joindrons deux remarques que le nouvel Éditeur des Oeuvres de M. Corneille a

insérées sur cette Piece.

Voici quatre vers que M. Corneille, n'a fait imprimer que dans la premiere Edition.

Peut-être qu'après tout, ces croyances publiques,
 Ne sont qu'inventions de sages politiques,
 Pour contenir le Peuple, ou bien pour l'émou-
 voir,

Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

(*) Voyez la page 12. du II. Tome du Recueil des pieces diverses sur M. de la Fontaine in-12. Paris 1671.

Le premier de ces vers étoit le 23. du dernier couplet de Sévere, dans la dernière Scene du IV. Acte.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un Payen, à qui les extravagances de sa Religion rendoient suspectes toutes les autres Religions, & qui n'avoit aucune connoissance des preuves évidentes de la nôtre, M. Corneille s'est reproché plusieurs fois, de les avoir fait imprimer.

La premiere des Stances que dit Polyucte dans la seconde Scene du IV. Acte, donne lieu à une Observation d'un autre genre. Les trois derniers vers de cette Stance se trouvent dans une Ode de M. Godeau à

Louis XIII. & y terminent la XXXII. Strophe (*) à qui de M. Corneille ou de M. Godeau appartiennent ces trois vers ? L'un des deux les a-t-il copiés d'après l'autre & tous deux les ont-ils empruntés, ou imités de quelque Auteur plus ancien ? ou n'est-ce que par un pur effet du hazard qu'ils ont exprimés tous deux la même pensée dans les mêmes termes ? Nous n'avons garde d'oser décider, cependant nous ne dissimulerons pas que l'Ode de M. Godeau est antérieure aux premieres représentations de Polyucte. Nous mettrons ici sous les yeux du Lecteur la Stance de Polyucte, & la Strophe de l'Ode.

C'est cependant cette Piece que l'Hôtel de Rambouillet avoit unanimement désaprouvée, qui a accrédité de plus en plus le spectacle, & fait considérer les Comédiens sur un ton différent qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut même présumer que ce motif, joint à la conduite plus réglée des Acteurs, déterminina le Roy Louis XIII. qui les protégeoit, à leur accorder un Arrêt très-favorable. Avant de le rapporter, nous croyons qu'on lira avec

1640.

Source délicieuse, en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi, flatueuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai
quittés.
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la
guerre,

Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité,



Tel on voit le destin funeste
Des Ministres ambitieux,
Que souvent le courroux céleste
Donne aux Monarques vicieux.
Leurs paroles sont des oracles,
Tandis que par de faux miracles
Ils tiennent leur siècle enchanté :
Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

L iv

1640.

plaisir le passage suivant, qui mettra au fait de l'état du Théâtre, au tems dont nous parlons. Il est tiré d'un Livre assez rare, imprimé en 1642. *in-8^o*. Cet ouvrage qui est de Sorel, est intitulé *Maison des Jeux*.

« Les Galeries où l'on se met pour
 » voir nos Comédiens ordinaires, me
 » déplaisent, pour ce qu'on ne les voit
 » que de côté. Le Parterre est fort in-
 » commode pour la presse qui s'y trou-
 » ve de mille marauds mêlés parmi les
 » honnêtes gens, auxquels ils veulent
 » quelquefois faire des affronts, ayant
 » fait des querelles pour un rien, met-
 » tent la main à l'épée, & interrom-
 » pent toute la Comédie. Dans leur
 » plus parfait repos, ils ne cessent aussi
 » de parler, de siffler, & de crier, &
 » pour ce qu'ils n'ont rien payé à l'en-
 » trée, & qu'ils ne viennent-là qu'à
 » faute d'autre occupation, ils ne se
 » soucient gueres d'entendre ce que di-
 » sent les Comédiens ».

« Vous dites en bref que l'on voit
 » des Comédies sans ordre, & sans ju-
 » gement, mais est-ce de celles-là que
 » l'on vous veut faire estimer? N'en a-
 » t-on pas fait de telles depuis peu d'an-
 » nées, que l'on n'y trouve rien à sou-

» haïter ? Autrefois l'Hôtel de Bourgo-
» gne n'étoit qu'une retraite de Bâte-
» leurs grossiers, & sans art, qui al-
» loient appeller le monde au son du
» tambour jusq'au carrefour S. Eusta-
» che, comme on l'apprend dans les
» contes de Bonaventure Des Periers.
» Ce n'étoit que la racaille de Paris qui
» les alloit là écouter. Maintenant nous
» y avons des Comédiens illustres, en-
» tretenus des Rois & des Princes, qui
» y représentent des Pièces graves &
» sérieuses, dignes des plus chastes
» oreilles, & de l'austérité des Philoso-
» phes. Il n'y a pas fort longtems qu'il
» n'y avoit à Paris, & par toute la
» France, qu'un seul homme qui tra-
» vaillât pour de telles représentations,
» qui étoit le Poëte Hardy : & lorsque
» les Comédiens avoient une Pièce
» nouvelle, ils mettoient seulement
» dans leur affiche, que leur Poëte avoit
» travaillé sur un sujet excellent, ou
» chose semblable, sans le nommer,
» pour ce qu'il n'y avoit que lui, ou
» pour ce que s'il y en avoit d'autre,
» l'on ne les nommoit pas non plus
» pour les distinguer ; & ce n'étoit pas
» tant qu'ils fissent scrupule de laisser
» mettre leurs noms à une affiche de

1640.

» Comédiens, qu'à cause qu'ils n'o-
 » soient se déclarer auteurs de quel-
 » ques mauvaises Pièces. Mais main-
 » tenant que l'on en fait de si belles,
 » & que l'on y employe même les His-
 » toires Saintes, il y a de l'honneur à
 » y être nommé ».

« Mais je me souviens que vous
 » avez dit que le lieu où se fait l'assem-
 » blée vous déplaît, & que vous ne
 » vous trouvez pas bien aux loges, pour
 » ce qu'il n'y a que les premières qui
 » soient bonnes, & qu'aux autres,
 » l'on ne voit les Acteurs que de loin,
 » & de côté; l'on s'approche comme
 » l'on veut au parterre; mais j'ai vu des
 » gens qui se tenoient si mal-à-propos
 » sur la gravité, qu'ils eussent cru être
 » deshonorés de se placer en ce lieu-là,
 » d'autant qu'ils disoient que ce n'étoit
 » que pour les gens de pied; comme
 » s'il n'étoit permis de s'asseoir, qu'aux
 » gens de cheval, ou de carosse. S'ils
 » entendoient aussi quelque rencontre
 » de quelque bouffon qui ne leur plût
 » pas, ils disoient dédaigneusement que
 » c'étoit des railleries à faire rire le Par-
 » terre: cependant l'on y trouve quel-
 » quefois de fort honnêtes gens, &
 » même la plupart de nos Poëtes, qui

» sont les plus capables de juger des
» Pièces, ne vont point ailleurs ».

1640

Voici la Déclaration dont on a parlé,
elle fait trop d'honneur aux Comédiens,
pour que nous puissions nous dispenser
de la transcrire ici entièrement.

DECLARATION

1641

DU ROY LOUIS XIII.

Au sujet des Comédiens.

Du 16 Avril 1641.

L OUIS, par la grace de Dieu;
Roy de France & de Navarre; A
tous ceux qui ces présentes Lettres
verront. SALUT. Les continuelles bé-
nédictions qu'il plaît à Dieu répandre
sur notre regne, nous obligeant de
plus en plus à faire tout ce qui dépend
de Nous, pour retrancher tous les dé-
reglemens par lesquels il peut être of-
fensé. La crainte que nous avons que
les Comédies qui se représentent utile-
ment pour le divertissement des Peuples,
ne soient quelquefois accompagnées
de représentations peu honnêtes, qu'

1641

laissent de mauvaises impressions sur les esprits, fait que nous sommes résolu de donner les ordres requis, pour éviter tels inconvéniens. A CES CAUSES, Nous avons fait & faisons très-expres- ses inhibitions & défenses par ces présentes signées de notre main, à tous Comédiens de représenter aucunes ac- tions malhonnêtes, ni d'user d'aucu- nes paroles lascives, ou à double en- tente, qui puisse blesser l'honnêteté publique, & sur peines d'être déclarés infâmes, & autres peines qu'il y échoi- ra : enjoignons à nos Juges, chacun à son district, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exé- cutée; & en cas que lesdits Comédiens contreviennent à notre présente Dé- claration, Nous voulons & entendons que nosdits Juges leur interdisent le Théâtre, & procedent contr'eux par telles voyes qu'ils aviseront à propos, selon la qualité de l'action; sans néan- moins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende, & le bannissement: & en cas que lesdits Comédiens reglent tellement les ac- tions du Théâtre, qu'elles soient du tout exemptes d'impureté, Nous vou- lons que leur exercice, qui peut inno-

cemment divertir nos Peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public, ce que nous faisons, afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'icy, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir des Représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines, qui leur seroient inévitables, s'ils contrevenoient à la présente Déclaration. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les gens tenans notre Cour de Parlement à Paris, que ces Présentes ils ayent à faire vérifier, & enregistrer, & du contenu en icelles faire jouir, & user lesdits Comédiens, sans permettre qu'il y soit contrevenu en aucune sorte & maniere que ce soit. CAR tel est notre plaisir. Donné à S. Germain en Laye, le 16. jour d'Avril, l'an de grace 1641. & de notre regne le trente-unième. Signé LOUIS, & sur le reply, par le Roy, DE LOMÉNIE, & scellées du grand sceau sur simple queue de cire jaune. Registrées, ouy le Procureur général du Roy, pour être exécutées selon leur forme & te-

1641.

neur, à Paris en Parlement le vingt-quatrième jour d'Avril mil six cens quarante-un. Collationné, signé,

DU TILLET.

PARTHÉNIE,
TRAGI-COMÉDIE

DE M. B A R O.

Cette Piece est de l'invention de l'Auteur, qui suppose qu'après la dernière défaite de Darius, Alexandre son vainqueur devint amoureux de Parthénie, Princesse de Perse, sa prisonniere, femme d'Hitaspe, Prince attaché à l'infortuné Darius. Mais, à la persuasion d'Héphestion, Alexandre rend la liberté à Parthénie, & à Hitaspe, & comble de ses bienfaits ces deux époux. Le caractère d'Alexandre est assez mal rendu jusqu'au dénouement, où à la vérité, il paroît tel qu'il devoit être. Il y a peu de bonne Poësie dans cette Tragi-Comédie. En voici cependant un morceau qui n'est pas sans mérite. C'est Parthénie qui parle à Alexandre.

SIRE, ce qu'aujourd'hui tu recherches de
moi

1641.

Est digne d'un Tyran, mais indigne d'un Roi,
Que ces lâches beautés devant toi prosti-
tuent.

Leurs infames appas, qui charment, mais
qui tuent,

Qu'elles t'accordent tout, de crainte de pé-
rir,

Elles sçavent flatter, & moi je sçais mourir.

Use plus sagement des faveurs de Bellonne,

N'aguères je portois le Sceptre & la Cou-
ronne,

Et bien que désormais ces marques de gran-
deur

Ne soient plus dans mes mains, elles sont
dans mon cœur.

C'est-là que méprisant les coups de la for-
tune,

Et le fâcheux succès d'une guerre importune,

Malgré ma servitude, & malgré tes projets,

Ma vertu trouva encore un Sceptre & des
Sujets.



1641.

LE GRAND TIMOLEON
DE CORINTHE,
TRAGI-COMEDIE

Par LE SIEUR DE S. GERMAIN.

TImophane, Tyran de Corinthe, fait emprisonner injustement Philarque, un des principaux Citoyens de l'Etat, dans l'intention de séduire la femme de Philarque, dont il est amoureux. Timoléon, frere de Timophane, qui a mis ce dernier dans la situation de commander à Corinthe, mais qui ne croyoit pas qu'il pousseroit sa puissance jusqu'à la Tyrannie, lui représente en vain son injustice. L'amour de la patrie oblige Timoléon d'entrer dans une conspiration contre son frere, & dont il est nommé le chef. Timophane est tué, & Timoléon, après avoir rempli les devoirs d'un Citoyen zélé pour sa patrie, pleure la mort de son frere, & le malheur qui l'a forcé d'être son assassin, & prend la résolution de s'exiler de son Pais, & d'aller finir ses jours dans le plus affreux désert.

sert. On trouve dans cette Tragi-Comédie de très-belles choses, dans les situations, & la Poësie : Saint-Germain n'auroit eu besoin que d'être conduit pour devenir un des plus passables Poëtes Dramatiques de son tems.

L'INJUSTICE PUNIE ;

TRAGÉDIE

DE M. DU TEIL (a).

C'est l'Histoire de Virginie enlevée par le Décemvir Appius, qui en est devenu amoureux, & sauvée de sa violence par Virginus, pere de Virginie, qui poignarde sa fille sur le Théâtre. Appius est mis en prison, où il s'empoisonne, ce qui finit la Piece. M. de Campistron traita depuis ce même sujet, nous en parlerons en son tems. A l'égard de la Tragédie de Du Teil, on peut, en ménageant les termes, assurer qu'elle est très-foible. Par le passage suivant, on jugera de la Poësie de l'Auteur.

(a) Ce Du Teil est aussi | de Suerone, c'est tout ce
auteur d'une Traduction | que nous savons de lui.

1641.

A P P I U S *seul.*

Thémis, pardonne-moi ;

Une divinité plus puissante que toi
 Renverse tes autels , & fait céder au vice
 Les inclinations que j'ai pour la justice !
 Tu sçais que je l'observe aux autres juge-
 mens ,

Excuse en celui-ci la fureur des Amans ,
 Si je condamne à tort une fille au servage ,
 C'est pour la trop aimer que je lui fais ou-
 trage ;

Loin de lui commander , je lui veux obéir.
 Tu me parles, Vertu , je ne te peux ouïr :
 Ton maintien sérieux , & ta face ridée ,
 Viennent à tous momens s'offrir à mon idée.
 Mais l'amour en riant , dissipe ce respect ,
 Et bannit de mon cœur cet ennemi suspect.



Digitized by Google

LE GOUVERNEMENT
DE SANCHE PANSA,
COMEDIE

DU S^r GUERIN DE BOUSCAL.

C'Est peu de chose que cette Comédie ; l'Auteur a suivi, autant qu'il a pû, le Roman de Dom-Quichotte. Les Scenes Epifodiques sont un peu différentes. Nous ne rapportons de cette Piece que les vers suivans, débités par une Egyptienne, qui fait l'Apologie du larcin d'une façon assez singuliere.

. Le larcin est un crime ;
A qui souvent on donne un pardon légitime.
Par exemple, la nuit nous dérobe le jour,
Le silence le bruit, & l'absence l'amour.
Les extrêmes malheurs, nous dérobent les
larmes,
Le temps à la beauté dérobe tous ses charmes.
Les ans, & la laideur, dérobent les Amans :
Les Cathares aussi, nous dérobent les dents.

1641.

ANDROMIRE;

TRAGI-COMÉDIE

DE M. DE SCUDERY.

Monsieur de Scudery, dans la Préface qui précède cette Piece, en parle ainsi. « Quoique les Anciens » ayent à peine connu le Poëme Tragi- » Comique, je pense que nous pou- » vons assurer, sans perdre le respect » que nous leur devons, que s'il n'est le » plus parfait, il est du moins le plus » agréable..... Ce beau, & divertissant » Poëme, sans pancher trop vers la sé- » vérité de la Tragédie, ni vers le style » railleur de la Comédie; prend les » beautés les plus délicates de l'une & de » l'autre; & sans être ni l'une, ni l'autre, » on peut dire qu'il est toutes les deux en- » semble, & quelque chose de plus... Je » ne sçais si j'ai raison de me faire une » loi de mon expérience, mais je sçais » bien, que de treize Poëmes que j'ai » composé pour le Théâtre, & qui tous » ont été reçûs du Public, plus favora- » blement que je ne le méritois; les

» Tragi-Comédies ont été plus heu-
 » reuses, quoique chacun m'ait voulu
 » faire croire, que mon principal talent
 » étoit dans les choses graves. L'*Andromire*,
 » qui est ma dernière, &
 » celle que je vous présente, m'a con-
 » firmé puissamment en mon opinion,
 » & je serois plutôt ingrat que modeste,
 » si je cachois ma reconnoissance,
 » après le succès qu'elle a eu (a). Aussi
 » suis-je obligé d'avouer, que soit pour
 » la fable, ou pour les vers, pour l'in-
 » vention, ou pour le style, elle est,
 » aussi-bien que trois ou quatre des
 » miennes, le dernier effort de mon
 » esprit ».

1641.

Andromire Reine de Sicile, a été promise en mariage par Hieron son pere à Siphax, Prince de Numidie. La mort d'Hieron a suspendu ce mariage, & Andromire devenue sa maîtresse, & qui aime Cléonime, Prince de son sang, & souverain d'Agrigente, refuse d'exécuter la volonté de son pere. Siphax, amant méprisé & jaloux, implore le

(a) M. de Scudery témoigne encore la même prévention dans la Préface de son *Arminius*: après avoir parlé de l'*Andromire*

mon tyranique & d'*Andromire*, il ajoute, *Andromire* qui les suivit, devança l'un & l'autre de bien loin.

1641.

secours de Jugurthe, Roy de Numidie, qui pour venger son ami, assemble une armée navale, & vient mettre le siège devant Syracuse. (Voilà où l'action de la Piece commence.) Arbas, Prince de Messine, du sang des Rois de Sardaigne, qui a formé le dessein de s'emparer du Royaume de Sicile, feint d'aimer la Reine; mais se voyant rebuté, à cause de Cléonime, il trahit ce Prince, qui dans une sortie est pris prisonnier par les Numides. Siphax, à qui Cléonime a autrefois sauvé la vie, veut lui rendre la liberté, mais Jugurthe s'y oppose. Cependant Arbas, maître des Troupes d'Andromire, offre à cette Reine de délivrer Cléonime, à condition qu'elle lui cédera le Royaume de Sicile. Andromire accepte la proposition d'Arbas, & après l'avoir fait reconnoître Roy, elle lui apprend qu'elle vient de s'empoisonner. Cléonime, & Arbas se désespèrent de ce malheur; mais Cratès, Médecin d'Andromire, les rassure, en disant qu'il a trompé la Reine, & qu'il n'a point mis de poison dans le breuvage qu'elle a pris. Tandis que cet événement se passe, Jugurthe, par le moyen de Méandre, Gouverneur du fort, s'empare

de la ville de Syracuse, & dépoille Arbas de sa nouvelle puissance ; mais par une générosité, peu commune, c'est en faveur d'Andromire, & cette dernière la partage avec Cléonime. Siphax épouse Stratonice, sœur de la Reine, & Arbas qui a autrefois aimé Policrite, autre sœur d'Andromire, rentre dans ses premières chaînes.

1641r

Malgré le succès de la Pièce de M. de Scudery, on ne peut lui passer la multiplicité des événemens peu arrangés, dont elle est remplie. De plus, tous les personnages sont défectueux. Andromire ne garde aucune majesté dans ses discours, ni dans ses actions : Cléonime est sans esprit ; Arbas n'est qu'un bas scélérat : les sœurs de la Reine, des aventurieres, qui se jettent à la tête de ceux qui se présentent. Jugurthe & Siphax n'ont point de caractères décidés : tous les deux animés par la vengeance, & l'ambition, lorsqu'ils sont en état de satisfaire ces passions, ils deviennent généreux, sans qu'on puisse juger quel motif les y porte. A l'égard de la versification, elle est pompeuse, mais vaine de pensées, & souvent remplie d'antithèses, & de jeux de mots. Voilà quelle est cette

1641.

Tragi-Comédie qui, « oblige » M. de Scudery « d'avouer que soit pour la » fable, ou pour les vers, pour l'inven- » tion, ou pour le style, c'est le dernier » effort de son esprit ».

CLARICE :

COMÉDIE

DE M. ROTROU.

UN jeune homme de famille est amoureux d'une aimable personne appelée Clarice, chez laquelle il ne peut s'introduire, attendu que son pere, & celui de sa maîtresse sont ennemis. Cet obstacle lui fait naître l'idée de se travestir en domestique, & de se présenter sous ce titre au pere de sa maîtresse, qui le reçoit à son service. Le pere du jeune homme meurt, & par son testament il demande que le Pere de Clarice donne cette jeune personne à son fils, pour assoupir toute inimitié. Le Pere de Clarice consent à la volonté du défunt. Le jeune homme se fait connoître, & épouse la belle Clarice. Il y a dans cette Comédie deux

deux rôles épisodiques, qui sont assez comiquement rendus de la part de l'Aut- 1641.
teur ; l'un est un Capitan , & l'autre un Pédant. Ces caracteres qui étoient alors fort à la mode , devoient amuser les Spectateurs.

PHALANTE,

TRAGÉDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

H Eleine, Reine de Corinthe, a autant d'aversion pour Philoxene, fils du Prince Timandre, que d'amour pour Phalante, Prince étranger. Tout l'intérêt de la Piece roule sur la délicatesse de ce dernier, qui sacrifie les sentimens de son cœur à ceux de l'amitié qui le lie avec Philoxene. Au lieu de répondre aux empressements de la Princesse, il ne lui parle qu'en faveur de son ami. Ses soins ne servent qu'à redoubler l'aversion de la Reine, & exciter très-injustement la jalousie de Philoxene, qui sans vouloir écouter aucune justification, force son Rival à mettre l'épée à la main, sur laquelle il se jette avec tant de fureur,

Tome VI.

N

1641.

qu'il s'en blesse mortellement. Il reconnoît enfin son erreur, & meurt pénétré du regret de son aveuglement. D'un autre côté, les froideurs affectées de Phalante, jettent la Reine dans un tel désespoir, qu'elle s'empoisonne pour terminer une vie importune. Elle vient en cet état se présenter aux yeux de son cruel amant. La vûe de la Princesse expirante lui cause de pressans remors; il se reproche sa foiblesse, qui l'a engagé à entretenir l'infructueux amour de son ami, & empêché de profiter de celui d'une Reine adorable, & cédant à l'excès de sa douleur, il se frappe, & tombe aux pieds de son Amante, qui ne tarde pas à le suivre.

Au reste, la versification de cette Tragédie est très-foible. Le plan est à la vérité, d'une grande simplicité, mais il n'en est pas plus heureux. Le principal personnage est peu propre à être goûté au Théâtre. Peut-on concevoir qu'une personne qui préfere son ami à sa maîtresse, soit effectivement amoureux? C'est une espèce d'Héroïsme trop extraordinaire, & trop peu vraisemblable.

BÉLISAIRE,

TRAGI-COMÉDIE

PAR LE SIEUR DES FONTAINES.

LA versification de cette Piece est assez passable pour le tems, mais les caractères sont pitoyables : l'intrigue est très-embrouillée, l'Auteur l'a chargée d'événemens & ne s'en est tiré que par un dénouement qui n'a pas le sens commun. L'Impératrice Théodore poursuit Bélisaire avec fureur. Après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, elle le dénonce à l'Empereur comme criminel d'état. Ce Prince fait mettre Bélisaire en prison : il reconnoît ensuite son innocence, & le comble de biens & d'honneurs. Passons aux épisodes. Bélisaire reçoit d'une façon fort sèche les attentions de la Princesse Sophie, & va soupirer aux piés d'Amalafonte, amante de Vitigez, Roy des Gots. D'un autre côté, Iskiron, Prince Danois, rend des soins à Sophie. A la fin de la Piece, Vitigez épouse Amalafonte; l'empereur offre la

N ij

1641.

main de la Princesse sa niece , à Iskiron. Ce Prince qui sçait sa passion pour Belisaire , fait le généreux , & la lui cède : & ce dernier y consent de peur d'offenser l'Empereur , & de paroître ingrat envers une personne , qui n'a cessé de lui rendre les services les plus essentiels.

LE FILS DE SAVOUE

O U

LE JUGEMENT

DE THE'ODORIC , ROY D'ITALIE.

Julie , Dame Romaine , par une idée de vengeance contre la mémoire de son mari , qui lui avoit enlevé le fils qu'elle avoit eu de lui , au moment de sa naissance , refuse de reconnoître ce même fils , lorsqu'il se présente devant elle. Le jeune homme porte la justice de sa cause à Théodoric , Roy d'Italie , qui , malgré la persévérance de Julie à défavouer son fils , force cette mere injuste à reconnoître son sang , en lui ordonnant d'épouser ce jeune homme. Julie , frappée du crime qu'on veut l'obliger de commet-

tre , cède à la voix de la nature , & reconnoît son fils. C'est aux Maîtres de l'Art à décider si ce sujet est propre à présenter sur le Théâtre.

1641.

THOMAS MORUS

OU

LE TRIOMPHE

DE LA FOY

ET DE LA CONSTANCE,

TRAGÉDIE EN PROSE,

DE M. PUGET DE LA SERRE.

C E sujet est trop connu pour en donner un extrait. On se contente de dire que l'épisode de cette Tragédie est l'amour d'Henri VIII. Roy d'Angleterre , pour Anne de Boulen. La Serre donne à cette dernière les sentimens les plus vertueux ; malgré les avis de sa mere , qui lui conseille de tout permettre au Roy , Anne de Boulen lui répond qu'elle veut suivre les loix de la vertu , & qu'Henri VIII. n'obtiendra rien , qu'en partageant avec elle sa couronne ,

N iij

1641.

voye de l'hymen. Il nous paroît superflu d'ajouter que cette Piece est foible ; le nom de l'Auteur en est une preuve sans réplique. (a)

LA SERRE.

JEAN PUGET DE LA SERRE naquit à Toulouse vers l'an 1600. Il fut Garde de la Bibliothèque de Monsieur, Frere du Roy Louis XIII. avec le titre d'Historiographe. L'Abbé de Marolles dans son dénombrement des Auteurs, page 439. dit : « Jean Puget de la » Serre, qui d'Abbé Conseiller d'Etat, » acheva ses jours dans le mariage, & » qui a tant fait de livres, de Tragédies en prose, & l'esprit de Séné-

* Observations sur les naffé réformé fait parler Ecrite modernes, T. I. R. 297.

(a) L'Auteur du Par-
ainfi la Serre. « On fait
que Thomas Morat
s'est acquis une répu-
tation que toutes les
autres Comédies du
tems n'avoient ja-
mais eues. M. le Car-
dinal de Richelieu a
pleuré dans toutes les
représentations qu'il a
vues de cette Piece. Il
lui a donné des témoi-
gnages publics de son
estime, & toute la
Cour ne lui a pas été
moins favorable que
son Eminence. Le Pa-
lais Royal étoit trop

» petit pour contenir
» ceux que la curiosité
» attiroit à cette Tragé-
» die. On y suoit au mois
» de Décembre, & l'on
» tua quatre Portiers, de
» compte fait, la pre-
» miere fois qu'elle fut
» jouée : voilà ce qu'on
» appelle de bonnes Ple-
» ces. . . . M. Cornille
» n'a point de preuves
» si puissantes de l'ex-
» cellence des siennes, &
» je lui cederai volon-
» tiers le pas, quand il
» aura fait tuer cinq
» Portiers en un seul
» jour. »

» que , & de Plutarque , qu'il ne se
» vançoit pas d'avoir lûs. »

1641.

C'étoit un Auteur fort médiocre ,
c'est ce qui a fait dire de lui à Saint
Amant ,

La Serre

Qui livre sur livre defferre. (a)

La Serre avoit trouvé le secret de
bien débiter ses livres à mesure qu'ils
paroissoient : mais les ayant fait im-
primer en corps , personne ne voulut
plus les acheter. On rapporte de lui
un aveu assez naïf , qui mérite d'avoir
place ici. Etant un jour aux conféren-
ces que M. de Richesource faisoit sur
l'éloquence , dans une maison située à
Paris , Place Dauphine ; après l'avoir
écouté jusqu'au bout , il alla l'embras-

(a) Ce passage se trou-
ve dans une Piece de
Poësie de Saint Amant ,
intitulée , *Le Poëte oraté* ,
où il feint que ce Poëte
lassé de sa misere, quitte

Paris , après lui avoir
fait ses adieux , aussi-
bien qu'à plusieurs
grands Seigneurs , dont
il a reçu jadis des bien-
faits, & il continue ainsi.

J'ai vû que vous preniez des noïses,
Pour les Marguerites Françoises , *
Et qu'eussiez joué des couteaux
Pour nerverze , & pour Escuteaux.
Et depuis peu même la Serre,
Qui livre sur livre defferre ,
Dupoit encore vos esprits
De ses impertinens écrits.

* C'est le
titre d'un
Recueil de
Poësies de
différens Au-
teurs du
tems, qui est
très-mau-
vais.

N iv

1641.

ser , en lui disant , Ah ! Monsieur , je vous avouë que depuis vingt ans , j'ai bien débité de galimathias , mais vous venez d'en dire plus en une heure , que je n'en ai écrit dans toute ma vie.

M. Guéret , dans son ingénieuse critique intitulée *le Parnasse Réformé* , fait tenir ce discours à la Serre. « Il est » étrange qu'on me fasse des reproches » après ma mort , sur des livres dont » on ne m'a rien dit pendant ma vie , » & je ne comprends pas comment on » en parle mal , après le bon argent » que j'en ai reçu. Pour moi , » je vous l'avoue , je n'ai presque point » travaillé pour l'immortalité de mon » nom : j'ai mieux aimé que mes Ou- » vrages , me fissent vivre , que de faire » vivre mes Ouvrages , & j'ai toujours » vû qu'un homme sage devoit préférer les pistoles de son siècle , aux vains honneurs de la postérité Je laisse aux autres le soin de bien écrire , & je n'ai pour moi que celui d'écrire beaucoup. Enfin , dans un tems où j'ai vû qu'on vendoit si bien les méchans livres , j'aurois eu tort , ce me semble , d'en faire de bons , &c. »

M. Despréaux se moque de la Serre

dans la troisième Satyre , en faisant
dire à un Campagnard ,

1641.

Morbleu , (dit-il) La Serre est un charmant
Auteur.

Loret nous apprend que la Serre se
préparoit en 1665. à donner un Mer-
cure tous les mois : voici le passage.

*Muse Historique de Loret , du 21.
Mars 1665.*

Le fameux Monsieur de la Serre
Qui livre sur livre de Serre ,
Comme le feu Sieur Saint Amant
L'a dit autrefois plaisamment :
Pour encore mieux vivre & revivre ,
S'en va plus que jamais poursuivre
Le glorieux titre d'Auteur ,
Dont il est ardent amateur.
Il s'en va , dit-on , de la France ,
Narrer les choses d'importance.
Dans certain livret , tous les mois ,
Nommé le Mercure François.

Cet Auteur a de l'abondance ,
Du fluide & de l'élégance ,
Et pour en parler nettement ,
Son plus naturel élément ,
C'est de presque toujours écrire.
Il est né pour donner à lire ;

1641.

Bref, pour meubler de ses écrits
 Les Sieurs Libraires de Paris,
 Et des autres lieux de la terre,
 Il n'est qu'un Puget de la Serre.

Il y a grande apparence que la Serre
 ne donna pas long-tems cet Ouvrage,
 car il mourut au mois de Juillet sui-
 vant. C'est ce que nous apprend M.
 Robinet, sous le faux nom de Du Lo-
 rens, dans la Gazette en vers.

Gazette du 24. Juillet 1665.

Le fameux Puget de la Serre,
 De la Parque a senti la serre,
 Il est gissant dans le tombeau,
 Avec ce Mercure nouveau,
 Que sa plume belle & féconde
 Eût fait voler au bout du monde :
 Oiii, comme un autre il est passé,
 Des vers il sera fricassé,
 Et l'on ne dira plus la Serre,
 Qui livre sur livre deserre.

Ce passage fait voir que l'Auteur du
 nouveau Supplément de Moréri s'est
 trompé, en faisant mourir la Serre sur
 la fin de l'année 1665. ou au com-
 mencement de celle de 1666.

THOMAS MORUS , ou LE TRIOMPHE
DE LA FOY ET DE LA CONSTANCE ,
Tragédie , 1641.

LE SAC DE CARTHAGE , Tragédie ,
1642.

LE MARTYRE DE SAINTE CATHERI-
NE , Tragédie , 1643.

CLIMENE , ou LE TRIOMPHE DE LA
VERTU , Tragi-Comédie , 1643.

THÉSÉE , ou LE PRINCE RECONNU ,
Tragédie , 1644. (a)

(a) Il est nécessaire d'avertir que toutes ces Pièces sont en prose , & que M. de la Serre n'a jamais fait de vers. On peut regarder ses Ouvrages Dramatiques , comme des plans distribués , & prêts à être mis entre les mains d'un Poëte. C'est ce qu'a fait Montfleuri , qui s'est servi du Sac de Carthage qu'il a mis en vers , & donné au Théâtre sous le titre de *la Mort d'Asdrubal*. Outre les Pièces dont on vient de rapporter les titres , M. de la Serre avoit composé une Tragédie aussi en prose , divisée en deux Jour-

nées , chacune de cinq Actes. Elle est intitulée *PANDOSTE OU LA PRINCESSE MALHEUREUSE* , & fut imprimée en 1631. Nous n'en avons point parlé sous cette année , parce qu'elle n'a jamais été représentée. L'Auteur l'avoit dédiée à une personne dont il cache le nom sous celui d'*Uranie* ; après avoir beaucoup exalté ses qualités supérieures : *Le reste de votre corps , (dit-il ,) est une huitième merveille , dont on ne parle point , parce qu'elle n'a point de nom propre.*

Le sujet de cette Pièce est de l'invention de

1641.

LES VÉRITABLES
FRÈRES RIVAUX, (a)

TRAGICOMÉDIE

DE M. CHEVREAU,

Représentée par la Troupe Royale.

A Naxandre, Roy de Thrace, obligé de porter lui-même la guerre chez ses voisins, confie son Royaume, & la Princesse Doralise, qu'il aime, à son frere Pisinant. Ce

L'Auteur. Pandoste est le nom d'un Roy, qui sans aucun sujet, devient jaloux d'Agathocle, Roy de Sicile, & veut le faire emprisonner. Agathocle averti de ce dessein, se retire. Sa fuite précipitée confirme les soupçons du Roy, il fait exposer la Reine, appelée Belaire. Cette Princesse est sauvée, mais elle expire peu après de douleur. Pandoste la trouve prête à rendre les derniers soupirs. Il reconnoît son innocence. Les segrets de ce Roy ter-

minent la premiere Journée. Les Amours de Doraste, fils d'Agathocle, Roy de Sicile, & de la Princesse Fauve, fille de Pandoste, leurs aventures romanesques, & leurs reconnoissances, composent la seconde Journée, plus ennuyeuse encote que la premiere.

(a). Ce mot de *Véritables* est sans doute employé pour ne point confondre cette Piece avec celle du Sieur Beys, intitulée, *Céline ou les Freres Rivaux*.

dernier devient amoureux de Doralise, & pour se mettre en état de l'obtenir malgré elle, il fait soulever les sujets d'Anaxandre en sa faveur. Le Roy de Thrace ayant appris la double infidélité de Pisimant, revient dans ses états, punit les révoltés, & force son frere de se rendre à sa merci, & à lui remettre Doralise. Pisimant en recevant le pardon de sa révolte, dit à Anaxandre que Doralise s'est rendue à son amour, & qu'il l'a épousée. Ce mensonge produit tout l'effet que ce traître s'en est promis. Le Roy ne veut plus voir Doralise, & la fait chasser lorsqu'elle se présente devant lui. Enfin l'imposture de Pisimant se découvre, Anaxandre connoît tout l'amour & la constance de sa Maîtresse, il en obtient le pardon de sa faute, & en accorde un second à Pisimant.

1641.

C'est ici où commence la Piece,

Ce sujet d'invention auroit pû devenir passable en d'autres mains que celles de Chevreau: mais celui-ci l'a rendu au plus mal. Nulle noblesse dans les caracteres des Acteurs. Le Roy de Thrace qui joue un assez beau rôle, pour le fond, est avili par les discours que l'Auteur lui prête, Doralise s'exprime comme une Mégere avec Pisi-

mant , & pleure en mince grisette avec Anaxandre. Qu'on juge après cela comment le rôle de Pisimant est rendu. Enfin , on peut dire que cette Tragi-Comédie est aussi pitoyable par la forme , que par la versification. Voici deux vers , qui feront juger des autres.

P I S I M A N T à *Doralise*.

Miracle de beauté ! avant la fin du jour
Vous aurez fait mourir un miracle d'amour.

On auroit à se plaindre de nous , si à cet extrait , nous ne joignons pas un passage de l'Épître composée par le Sieur Bary , Editeur des *Véritables Freres Rivaux* , qu'on trouve à la tête de cette Tragi-Comédie. Voici ses propres termes.

« Le sujet de cette Pièce est rare , les
» incidens dont elle est accompagnée
» merveilleux ; & si l'esprit éclate en
» son invention , la prudence paroît en
» sa conduite. Ses pensées sont nou-
» velles , claires & relevées , & si leur
» multitude surprend les plus spirituels ,
» leur solidité étonne les plus judicieux.
» Ses vers sont doux , coulans , justes ,
» & bien tournés. L'Auteur a l'imagi-
» nation nette , & présente , & l'esprit
» revêtu de toutes les connoissances

» dont un grand Poëte doit être orné....
» Si j'eusse voulu dire ici de lui , tout
» ce qu'on en doit dire, je n'eusse pû
» réduire en deux livres , ce que j'ai
« réduit en deux pages.»

Il faut avouer que Messieurs Bary, &
Bonair , * étoient des gens d'un goût
bien singulier.

1641.

* Editeur
d'une partie
des Pièces de
Boisrobert.

L'ESPRIT FOLET,

COMÉDIE

PAR M. D'OUVILLE.

Florestan , jeune Languedocien ,
nouvellement arrivé à Paris , loge
dans la maison d'un de ses amis. An-
gélisque , sœur de cet ami , devient
amoureuse du Provincial , & par le
moyen d'une porte secrète , s'introduit
dans sa chambre en son absence, fouille
dans ses papiers , met ses hardes en
confusion , lui fait des présens , écrit
des lettres , & en reçoit de lui. Florestan
n'est pas entierement la dupe de ce
manége , mais il veut voir quelle sera
la fin de cette aventure , dont il n'ima-
gine rien que de gracieux. Carille son

1641.

valet, ne pense pas de même, prévenu que tous ces désordres sont un effet de la puissance d'un Esprit Folet, il s'abandonne à des frayeurs, & des craintes ridicules, que la Suivante d'Angélique prend malignement le soin d'augmenter. Les discours du Valet, sont le plus plaisant de la Piece. Le fond en est heureux & comique; Hauteroche a sçu en profiter dans celle qu'il a donné sous le même nom. Le dénouement de la Comédie de d'Ouvville, est ce qu'il y a de plus foible. Les stratagêmes d'Angélique se découvrent, & la Piece finit par son mariage avec Florestan.

Dans cette Piece, ainsi que dans les autres du même Auteur, ce sont les femmes qui font l'amour, avec assez de vivacité. On y trouve toujours aussi des rencontres, des travestissemens, des *incognito*, &c.

Nous remarquerons que, quoique tous les Acteurs de cette Comédie soient François, & que la Scene se passe à Paris, néanmoins le sujet est emprunté d'un Canevas Italien, qui a pour titre, *La Dama Demonio*, ou *Arlequin persécuté par la Dame invisible*.

BLANCHE

BLANCHE

DE BOURBON,

REINE D'ESPAGNE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. REGNAULT. (a)

D On Pedro , Roy de Castille , & mari de Blanche de Bourbon, aime passionément Marie de Padille qui, pour entretenir l'amour de ce Prince, use de sortilèges. Ces charmes magiques forcent non seulement le Roy à ne s'occuper que de Marie de Padille, mais ils lui inspirent une haine si forte contre Blanche de Bourbon, qu'il devient furieux à la vue de cette Princesse. Don Henri, frere de Don Pedro, découvre les détestables pratiques de Marie de Padille. Cette dernière se tue : le Roy de Castille demande pardon à Blanche, qui excuse tout d'un mari

(a) C'est le même auteur qui avoit déjà composé la Tragédie de *Marie Stuart*, dont nous

avons donné un Extrait. Ce sont les seuls Ouvrages qu'on connoisse de ce Poète.

Tome VI.



qu'elle aime, & qui n'agissoit que par les charmes des Enfers. Tout est foible dans cette Piece, sujet, conduite, caractères, & versification.

LE COURONNEMENT DE DARIE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

Darie, associé par Artaxerce son pere, au trône de Perse, est amoureux d'Aspasie, jeune Grecque, que le Roy aime aussi, & qu'il a enlevé à Darie. Cette rivalité sert de prétexte à Tiribaze, Seigneur Persan, pour conspirer contre Artaxerce, qui suppose que Darie lui a ordonné de retirer Aspasie des mains du Roy. Cette conspiration est découverte, & Tiribaze est arrêté dans le moment que Darie arrive dans le dessein d'enlever Aspasie. Artaxerce à qui on a dit que son fils étoit le chef de la conspiration, le blesse de son épée. Darie tombe évanoui, & on le croit mort. Cependant

le Mystere de la conspiration se découvre, & Artaxerce, qui connoît que Darié n'y avoit aucune part, veut se tuer : Darié reparoit, & dit que sa blessure est peu de chose. Le Roy lui cède Aspasia, & termine la Piece par les deux vers suivans.

Qu'après la guérison de mon fils on ne vove

Que festins dans ma Cour, que Bals, que feux de joye.

LA MORT
DE POMPÉE, (a)
TRAGÉDIE

DE M. CORNEILLE.

LE caractere de la Poësie du stile, Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture, par M. l'Abbé des Bos, Tome I. Section 33^e page 281.

(a) Le véritable titre de cette Tragédie est celui qu'on lui a conservé, & que M. Corneille lui avoit donné dans sa pre-

miere édition. Mais depuis, il s'est contenté de mettre seulement *Pompée Tragédie*.

1641.

» blent dépendre le plus de l'œconomie
 » du plan , de la distribution de l'ac-
 » tion , & de la décence des mœurs:
 » Nous avons deux Tragédies du
 » grand Corneille , dont la conduite ,
 » & la plûpart des caracteres sont très-
 » défectueux. *Le Cid* & *la Mort de*
 » *Pompée*. On pourroit même disputer
 » à cette dernière , le titre de Tragé-
 » die. (a) Cependant le Public enchan-
 » té par la Poësie du style de ces Ou-
 » vrages , ne se lasse point de les ad-
 » mirer , & il les place fort au-dessus
 » de plusieurs autres , dont les mœurs
 » sont meilleurs , & dont le plan est
 » régulier. Tous les raisonnemens des

M. Corneille (a) « Il y'a quelque
 le , examen » chose d'extraordinaire dans le titre de ce
 de Pompée, » Poëme , qui porte le
 » nom d'un Héros , qui
 » n'y parle point : mais
 » il ne laisse pas d'en
 » être en quelque sorte le
 » principal Acteur, puis-
 » que sa mort est la cause
 » unique de tout ce qui
 » s'y passe. J'ai justifié
 » ailleurs l'unité d'ac-
 » tion qui s'y rencon-
 » tre , par cette raison ,
 » que les événemens y
 » ont une telle dépen-
 » dance l'un de l'autre ,

» que la Tragédie n'au-
 » roit pas été complète,
 » si je ne l'eusse poussée
 » jusqu'au terme où je
 » la fais finir. » Il n'ap-
 » partenoit qu'à M.
 » Corneille de hasarder
 » des choses extraordinai-
 » res. Il étoit né pour com-
 » poser des modèles. Quel-
 » que beau que soit celui-
 » ci, & quelque succès qu'il
 » ait eu , cependant l'Au-
 » teur n'a pas voulu y re-
 » venir ; & aucun Poëte,
 » après lui n'a osé en faire
 » usage.

» Critiques ne le persuaderont jamais
 » qu'il ait tort de prendre pour des Ou-
 » vrages excellens deux Tragédies qui,
 » depuis quatre-vingt ans, font tou-
 » jours pleurer les Spectateurs. »

Comme nous avons déjà parlé de la
 premiere de ces deux Tragédies, nous
 n'examinons ce passage de M. l'Abbé
 du Bos, que par rapport à la dernière.

Il est certain que la beauté des vers
 qui, sans contredit, sont les plus élevés,
 & les plus pompeux (a) que M. Cor-
 neille ait jamais faits, jointe à la ri-
 chesse des images & des pensées, a pu
 éblouir les Spectateurs sur les irrégula-
 rités du Poëme : mais pourroit-on dire
 qu'en cela seul consiste tout son méri-
 te, & n'être pas frappé des caracteres

(a) On a reproché qu'en
 général, la versification
 de ce Poëme, & sur-
 tout celle de la premiere
 Scene, qui en contient
 l'exposition, est un peu
 trop épique. M. Cor-
 neille, sans y penser, nous
 en donne la raison.
 « J'ai traduit, dit-il, de
 » Lucain, tout ce que
 » j'y ai trouvé de pro-
 » pre à mon sujet, &
 » comme je n'ai point
 » fait de scrupule d'en

» enrichir notre langue du
 » pillage que j'ai pu
 » faire chez lui, j'ai tâ-
 » ché pour le reste, à
 » entrer si bien dans sa
 » maniere de former ses
 » pensées, & de s'expli-
 » quer, que ce qu'il m'a
 » fallu y joindre de
 » mien, soit si son gé-
 » nie, & ne fut pas in-
 » digne d'être pris pour
 » un larcin que je lui
 » eusse fait. »

1641.

de Cléopâtre, (a) de César, & de Cornélie, aussi sublimes, & aussi-bien soutenus qu'aucun, que cet inimitable Auteur ait mis au Théâtre ? Ce n'est pas que nous prétendions engager le Lecteur, à juger de cette Tragédie sur l'examen de l'Auteur qui, contre sa coutume, quitte en cette occasion la qualité de Censeur impartial de son propre Ouvrage, dont il devient l'apo-

Pompée.

ACTE II.

SCÈNE I.

(a) « Achevons cet hymen, s'il se peut achever,

» Ne durera-t'il qu'un jour, ma gloire est sans seconde,

» D'être, du moins un jour, la maîtresse du monde. »

C'est la peinture du caractère que M. Corneille donne à Cléopâtre, en lui conservant une vraisemblance ennoblie, par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. « Je ne la fais, dit-il, amoureux se que par ambition, & en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour, qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée, la fasse passer pour une femme lascive, & abandonnée à ses plaisirs. . . . Je trouve qu'à bien examiner l'Histoire, elle n'avoit que de l'ambition sans amour, &

» que par politique elle se servoit des avantages de sa beauté, pour affermir sa fortune. » Cela paroît visible, en ce que les Historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César & Antoine, & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Antoine dans la même passion qu'ils avoient eue pour elle, & fit voir qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, & non pas à sa personne. »

logiste , & ne s'étudie qu'à en faire remarquer l'art & les Beautés. « A bien
» considérer cette Piece , je ne ne crois
» pas , dit-il , qu'il y en ait sur le Théa-
» tre , où l'histoire soit plus conservée ,
» & plus falsifiée tout ensemble. Elle
» est si connue , que je n'ai osé en changer
» les événemens ; mais il s'y en trou-
» vera peu qui soient arrivés , comme
» je les fais arriver. Je n'y ai ajouté
» que ce qui regarde Cornélie , qui
» semble s'y offrir d'elle-même , puis-
» que dans la vérité historique , elle
» étoit dans le même vaisseau que son
» mari , lorsqu'il aborda en Egypte ,
» qu'elle le vit descendre dans la bar-
» que où il fut assassiné à ses yeux par
» Septime , & qu'elle fut poursuivie sur
» mer , par les ordres de Ptolomée.
» C'est ce qui m'a donné occasion de
» feindre qu'on l'atteignit , & qu'elle
» fut ramenée devant César , bien que
» l'Histoire n'en parle point. » La suite
est sur le même ton. Comment doit-
on interpréter la pensée de M. Cor-
neille ? A-t'il cru que sa Tragédie n'a-
voit d'autres défauts , que ceux que
son habileté lui a fait si bien réparer ?
& qu'il étoit inutile de la justifier du
côté de la conduite , des mœurs , de la

1641.

foiblesse, & du peu de vraisemblance de la plupart des autres personnages ? Ce qui est de certain, c'est que la vérité, & les lumières, lui ayant fait apercevoir certains défauts, il a évité d'en parler dans son examen, aimant mieux insérer sa critique autre part. (a)

(a) Dans l'Épître qui précède la Comédie du *Menteur*, M. Corneille convient de la foiblesse du sujet de la Tragédie, dont nous parlons « J'ai » fait *Pompe*, dit-il, pour » satisfaire à ceux qui ne » trouvoient pas les vers » de Polyucte si puissans, que ceux de Cinna, & leur montrer » que j'en scaurois bien » trouver la pompe, » quand le sujet le pouvoit souffrir. . . . J'ai » voulu faire un essai de » ce que pouvoit la majesté du raisonnement, » & la force des vers dénués de l'agrément du » sujet. »

Le second endroit de critique se trouve dans l'examen de Polyucte, où en parlant de la confiance que Pauline fait à Stratonice de son amour pour Sévere, il blâme celle de Cléopâtre dans *Pompe*, & prend

occasion de-là, de donner un précepte pour la bienséance que l'on doit observer dans de pareilles situations. « Il se fait » sur nos Théâtres beaucoup de confidences d'affections, qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret, justement au jour de l'action qui se présente, & non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement, on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on s'en fait confiance. . . . L'Infante du Cid avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, & l'auroit pu faire un an ou six mois plutôt, Cléopâtre dans *Pompe* s'en prend pas de

Finissons

Finissons cet article par quelques réflexions que M. Dacier a faites sur cette Tragédie, dans ses Remarques sur la Poétique d'Horace. Il ne l'attaque que par l'endroit le plus brillant, c'est-à-dire, par celui de la versification, dont il relève plusieurs négligences. Contention-nous de quelques exemples.

Supposons, dit-il, que M. Corneille eut donné sa belle Tragédie de *la Mort de Pompée* à Quintilius, ou à quelqu'autre Critique; & voyons en passant, si nous ne pourrions pas découvrir une partie de ce qu'il y auroit trouvé. . . . Dans la troisième Scene du troisième Acte, César demande à Antoine,

Comme a-t'elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, & la croyant dans l'ame ?

Par un refus modeste, & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

» mesures plus justes a- | » contre la passion de Cé-
» vec Chamion, elle lui | » sar pour elle, & comme

» Chaque jour ses Courriers

» Lui portent en tribus ses vœux & ses lauriers.

« » Cependant, comme | » avec qui elle ait plus
il ne paroît personne | » d'ouverture de cœur.

Cela auroit parû lâche , froid , & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la Tragédie , & moins encore au caractère d'Antoine (a). Je ne doute plus que Quintilius n'eut marqué & condamné comme un de ces endroits sans graces & sans ornemens, ce qu'Anchorée dit dans la seconde Scene du deuxième Acte , en parlant de Pompée , qui rend le dernier soupir : outre que cela est vainement subtil , & recherché ; il est sans grace , & pêche par le tour , & par l'expression. Les ornemens emphatiques sont très-condamnables ; & je crois que Quintilius auroit mis de ce nombre , tout ce qu'Anchorée dit de la tête du Grand Pompée , quand Achilles la montra à César.

A ces mots , Achilles découvre cette tête ,
Il semble qu'à parler encore elle s'ap-
prête , &c.

M. Corneille , d'une chose naturelle ,

» qu'avec cette Charmion,
» il y a grande apparen-
» ce, que c'étoit elle-mê-
» me dont cette Reine se
» servoit pour introdui-
» re ses Courriers , &
» qu'ainsi elle devoit sça-
» voir déjà tout ce com-

» merce entre César &
» sa Maîtresse. »

(a) M. Dacier est indulgent , & fait grace au reste de la Scene , & au rôle d'Antoine en entier.

en fait une image qui n'a rien de noble , ni de naturel : mais dans ce même endroit , sept ou huit lignes plus haut , il y a deux vers , qui seuls rachettent tous ces endroits foibles ; c'est où le même Achorée parle des bassesses que Ptolomée fit devant César.

J'en ai rougi moi-même , & me suis plaint
à moy ,

De voir là Ptolomée , & n'y voir point de
Roy.

On ne peut mieux finir que par ces deux vers , dignés du grand Corneille , & renvoyer le Lecteur pour le surplus de ces remarques , à l'Ouvrage de M. Dacier , que nous venons de citer.



1642.

LE TRIOMPHE
DES CINQ PASSIONS,
TRAGI-COME'DIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

Cette Tragi-comédie est composée de cinq sujets différens, proposés pour exemple, par un Sage à un jeune Seigneur prêt d'entrer dans le grand monde. C'est ce qui forme une espece de Prologue, qui annonce les Actes suivans.

ACTE I. LA VAINÉ GLOIRE. Manlius le fils, condamné à la mort, par son pere, pour avoir, malgré sa défense, donné une bataille, quoiqu'il eût remporté une grande victoire.

ACTE II. L'AMBITION. Rhadamiste s'empare des états de Mithridate, Roy d'Arménie, & fait ensuite étouffer ce malheureux Prince.

ACTE III. L'AMOUR. Antiochus brule en secret d'un feux incestueux, pour Stratonice sa belle-mere.

ACTE IV. LA JALOUSIE. Martiane, femme d'Emile, suit secrettement

son mari à la chasse, s'imaginant le surprendre avec une Maîtresse. Elle se cache dans un petit bois, Emile entend du bruit, tire une flèche, & tue Martiane, croyant frapper un cerf.

ACTE V. LA FUREUR. Bisathie, fille du Roy des Massiliens, croyant que son amant est infidèle, le livre à la vengeance du Roy, qui le fait mourir. Bisathie se repent de sa cruauté, & se tue ensuite.

ALCIDIANE
OU
LES QUATRE RIVAUX;
TRAGI-COMÉDIE

Tirée du Manzini, (a)

PAR M. DESFONTAINES.

Alcidiane, nièce d'Anaxandre,
Roy de la Gaule Narbonnoise,

(a) Jean-Baptiste Manzini, est un Auteur Italien qui a fait un Ouvrage, que M. de Scuderi a traduit sous le titre suivant. « Les Ha-
rangues, ou Discours
Académiques de Jean-

» Baptiste Manzini, tra-
» duites de l'Italian, Pa-
» ris, in-8°. 1640.

C'est d'un de ces dis-
cours Académiques que
Desfontaines a pris le
fonds de sa Tragi-Comé-
die.

1642.

est aimée de Périmene, d'Hermodante, & de Philiste, Princes de la Cour d'Anaxandre, & de Therfandre Prince étranger. Ce dernier, qui se voit méprisé d'Alcidiane, fait déguiser des gens à lui, en Maures, qui feignent de vouloir enlever cette Princesse: Therfandre paroît dans le moment, & les met en fuite (a). Tandis qu'il les poursuit, ou qu'il en fait le semblant, arrive Périmene, à qui Alcidiane fait le récit du prétendu service de Therfandre. Périmene ne prend point le change, & se doute de la supercherie de son Rival: desorte que lorsque ce dernier reparoit, il le traite très-mal, & veut l'obliger à mettre l'épée à la main. Therfandre refuse le combat, & s'enfuit honteusement. Ensuite il se travestit, & en présence des trois autres Amans d'Alcidiane, il veut poignarder cette Princesse. Périmene s'évanouit, Hermodante détourne le coup, & Philiste poursuit Therfandre & le tue. Chacun de ces Rivaux prétend avoir mérité la main de la Princesse. Ils se présentent devant Anaxandre, & plaident chacun leur cause.

(a) Ce stratagème avoit été déjà employé par le même Auteur dans

sa Tragi-Comédie d'Orphise ou la Beauté persécutée.

Le Roy décide en faveur de Périme, qui obtient Alcidiane, Anaxandre console Hermodante, en l'unissant à sa sœur, & Philiste épouse Ormonde, Princesse des Volsques. Tout le monde paroît content, excepté les Spectateurs, qui ont dû, indépendamment des autres défauts de la Piece, avoir été furieusement ennuyés des longs plaidoyers des Amans d'Alcidiane.

LE MARTYRE

DE

SAINT EUSTACHE,

TRAGÉDIE

DE M. DESFONTAINES.

Desfontaines, en traitant ce sujet après Baro, n'a pas cru devoir s'affujettir à plus de régularité que son devancier.

La Tragédie commence par la conversion de Placide, ensuite il s'embarque avec sa femme & ses deux fils, âgés de cinq ou six ans. Un Pirate lui ravit sa femme : & ses deux fils lui sont enlevés, l'un par un Ours, &

P iv

1642.

l'autre par un Lion. Placide se retire dans un hermitage. L'Empereur Trajan le fait chercher, & le rappelle auprès de sa personne pour lui donner le commandement de son armée. Placide remporte une grande victoire sur les Perses. Deux jeunes gens se distinguent si fort dans cette bataille, que Placide les fait venir, pour les récompenser. Il reconnoît ses deux enfans dans ces jeunes Héros. Une Dame vient implorer le secours de Placide : ce dernier retrouve sa femme en la personne de cette Dame. L'Empereur Trajan meurt : Adrien lui succède à l'Empire. Il ordonne à Placide de le suivre au Temple de Jupiter, où il va offrir un sacrifice. Placide se déclare Chrétien, & est martyrisé. Adrien employe vainement les offres les plus avantageuses, pour engager les fils de Placide à renoncer à la Religion Chrétienne : ensuite il les menace d'une mort ignominieuse, s'ils persistent dans leur résolution. Le plus jeune des deux freres répond à l'Empereur.

T H E • P I S T H.

La mort est toujours belle, & toujours honorable,

Quand on meurt innocent, & qu'on n'est point coupable.

Les tombeaux aux grands cœurs, sont bien
indifférens ,

Les plus beaux sont affreux , aux esprits des
Tyrans.

Ces marbres arrachés du centre de la terre ,
Et que le luxe élève au-dessus du tonnerre ,
Dedans leurs monumens si pompeux & si
hauts ,

Cachent leur pourriture , & non pas leurs
défauts.

De leur ambition l'odieuse mémoire ,
Fait voir avec horreur ces restes de leur
gloire :

Et le crime , qui tient les méchans dans ses
fers ,

Sur la pourpre & dans l'or , les entraîne aux
enfers.

La Tragédie est terminée par le
martyre des deux fils de Placide , de la
femme de ce dernier , & les remords
d'Adrien.

FRANCION,

COMÉDIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

LE vieux Seigneur du Bourg-la-
Reine , nommé Valentin , a épousé

1642.

depuis peu Laurette, jeune & jolie personne, que sa mere a sacrifiée aux richesses de ce Crésus. Celui-ci, malgré tout l'amour qu'il ressent pour sa nouvelle épouse, n'en est pas moins de glace auprès d'elle. Francion, Gentilhomme Parisien, amoureux de Laurette, & qui a appris son mariage, arrive au Bourg-la-Reine, déguisé en Opérateur. Il se présente à Valentin, pour obtenir la permission de débiter ses drogues dans le lieu, & gagne si bien la confiance de ce Vieillard, qu'il lui avoue son infirmité. Francion promet de l'en guérir, par le moyen d'un charme magique, mais il est nécessaire qu'il passe seul la nuit dans un bois. Valentin persuadé du sçavoir du prétendu Opérateur, se résout à cette épreuve. Il se rend dans le bois, où Anselme, Confident de Francion, l'attache à un arbre & se retire. Francion de son côté, se propose de profiter de l'absence de Valentin, pour entretenir Laurette; mais ce projet est détruit par des voleurs qui se sont introduits dans la maison de Valentin, dont l'un le fait tomber, dans le moment qu'il veut monter un balcon de la maison. Francion blessé de sa chute, est obligé de

s'en retourner à son hôtellerie, cependant Valentin après avoir inutilement attendu Francion, commence à se douter qu'il est joué; il crie à son secours, des payfans le reconnoissent, & on le délie. Dans le moment passe le Prevôt, qui a arrêté une partie des voleurs, qui étoient dans la maison de Valentin: celui-ci s'imagine que l'Opérateur est complice de ces voleurs, & comme tel le dénonce au Prevôt, qui, suivi de ce Vieillard, se transporte avec ses Archers à l'hôtellerie de Francion, pour l'arrêter. Francion se fait connoître, & découvre la turpitude de Valentin, ajoutant qu'il prétend faire annuler son mariage avec Laurette. Valentin qui ne peut nier le fait, consent à la proposition de Francion; c'est ce qui termine cette Comédie, dont le sujet est emprunté du premier & second Livre de la première partie du Roman de Francion. Il s'en faut beaucoup que la Comédie soit aussi Comique que le Roman, quoique ce dernier soit un assez méchant Ouvrage.

1642.

ARISTOTIME,

TRAGÉDIE

PAR LE SIEUR LE VERT.

Nous croyons que cette Tragédie a dû avoir du succès, & qu'elle en auroit peut-être eu d'avantage, si l'Auteur avoit choisi un sujet plus heureux. Celui-ci est tiré d'un opuscule de Plutarque, intitulé : *Les vertueux faits des Femmes*, voyons de quelle façon le Poète l'a présenté au Théâtre.

Aristotime, Tyran d'Elée, n'est pas satisfait d'avoir usurpé la suprême puissance, affermie par le mariage de Myrone sa fille avec Anaxandre, fils d'Antigone son Protecteur, il veut encore assujettir le cœur de la vertueuse Mégiste. Les conseils de Myrone, & les menaces du Tyran ne peuvent rien sur cette femme forte. Prête à voir égorger Ariston son jeune fils, la fortune change, Aristotime tombe au pouvoir des conjurés. Anaxandre sert de première victime à la fureur du peuple, qui demande avec instance la

mort d'Aristotime & de sa fille. Ce Prince paroît au cinquième Acte dans une sale tendue de noir, au fond de laquelle on voit le cercueil de son malheureux gendre. Il déclare à Myrone qu'il s'est empoisonné : malgré sa défense, cette dernière veut l'accompagner au tombeau, & choisit le poignard comme le moyen le plus prompt pour terminer sa vie infortunée.

1642.

Il est vrai que ce Poëme n'est pas entièrement régulier, que la conduite pourroit en être plus correcte, & les Scènes mieux liées, mais, malgré cela, il n'est pas sans mérite. La versification est des meilleures du tems. (Si l'on veut excepter M. Corneille.) On trouve dans cette Tragédie des situations ménagées avec assez d'art, des sentimens nobles, & bien exprimés. Autant qu'il lui a été possible, l'Auteur a dépouillé le caractère d'Aristotime de ce qui pouvoit le rendre odieux. Le rôle de Mégiste est sans contredit le plus beau ; il est soutenu parfaitement. Celui de Myrone interesse infiniment. On ne peut en effet être qu'attendri du sort de cette vertueuse fille, qui désapprouvant les violences de son père, ne conserve pas moins pour lui la plus

1642.

vive tendresse , dont elle ne cesse de donner des marques.

ACTE II.

M É G I S T E . (a)

SCÈNE II.

Quoi ? croiroit-on jamais qu'après tant d'amitié

Vous eussiez eu pour moi cette injuste pitié ?

Et qu'en mon infortune , une personne amie

M'eut voulu conseiller la honte & l'infamie ?

Epouser un tyran , oublier un mari ,
Que tous les gens de bien & la Grece ont chéri.

Qu'on voit si vaillamment aux pieds de nos murailles ,

Chercher nos libertés , ou bien ses funérailles ?

Et qui sans réfléchir vers son propre intérêt ,
Se donne à sa patrie , & fait ce qui lui plaît ?

Quitter Timoléon , pour prendre Aristotime ?

C'est laisser la vertu pour embrasser le crime :

C'est chercher par un acte infame & solennel

De quoi noircir son nom d'un reproche éternel ;

(a) Megiste répond | persuader d'épouser Ar-
ici à Myrone qui veut la | ristotime.

Mais refuser un trône élevé par le vice ;
C'est éviter l'appas d'un pompeux précipice ;
C'est courrir à la gloire , & fuir un cercueil,
Où la fortune enfin ensevelit l'orgueil.

MYRONE.

Puis - je vouloir la mort à Mégiste que
j'aime ?

Ah ! que n'osai-je ici vous dire librement
Les importants secrets de mon ressentiment ?
Que ne vous puis-je ouvrir le fond de ma
pensée ,
Vous verriez aisément à quoi je suis forcée ,
Et que pour contenter mon pere , & mon
époux ,
Je combats la vertu que je respecte en vous.

ALINDE, TRAGÉDIE

DE M. DE LA MESNARDIERE.

DEs trois unités prescrites pour la
régularité d'un Poëme Dramati-
que , celle d'action a le plus de peine à
se faire observer. On ne doit pas en
être surpris , M. Corneille , dont les
Ouvrages sont regardés comme des
modèles , s'en est quelquefois écarté

1642.

dans les plus belles Pieces : pourquoy ne pardonnera-t'on pas au Sieur de la Mesnardiere , s'il n'a pas été plus méthodique dans un coup d'essai.

Alinde , Reine de Perse , & fiancée contre son gré au Roy des Parthes , se déguise sous le nom de Perside , & prend la fuite avec Léontin , Seigneur Persien qu'elle aime , & qui l'accompagne sous le faux nom de Canope. Une tempête jette ces deux Amans sur les côtes de Thrace , où ils sont reçus par Ortalque , Prince du sang Royal , qui devient amoureux de Perside. * Cet amour importun n'est pas le plus grand mal qu'elle doit éprouver : elle ignore encore que l'infidèle Canope n'est plus sensible qu'aux charmes d'Iris , sœur du Prince de Thrace. Cette fiere Princesse veut éprouver la constance de ce nouvel Amant , avant que de se rendre.

* C'est ici où la Piece commence.

I R I S.

Je veux voir des vertus sans ouïr des sermens ,

Je connois votre amour , prouvez votre constance ,

Gagnez mon jugement , forcez sa résistance ,

.....

CANOPE.

Hé ! pourquoi voulez-vous qu'une ame in-
fortunée

Trouve l'éternité dans le cours d'une année ?
Le soleil a-t'il droit , par le nombre des jours,
Comme il forme les fruits , de former les
amours ?

I R I S.

Est-ce donc vous traiter avec tant de froi-
deur

Qu'entendre ces discours ? approuver votre
flâme ?

Et vouloir que mes yeux commandent dans
votre ame ?

C'est beaucoup , c'est assez , c'est même trop
pour moy

Que vous recommander la constance & la
foy.

Perside interrompt cet entretien ;
elle en conçoit quelques soupçons ,
mais elle n'ose s'y livrer.

P E R S I D E à ses Confidentes.

Mais crois-tu qu'un grand cœur puisse
manquer de foy ?

Dis , ne me flatts point , parle , conseille
moy.

Tome VI.

Q

1642.

Dis tout ce que tu crois ; mais le crois-tu
coupable ?

Îris vaut-elle tant ? Est-elle plus aimable... ?

Pour moi , je ne vois pas... mais ses yeux
sont puissans :

Possible mes soupçons ont abusé mes sens.

Ma fille , dis-moi donc ; sont-ils en confi-
dence ?

Et les a-t-on surpris en quelque intelligence ?

Parle-moi franchement.

CHRYSANE *Confidante de Perside.*

Mais. . . .

P E R S I D E.

Ah ! ne le dis pas.

Un mot si dangereux peut causer mon
trépas.

Je cherche des raisons qui nourrissent ma
flâme ,

Je veux des vérités qui plaisent à mon ame.

Trompe-moi , j'y consens , fais durer mon
tourment ;

Trouve de la constance en mon perfide
amant.

Mais est-il innocent ? en voudrois-tu jurer ?

I S A S P E , *autre Confidante.*

Oui , Madame.

P E R S I D E.

Il suffit. Il faut donc exécuter

Ortalque poursuivant son amoureux

dessein , cherche à guérir Perside de la passion qu'elle a pour Canope , & croit en avoir trouvé un sur moyen , en lui découvrant son inconstance. Evandre , Seigneur Grec , attaché à Ortalque , & qui est annoncé comme un homme d'une prudence consommée , tâche à dissuader ce Prince d'une démarche , qui ne peut causer qu'un extrême déplaisir à la Princesse , sans la rendre plus favorable. On voit par la Scene suivante que ce sage Grec est amoureux d'Iris , & que c'est ce motif qui le porte à éviter une rupture entre Canope son rival , & son ancienne Maîtresse. Il déclare qu'il va renverser les projets d'Ortalque , & communique son dessein à Arcade , Confident de ce Prince. Le Spectateur s'attend à voir les effets de cette union , mais elle n'en produit aucun. Dès la première entrevûe , Ortalque fait confidence à Perside de l'intrigue de Canope & d'Iris. Ce Prince ne tarde pas à sentir le mal que son indiscretion peut causer ; mais il ne sçait comment l'éviter , non plus que la réprimande qu'Evandre lui vient faire , ni une seconde encore plus forte de la part d'Iris. Il promet à cette dernière de

1642.

travailler efficacement à raccommo-
der sa faute ; & dans le moment il se laisse
gagner par les discours d'une des Con-
fidentes de Perside , & lui fait voir la
preuve du malheur de sa Maîtresse.

Au cinquième Acte , Perside (qui
est reconnue pour la Reine de Perse)
envoie un billet à Canope (que l'on
sait être le Prince Léontin) par le-
quel elle lui marque , que ne pouvant
supporter son infidélité , elle s'est dé-
terminée à quitter la vie , & que pour
cet effet , à la faveur des ténèbres , elle
s'est exposée au coup mortel qu'Ortal-
que croyoit porter à une esclave dont
il avoit sujet de se plaindre. Au même
instant , la porte s'ouvre , on voit
*Chrysans , & d'autres Domestiques ,
mettre la Princesse dans un fauteuil ,
& elle a une écharpe sur le côté , com-
me ayant été persé de ses blessures.*

Un spectacle aussi touchant ré-
veille dans le cœur de Léontin toute
la vivacité de l'amour qu'il a ressenti
pour Alinde. Il se jette à ses piés , &
les arrose de larmes.

LÉONTIN.

Ah ! pardon , grande Reine , une ame ;
bien née ,

Ne doit point accabler une ame infortunée ;

Si vous sçaviez l'état. . . . Mais avant mon trépas ,

Puis-je au moins espéret que vous ne mourrez pas !

.....
Ah ! j'expire ! ah ! je meurs ! ah ! crime irrémissible !

Belle Reine ! ah ! barbare

A L I N D E.

Ah ! cruel ! tu veux donc à mon dernier moment ,

Géner ce pauvre esprit par un double tourment ?

Mais enfin tu le veux , il faut que je ressenté Et la mort de l'Amant, & celle de l'Amante.

Eéontin arrache l'épée d'Ortalque qui arrive dans le moment & se perce le sein. Le Prince de Thrace est fort étonné d'apprendre qu'il a tué Alinde, & non l'esclave qu'il vouloit punir ; il veut se tuer , ses gardes le retiennent. Alinde a la douleur de voir expirer son amant à ses yeux , & d'écouter , avant de le suivre , les ennuyeux compliments d'Iris , avec qui elle se réconcilie très-généreusement.

On jugera aisément par cet extrait , que le plan de cette Piece est assez mal construit, & que le fonds du sujet ne vaut

#642.

rien. Ajoutons qu'il n'y a aucune liaison dans les Scenes. La duplicité d'action qu'on y peut remarquer est le moindre défaut de l'Ouvrage. La versification est assez coulante en quelques endroits, mais on sent que l'Auteur l'a travaillée avec peine, & qu'elle lui a beaucoup coûté, quoiqu'elle soit souvent négligée; si l'on veut faire l'analyse des principaux personnages, on trouvera qu'Ortalque est un fou, Alinde une imbécille extravagante, Léontin un scélérat, & qu'Iris ne peut passer que pour une franche coquette.

HIPPOLYTE - JULES PILET DE LA MESNARDIERE étoit de Loudun; il s'appliqua d'abord à l'étude de la Médecine, mais s'étant, suivant les apparences, dégouté de cette profession, il tâcha à faire sa fortune par les belles Lettres; & s'attacha au Cardinal de Richelieu. Il exerça successivement les charges de Maître d'Hôtel, & de Lecteur ordinaire de la Chambre du Roy. La réputation qu'il s'étoit acquise par un effet de son bonheur, lui fit donner une place à l'Académie Française, où il fut reçu en 1655. & succéda à Trissan l'Hermitte. Il mourut le 4. Juin 1663. Entre plusieurs Ouvrages de cet

Auteur , tous très-foibles dans leurs genres, la Tragédie d'*Alinde* est le seul qu'il ait donné au Théâtre. On peut voir un plus long détail de sa vie, & un jugement sur les différentes productions, dans l'Histoire de l'Académie Française, continuée par M. l'Abbé d'Olivet.

1642.

I B R A H I M

O U

L'ILLUSTRE BASSA,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. S C U D E R Y.

Cette Pièce ne contient que la conclusion du Roman d'Ibrahim, & n'a nulles beautés de détails. Voici ce qu'en dit l'Auteur dans la Préface d'Arminius. « Pour l'*Illustre Bassa*, il avoit été trop heureux en Roman, pour ne l'être pas en Comédie. Aussi l'a-t'il été de telle sorte, que si l'Acteur qui en faisoit le premier personnage, ne fut point mort, il auroit peut-être effacé au Théâtre tout ce que j'avois fait jusqu'alors. »

220101

1642.

CYMINDE

O U

LES DEUX VICTIMES,

TRAGI-COMÉDIE

DE M COLLETET. (a)

L Es peuples de la Sarmatie, ayant offensé Neptune, en sont punis par la peste qui désole leur pais. L'Oracle consulté répond que, pour apaiser le Dieu des Mers, il faut tous les trois mois lui offrir une personne qui sera désignée par le sort, qui servira de victime à son courroux, & que ce sacrifice durera jusqu'à ce que

..... Le zele un jour
Ne fasse refuser deux victimes d'amour.

Voilà ce qui constitue le fonds de la Piece; elle commence par le peuple qui

(a) Colletet n'est que le Versificateur de la Tragi-Comédie de *Cyminde*. Elle étoit toute en prose de la composition de

l'Abbé d'Aubignac, qui la donna à Colletet, comme un chef-d'œuvre de l'art.

REVIENT

revient du Temple, où le sort s'est déclaré. Licidas, favori du Roy, & marié depuis peu avec Cyminde, est la victime qui doit être présentée à Neptune. Cyminde, pour sauver la vie à son époux, se présente au Sacrificateur, qui la reçoit à la place de Licidas: elle est mise dans une barque, & abandonnée au gré des flots de la mer. Licidas qui apprend ce que Cyminde vient de faire pour lui, ne veut point survivre à cette généreuse épouse, & il se jette dans la mer. Cyminde & Licidas n'y périssent pas: au contraire, les vagues les portent sur le rivage. Le Grand Prêtre arrive, & déclare, de la part de Neptune, que l'oracle est accompli, & que l'amour de ces époux amans, a calmé la colere de ce Dieu, & fini les malheurs du pais. Cette Piece est foible. L'Auteur n'entendoit rien à la Poësie Dramatique.

1642.

GUILLAUME COLLETET naquit à COLLETET. Paris, & selon Moréri, ce fut le 12. Mars 1596. Cet Auteur très-fécond en vers & en prose, mérita l'estime & les bienfaits du Cardinal de Richelieu, qui le fit entrer à l'Académie Française dès son institution, & de plus le mit au nombre des Cinq Auteurs qui

Tome VI.

B

1642.

travaillèrent aux Comédies dont il avoit donné les sujets. Ce dernier fait mérite d'être placé dans notre Histoire ; ce sera M. Pélisson qui prendra ce soin.

« Personne ne doute que le Cardinal de Richelieu, n'eût lui-même fourni le sujet de trois autres Comédies (a), qui sont les *Thuilleries*, l'*Aveugle de Smyrne*, & la *Grande Pastorale*.

« Dans cette dernière, il y avoit jusqu'à cinq cent vers de sa façon. Mais elle n'a point été imprimée comme les deux autres, & en voici la raison.

« Lorsqu'il fut dans le dessein de la publier, il voulut que M. Chapelain la revit, & qu'il y fit des observations exactes. Ces observations lui furent rapportées par M. de Boisrobert, & bien qu'elles fussent écrites avec beaucoup de discrétion & de respect, elles le choquèrent, & le piquèrent tellement, ou par leur nombre, ou par la connoissance qu'elles lui donnoient de ses fautes, que sans achever de les lire, il les mit en Pièces. La nuit suivante, comme il étoit au lit, & que tout dormoit chez lui, ayant pensé à la colere qu'il avoit témoi-

(a) M. Pélisson parle plus haut de la Tragédie de *Atirame*, dont une partie du sujet, & des pensées étoient aussi du Cardinal.

gnée, il fit une chose, sans compa-
 raison plus estimable que la meilleure
 Comédie du monde, c'est qu'il se
 rendit à la raison : car il commanda
 que l'on ramassât, & que l'on collât
 ensemble les pièces de ce papier dé-
 chiré ; & après l'avoir lû d'un bout
 à l'autre, & y avoir fait grande réflé-
 xion, il envoya éveiller M. de Bois-
 robert, pour lui dire qu'il voyoit
 bien que Messieurs de l'Académie
 s'entendoient mieux que lui en ces
 matières, & qu'il ne falloit plus par-
 ler de cette impression.

1642.

Il faisoit composer les vers de ces
 pièces, qu'on nommoit alors les
Pièces des Cinq Auteurs, par cinq
 personnes différentes, distribuant à
 chacun un Acte, & achevant par ce
 moyen une Comédie en un mois.
 Ces cinq personnes étoient Mes-
 sieurs de Boisrobert, Corneille, Col-
 letet, de l'Etoile, & Rotrou : aus-
 quels, outre la pension ordinaire qu'il
 leur donnoit, il faisoit quelques li-
 béralités considérables, quand ils
 avoient réussi à son gré. Ainsi M.
 Colletet m'a assuré que lui ayant por-
 té le *Monologue des Thuilleries*, * Il

* Il servit
 de Prologue à
 la Comédie des
 Thuilleries.

s'arrêta particulièrement sur deux

1642. » vers de la description du quarté
d'eau , en cet endroit.

La cane s'humeçter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

» Et qu'après avoir écouté tout le
» reste , il lui donna de sa propre main
» (a) cinquante pistoles , avec ces pa-
» roles obligeanes , *Que c'étoit seule-*
» *ment pour ces deux vers qu'il avoit*
» *trouvés si beaux , que le Roy n'étoit*
» *pas assez riche pour payer tout le*
» *reste.* Le Cardinal faisoit re-
» présenter ces Comédies des Cinq Au-
» teurs devant le Roy , & devant toute
» la Cour , avec de très-magnifiques
» décorations de Théâtre. Ces Messieurs
» avoient un banc à part , en un des
» plus commodes endroits ; on les nom-
» moit même quelquefois avec éloge ,
» comme on fit à la représentation des
» *Thuilleries* , dans un Prologue fait
» en prose , ou entr'autres choses , l'in-
» vention du sujet fut attribuée à M.
» Chapelain , qui pourtant n'avoit fait

(a) Sixante, suivant cette épigramme de Col-
leter lui-même.

» Armand , qui pour six vers m'a donné six cent
livres.

» Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ?
Note de M. l'Abbé d'Olivet.

» que le réformer en quelques en-
 » droits : mais le Cardinal le fit prier
 » de lui prêter son nom en cette occa-
 » sion , ajoutant , *qu'en récompense , il*
 » *lui prêteroit sa bourse en quelque au-*
 » *tre.* »

1642.

Après avoir représenté M. Colletet
 du côté des belles Lettres , il faut le
 faire voir par celui de la vie privée. M.
 Chevreau dans ses œuvres mêlées en
 fait un récit , que nous croyons devoir
 rapporter , dans les termes de cet Au-
 teur. « Oh ! l'admirable tempérament
 » que celui du com plaisant M. Colle-
 » tet ! On ne l'a jamais vû en colere ; &
 » en quelque état qu'on le rencontrât ;
 » on eût jugé qu'il étoit content : il
 » étoit naturellement voluptueux , &
 » pour le tenter il ne falloit être ni
 » belle , ni jeune. Comme il ne vou-
 » loit point être en scandale à son voi-
 » sinage , il ne pouvoit vivre sans quel-
 » que servante , & épousoit celle qu'il
 » avoit prise , & qui n'étoit pas plutôt
 » morte , qu'il en cherchoit quelque
 » autre , dont il ne manquoit pas de
 » faire sa femme (a). Nous allions

(a) « M. Colletet
 » épousoit trois de ses
 » servantes , l'une après
 » l'autre. Les vers qui

» ont paru sous le nom
 » de la dernière , nom-
 » mée la belle Claudine,
 » étoient tous de son

1642.

» manger bien souvent chez lui, à con-
 » dition que chacun y feroit porter son
 » pain, son plat, avec deux bouteilles
 » de vin de Champagne ou de Bourgo-
 » gne : & par ce moyen nous n'étions
 » point à charge à notre Hôte. Il ne
 » fournissoit qu'une vieille table de
 » pierre, sur laquelle Ronfard, Jo-
 » delle, Belleau, Baïf, Amadis - Ja-
 » min, &c. avoient faits en leur temps
 » d'assez bon repas : & comme le pré-
 » sent nous occupoit seul, l'avenir &
 » le passé n'y entroient jamais en ligne
 » de compte. Claudine, (a) avec quel-

» mari, sans en excepter
 » l'épithète si charman-
 » te que le Pere Vavaf-
 » seur, Jésuite, tradui-
 » sit en vers latins ex-
 » cellens : on me les a
 » répétés les uns & les
 » autres, mais je les ai
 » oubliés. » *Carpentaria-*
 » *na*, page 216. L'Épi-
 » taphie charmante de Col-
 » letet sous le nom de la
 » belle Claudine, a été
 » conservée dans le Ménag-
 » iana, voyez la note
 » suivante.

» vantes. . . . La ser-
 » vante que Colletet
 » épousa en dernier lieu,
 » s'appelloit Claudine,
 » sous le nom de la-
 » quelle il faisoit des
 » vers. Il mourut avant
 » elle, mais peu de tems
 » avant sa mort, afin de
 » couvrir la chose, il fit
 » sept vers sous le nom
 » de la même Claudine,
 » qui sont très-beaux,
 » par lesquels elle pro-
 » testoit qu'après la
 » mort de son époux,
 » elle renonçoit à la
 » Poësie.

Ménagia- (a) « Guillaume Col-
 » let a épousé trois ser-
 » vantes. . . .
 » Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de
 » larmes,
 » Plus triste que la mort, dont je sens les allarmes ;

Ménagiana, Tome II. édition de 1715. pages 83-84.

» ques vers qu'elle chantoit, y cho-
» quoit le verre avec le premiere qu'elle

1642.

» Jusques dans le tombeau je vous suis, cher
» époux,

» Comme je vous aimai d'une amour sans seconde,

» Comme je vous louai d'un langage assez doux,

» Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,

» J'enfivelis mon cœur; & ma plume avec vous,

» La belle Claudine

» ayant tenu parole

» trop exactement, son

» silence fit douter

» que les vers qu'on

» avoit crus d'elle, en

» fussent véritablement.

» Bien des gens qui l'a-

» voient admirés, se dé-

» fabuserent. La Fon-

» taine fut du nom-

» bre, & s'en explique

» ainsi.

» Les oracles ont cessé

» Colletet est trépassé.



» Dès qu'il eut la bouche-clofée,

» Sa femme ne dit plus rien,

» Elle enterra vers & prufs,

» Avec le pauvre Chrétien.



» En cela je plains son ale.

» Et ne sçait au pardeffus,

» Si les Graces sont chez elle,

» Mais les Muses n'y sont plus.



» Sans glofer sur le myftare,

» Des madrigaux qu'on a faits,

» Ne lui parlons désormais

» Que la langue de sa mere.



» Les oracles ont cessé,

» Colletet est trépassé.

R iv

1642. » entreprenoit : & son cher époux , M.
 » Colletet , nous récitoit dans les inter-
 » médés du repas , ou quelque Sonnet
 » de sa façon , ou quelque fragment de
 » nos vieux Poëtes , que l'on ne trouve
 » point dans leurs livres. C'est assuré-
 » ment un fort grand dommage , que
 » la vie des Poëtes qu'il avoit faite , ait
 » été perdue. (a) Ceux qui se propo-
 » soient de travailler à son inventaire ,
 » m'ont assuré qu'il leur en avoit épar-
 » gné la peine , & qu'il n'avoit laissé à
 » M. son fils que le nom de Colletet
 » pour tout héritage. »

Si l'indigence de Colletet n'étoit pas
 aussi attestée qu'elle l'est , on auroit de
 la peine à croire que cet Auteur , qui
 avoit reçu tant de bienfaits du Cardi-
 nal de Richelieu , & qui , à ces bien-
 faits , avoit pû joindre la rétribution

(a) » Je lis dans la
 » Bibliothéque Histori-
 » que du Pere le Long ,
 » Num. 17334. que M.
 » Colletet a lui-même
 » écrit sa vie , & que
 » c'est par-là qu'il finit
 » son *Histoire des Poi-
 » res François* : Ouvrage
 » qui , par je ne sçais
 » quelle fatalité, demeur-
 » re enseveli dans la
 » poussiere depuis la

» morte de l'Auteur. On
 » promet enfin de le
 » donner incessamment
 » au public , & le ma-
 » nuscrit est aujourd'hui
 » entre les mains
 » d'un Libraire qui en
 » connoît tout le prix. »

Note de M. l'Abbé
 d'Olivet à l'article de
 Colletet , Histoire de
 l'Académie Française ,
 p. 334. Ed. de 1743.

1642.

de ses Ouvrages , qui sont en assez grand nombre , & dont le débit a dû être considérable de son vivant , ait vécu , & soit mort dans une triste situation. Les trois mariages qu'il contracta , en les regardant d'un certain côté , devoient avoir contribué à son arrangement. Chaque femme qu'il épousa , lui apporta en dot ses services & ses gages , & peu de dépense pour son entretien.

Colletet mourut à Paris , non pas le 19. Février 1659. comme le dit M. d'Olivet , page 334. de l'Histoire de l'Académie ci-dessus citée , mais le 11. du même mois. En voici la preuve.

Muse Historique de Loret , (a)

Du 15. Février 1659.

Colletet des Muses aimé ,

Depuis trois jours fut inhumé.

.....

Ce qui doit , au présent malheur ,

Diminuer notre douleur ,

C'est qu'il laisse un fils en sa place ,

Qui , sans doute , suivra sa trace ,

(a) Loret faisoit paraître sa feuille tous les samedis. Colletet fut enterré le Mercredi précé-

dent 12. Février : ainsi il étoit mort au plûtard le 11.

1642.

Dans le mystérieux vallon,
 Où de tout temps Maître Apollon
 Inspire aux âmes bien sentées,
 Ses plus délicates pensées.
 Touchant cette aimable moitié,
 Qu'il épousa par amitié,
 Dans la tristesse qui l'accable,
 En est, dit-on, inconsolable :
 Le monde (en perdant son époux)
 N'a pour elle plus rien de doux.

Le Catalogue des différens Ouvrages de Colletet se trouve dans l'Histoire de l'Académie Française de Messieurs Péliſſon & d'Olivet. Nous ne parlons que de ses Ouvrages Dramatiques.

LA COMÉDIE DES
 THUILLERIES, 1635. } Pour son cin-
 L'AVEUGLE DE } quième.
 SMYRNE, 1638.
 à lui seul.

CYMINDE ou LES DEUX VICTIMES,
 Tragi-Comédie, 1642.



LA BELLE
EGYPTIENNE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. SALLEBRAY.

HArdi avoit déjà traité ce sujet ,
qui est tiré d'une Nouvelle de
Michel Cervantes. Sallebray a rendu
la même nouvelle , à peu près comme
Hardy , mais un peu plus décemment ;
voilà tout son mérite.

LA VRAIE DIDON
OU
DIDON LA CHASTE,
TRAGÉDIE
DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

CE titre suppose qu'il n'est pas
question d'Enée dans cette Piece.
En effet , M. l'Abbé de Boisrobert ,
zélé partisan de la vérité & de la vertu,

1642.

rend justice à Didon , qui vécut plus de trois cent ans après Enée.

Didon fidelle aux cendres de son époux Sichée , refuse le cœur & la main d'Hyarbas , Roy de Gétulie. Cet amant rebuté entre dans les états de Didon , l'assiége dans Carthage , prend cette Ville , & Didon tombe en son pouvoir. Pour éviter la violence elle se tue ; Hyarbas au désespoir de cette mort imite l'exemple de Didon ; ainsi finit la Tragédie , qui est foible de versification , comme toutes celles de Boiss-robot , mais passablement conduite , & assez interressante , si le rôle de Didon n'étoit pas plus fou qu'Héroïque. Au reste , l'idée d'Hyarbas , qui vient voir Didon sous le nom de son Ambassadeur , a été employée par l'Auteur de la Tragédie de Didon.



L'AMANTE

ENNEMIE,

COMEDIE

DE M. SALLEBRAY,

LE sujet de cette Pièce , est de la vieille intrigue , & des plus romanesque. Claironde obligée de poursuivre la mort de Thersandre , dont le bras l'a privé d'un père & d'un frère , fait publier qu'elle épousera quiconque lui apportera la tête de son ennemi. On présumera bien que la beauté de Claironde a suscité un grand nombre d'adversaires à Thersandre , & qu'il a eu besoin de sa valeur pour s'en garantir. Enfin Claironde ne voulant plus confier à d'autre qu'à elle-même le soin de sa vengeance , se déguise en Cavalier , avec Lucine , elle , sous le nom de Floridan , & celle-ci , sous celui de Dorimon. Floridan & Dorimon , car il ne faut plus les appeler autrement , ouvrent la Pièce par la conversation qu'ils ont à la porte de la maison de campa-

1642.

gne de Therfandre. Ce Gentilhomme en sort avec un de ses amis appelé Méliarque. Il apperçoit les deux Cavaliers dont on vient de parler, & les prie poliment d'accepter un logement chez lui. Floridan croit ne devoir pas refuser des offres si obligeantes, & qui le mettent à porté d'exécuter plus aisément son dessein. Le lendemain matin, Dorimon se présente à Floridan, & lui dit qu'il s'est battu avec Therfandre, & l'a laissé sans vie. Ceci n'est qu'une feinte pour découvrir les sentimens de Floridan & son amour pour Therfandre. En attendant que cette tendresse puisse éclater avec bienséance, Floridan & Dorimon se lient d'une amitié très-étroite avec Therfandre & Méliarque, & inspirent de l'amour à Flavianne, sœur du premier, & à Clymene sa Confidente. Sur ces entrefaites un certain Alcinoir, attiré par la flateuse promesse de Claironde, vient se présenter pour combattre Therfandre. Floridan prend la place de son amant, désarme son Cavalier, & le fait entrer dans la maison pour se reposer. Alcinoir, obligé de renoncer à Claironde, pour ne pas rester oisif, conte fleurettes à Flaviane. Cette in-

rigue assez mal conduite , finit par un dénouement qui n'a pas le sens commun. Un Domestique de l'oncle de Claironde , & qui a ordre de la chercher , la reconnoît malgré son déguisement. Elle avoue l'amour qu'elle & sa compagne ont pour Therсандre & son ami. Ces deux Cavaliers apprennent avec une extrême joie cette heureuse métamorphose : on a plus de peine à persuader Flaviane & Clymene.

CLAIRONDE à Flaviane.

Quand vous verrez mon sein , quand vous l'aurez touché ,

Serez-vous satisfaite ? & croirez-vous le reste.

.....
Approche-toi Lucine , & découvre à Clymene

Ce qui doit terminer son amoureuse peine.

Flaviane se console de cette aventure avec Alcınor ; la pauvre Clymene reste seule mécontente.



1642.

LES GALANTES
 VERTUEUSES,
 TRAGI-COMÉDIE
 PAR LE SIEUR DESFONTAINES.

U Ne partie de l'avis de Desfontaines au Lecteur, tiendra lieu d'un extrait de cette Piece, qui est des plus médiocres. L'Auteur, après avoir attesté la vérité de l'intrigue de sa Tragi-Comédie, dont il n'a fait que changer les noms, pour épargner la modestie des uns, & la honte des autres, ajoute.

« Toutesfois, pour ne te point laisser
 » sans lumiere, (il parle au Lecteur)
 » dans les intrigues que tu y verras re-
 » présentés, tu sçauras que M. le Maré-
 » chal de la Force, allant au-devant du
 » Duc de Féria, la plus belle noblesse
 » de France qui l'accompagnoit, sé-
 » journa quelque tems à Remiremont
 » en Lorraine, où cette Histoire se
 » passa; & quelque tems après, ces Ca-
 » valiers qui avoient formé les incidens,
 » passerent en Italie, pour réparer au-
 près

» près de Mars , le tems qu'ils avoient
» perdu auprès de l'Amour.»

1642.

LA MORT
D'AGIS ;
TRAGÉDIE

DE M. GUÉRIN DE BOUSCAL.

LE sujet de cette Piece est fort simple ; l'Auteur n'a fait que rassembler , dans l'unité d'un jour, ce fait historique , qui heureusement est assez intéressant , & fournit par lui-même , sans le secours des épisodes. Il s'agit , à l'ouverture de la Piece , de décider s'il est plus avantageux de rétablir l'égalité des biens entre les Citoyens de Sparte , conformément à la loi de Lycurgue , ou si l'on doit laisser les choses dans la confusion où elles sont. Agis , Roy de Sparte , entreprend le rétablissement de l'ancienne loi , dont il fait voir l'utilité (a). Son sentiment

(a) Voici quelques traits de la harangue d'Agis , & de la peinture qu'il fait des mœurs au temps que les loix de Lycurgue étoient observées.

La morale regnoit dedans tous les esprits ,
Le bienfait de lui-même étoit l'unique prix.

.. Tome VI. .. S. ..

1642.

passé à la pluralité des voix, & Léonidas son beau-pere, & son collègue au trône, qui soutient le parti contraire, est généralement condamné. Les pleurs de Chélonide sa fille, & femme d'Agis, font commuer sa peine en celle de l'exil. La situation des affaires change de face à la fin du troisième Acte, le parti de Léonidas devenant le plus

Chacun de la vertu recherchoit les carresses,

Le soldat négligeoit le butin pour l'honneur,
 Au bonheur du païs consistoit son bonheur.
 Il ne sçavoit point l'art d'aller faire la guerre.
 Plutôt pour ravager, que pour sauver sa terre,
 Les Orateurs parloient avec sincérité.

La justice regnoit avec égalité,
 Et jamais les présens n'avoient eu la puissance
 De faire lâchement trébucher la balance.
 Les trônes de leurs Rois n'étoient point revêtus
 Des ornemens de l'or, mais de ceux des vertus.

Il ajoute le tableau des malheurs que le même mépris de ces loix a produit.

Détestable intérêt, par toy Sparte asservie,
 A perdu les douceurs de sa première vie.
 Les Princes corrompus, ont gâté les sujets.
 Chacun à son exemple a formé des projets.
 Mais ce ne seroit rien, si ce monstre effroyable
 N'en eut produit un autre encore plus formidable.
 C'est la nécessité, qui le poignard au poing,
 Peut contraindre le pauvre au mal qu'il ne veut
 point.

L'exil, l'assassinat, le poison, l'incendie,
 L'horreur du sacrilège, & de la perfidie,
 Et tout ce que l'enfer a jamais inventé,
 Sont les moindres effets de la nécessité, &c.

fort , le malheureux Agis se trouve opprimé. Chélonide sollicite vainement la même grace qui a été accordée à son pere ; elle ne l'obtient que lorsqu'il n'est plus temps, & que l'arrêt est exécuté.

1642.

Des trois principaux personnages de cette Tragédie, celui de Léonidas est le plus foible : son caractère est dur, il ne connoît la tendresse, que pour se prévaloir de celle de sa fille, afin d'accabler son gendre, & se contente de quelques réflexions, hors de saison, au récit de la mort d'Agis, qu'il écoute avec une patience qui a de quoi surprendre.

Ah ! trop severe loy,

Ai-je cessé d'être homme alors qu'on m'a fait Roy ?

ACTE V.
Scene dernière.

Droit sanglant de l'état, voilà votre victoire :

Enfin, vous triomphez aux dépens de ma gloire.

Agis ne choque plus l'effet de mes projets,
Mais je perds mes enfans, pour gagner des sujets.

Le rôle d'Agis est grand & noble d'un bout à l'autre. Ses revers n'ébranlent point sa fermeté.

S ij

L'ÉONIDAS.

1642.

ACTE IV.

SCÈNE III.

Je condamne ton crime, & je plains ton
malheur.

A G I S.

Celui de mes sujets fait toute ma dou-
leur.

En atteste les Dieux, & que mon infortune,
Me touche en ce seul point, qu'elle leur est
commune :

Je ne crains que pour eux, & je l'ai bien
fait voir,

Eorsque pour vous sauver, j'employai mon
pouvoir.

Que si j'eusse souffert que la fureur publique
Immolât votre vie à notre politique,

Je serois sur le trône, où je vous vois
monté,

Encore plaint d'innocence, & de prospérité.

Prêt à être conduit au supplice, le
souvenir de Chélonide lui fait verser
des larmes.

A G I S.

ACTE V:

SCÈNE III.

Chélonide que j'aime avec tant de tendresse,
Objet trop adorable, hélas! quel désespoir!

Je ne te verrai plus, tu ne me dois plus voir,

Je tombe au précipice, & pour comble de
peine,

Je suis trop assuré que ma chute entraîne...

Ah ! lâche , qu'ai-je fait ! Eh ! de grace
soldats ,

1642

Dedans ce mouvement ne me regardez pas.

Un Roy de Sparte , Agis , nourri dans les
allarmes ,

Se voit presque réduit à répandre des larmes.

Cependant le rôle , sans contredit ,
le plus beau , & qui jette le plus grand
intérêt dans le Poëme , est celui de
Chélonide. Cette Princesse , condam-
née à des pleurs éternels , ne paroît
jamais que suppliante , & prenant tou-
jours le parti opprimé. Dans les trois
premiers Actes , elle n'est occupée qu'à
prier pour la vie d'un pere , qui lui est
assez cher , pour vouloir partager son
exil : & les suivans sont presque remplis
de ses supplications , & de ses instan-
ces en faveur d'un époux qu'elle aime
avec tendresse , & qu'elle accompagne
au tombeau. C'est par la comparaison
de ces deux situations , qui ne different
que par le degré d'intérêt qui-la fait
agir , que nous prétendons terminer
cet extrait.

A G I S à Chélonide.

Mais tu n'ignore pas qu'un légitime Prince
Doit tout sacrifier au bien de sa Province ,
Dès qu'il a des sujets , il n'a plus de parens ,
Et tous leurs intérêts lui sont indifférens ,

1642.

J'ai presque condamné la raison souveraine,
D'un Prince, & d'un état, pour l'amour
d'une Reine.

Vois s'il doit être grand, juge de son pou-
voir,

Je l'ai fait balancer avecque mon devoir.

CHE'LONIDE.

. . . Hélas! qui l'eût pût croire,
Mon malheur aujourd'hui procède de ma
gloire.

Dans l'état lamentable où mes jours sont
réduits,

L'amour que j'ai pour vous cause tous mes
ennuis.

Aussi je ne plains point mon sceptre & ma
couronne,

Les Dieux me sont témoins que je les aban-
donne,

Sans aucune contrainte, & sans nulle dou-
leur;

Mais je plains mon époux, & c'est tout mon
malheur, &c.

A G I S.

Mais, pourquoi t'exiler, tu n'a point fait
de crime?

CHE'LONIDE.

Vous prier pour mon pere, & ne rien
obtenir,

N'est-ce pas un forfait dont je me dois punir?

Ne suis-je pas coupable , ayant manqué d'adresse ,

1642v

Dans un sujet si juste , & si plein de tendresse :

Je connois vos bontés , ouï , Seigneur , je sçais bien ,

Que votre affection ne me refuse rien ,

Lorsqu'un desir ardent anime ma priere ;

Mais j'ai paru trop froide en parlant pour un pere.

Au nom des Dieux , Seigneur , souffrez que ma douleur

Eclate aux yeux d'un pere accablé de malheur ,

Et puisque le destin me défend d'être heureuse ,

Ne trouvez pas mauvais que je sois généreuse :

Hymen me le permet sans en être jaloux :

Je ne préfère pas mon pere à mon époux ,

Mais par une action plus juste , & moins commune ,

Je quitte le bonheur pour suivre l'infortune.

C H E' L O N I D E à *Léonidas.*

Quoi je l'aurai trahi ? Que dois-je devenir ?

ACTE IV.
SCÈNE II.

Est-ce donc la pitié que vous voulez punir ?

1642.

C'est-elle qui vous met en droit de le pour-
suivre ,

Elle vous fait regner , vous ayant laissé
vivre ,

Lorsque nos Citoyens tous d'un commun
accord ,

Les armes à la main ; demandoient votre
mort.

Mais si cette vertu mérite le supplice ,

Vous me devez punir , puisque j'en suis
complice.

LEONIDAS.

Je l'aime comme vous , & je me plains du
fort

Dont la juste rigueur le destine à la mort.

J'ai vû votre vertu dans votre préférence ,

Et c'est ce qui me donne encore plus d'affu-
rance ,

Croyant que vous m'aimiez bien mieux que
cet ingrat ,

Et que vous souffrirez qu'il meure pour
l'état.

CHELONIDE.

Préférence cruelle autant que légitime ?

Faut-il que ma vertu soit la cause d'un
crime ?

Ah ! mon pere, croyez qu'en cet événement

Je préfère , & je suis le malheur seulement.

Je

Je vous aimai toujours tous deux sans
différence,

1642.

Ma pitié vers mon pere inclina la balance :
Alors que le malheur se tourna contre vous,
Pour vous , sans contester , je quittai mon
époux.

Mais , quand par un retour funeste & favo-
rable ,

Je vous vois dans le trône , & le vois misé-
rable ,

Cette même pitié qui me tourna vers vous ,
Me fait , sans contester , tourner vers mon
époux.

Et si votre rigueur ne souffre pas qu'il vive ,
Comme je vous suivois , il faut que je le
suive.

Prononçant son arrêt , vous prononcez le
mien ,

Et mon trépas doit être une suite du sien.

.....
Ah , quand vous m'ôteriez & le fer & la
flâme ,

Et tout ce que l'enfer nous a jamais fait voir
Pour armer la fureur qui porte au désespoir,
S'il faut qu'Agis succombe au mal qui nous
surmonte ,

Pour me faire mourir , il suffit de ma
honte.....

1642.

Mais, a-t'on pris encor ce Prince infortuné ?

L'avez-vous écouté, . . . l'avez-vous condamné ? . . .

L'avez-vous fait mourir ? Dites-le moi de grace ?

Vous ne répondez rien. . . Dieux ! tout mon sang se glace ;

Hélas ! s'il est ainsi, ne me le scélez pas, &c.

ACTE V.

L E O N I D A S.

Je ne puis le sauver, quelque effort que je fasse.

C H E' L O N I D E.

Ah ! Seigneur, souffrez-vous, qu'on vous fasse ce tort :

Donnez-moi des soldats, j'empêcherai sa mort,

J'irai la main armée, & d'un courage mâle,
Punir l'affront qu'on fait à la maison Royale.
Vous ne me dites mot, Seigneur ?

A considérer cette Tragédie en gros, le sujet en est triste, & sans art, la versification foible, mais elle se sauve par des situations touchantes, par le pathétique, & plus encore par beaucoup de sentimens, dont l'expression simple & naturelle, est peut-être préférable à une tournure recherchée.

L E S A C
D E C A R T H A G E ,
T R A G E ' D I E E N P R O S E
D E M . P U G E T D E L A S E R R E .

A Sdrubal assiégé dans Carthage par l'armée des Romains , commandée par Scipion , trahit sa patrie , pour sauver sa femme & ses filles : mais ces dernières refusent fierement la grace que Scipion veut leur accorder. La femme d'Asdrubal voyant la Ville perdue , poignarde ses filles , & se tue ensuite. Asdrubal apprend cet événement , & après avoir regretté sa famille , il se frappe de son épée , & meurt , en disant.

« Je commence à me reconnoître :
» la mémoire me revient à mesure que
» mon sang s'écoule de mes veines.
» L'amour m'avoit fait Romain , mais
» je meurs Carthaginois. »

Voici le plus passable Ouvrage de la Serre. Monsieur , le Comédien , ne fit que mettre toute cette Piece en vers , quelques années après , comme on l'a

T ij

1642.

déjà dit, & la donna sous le titre de la *Mort d'Asdrubal*. Nous en parlerons en son temps.

LES FAUSSES VÉRITÉS

o v

CROIRE CE QU'ON NE VOIT
pas, & ne pas croire ce qu'on voit,

C O M E D I E

D E M. D' O U V I L L E.

Lidamant jeune homme du Languedoc, qui est à Paris depuis peu de temps, pour des affaires, demeure chez Léandre, un de ses amis. La sœur de Léandre qui se nomme Florimonde, devient amoureuse de Lidamant, & sans se faire connoître de ce Cavalier, elle lui donne un rendez-vous au Thuilleries: ensuite elle le conduit chez Orasie son amie, qui est aimée de Léandre. Ce dernier arrive chez Orasie, on fait cacher Lidamant, Léandre s'aperçoit du mystere, & croit sa maîtresse infidelle. Voilà ce qui constitue toute l'intrigue de la Piece, qui sans être bonne, peut avoir amusé les Spec,

tateurs par le nombre des événemens dont elle est remplie. Il est aisé de deviner le dénouement de cette Comédie : Florimonde avoue son amour , & ses stratagèmes , les soupçons de Léandre s'évanouissent , & tout se termine par un double hymenée. Il y a toute apparence que d'Orville a tiré d'un Auteur Espagnol les principaux événemens de cette Comédie.

PHILOCLÉE
ET TÉLÉPHONTE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. GILBERT,

Représentée par les deux Troupes Royales.

Hermocrate , Tyran de Messene & meurtrier de Cresphonte son légitime Roy , oblige Mérope , sa veuve , à l'épouser , pour s'assurer d'avantage le pouvoir souverain. Il a proscrié la tête de Téléphonte , fils de l'infortuné Cresphonte , & de Mérope , que cette dernière a sauvé de sa fureur , en l'envoyant secrètement en Etolie.

T iij

1642.

Un inconnu arrive à Messene , & se dit l'assassin de Téléphonte : Mérope apprend la mort de son fils , avec toute la douleur d'une tendre mere : elle forme la résolution de la venger , en immolant cet inconnu. Prête d'exécuter ce dessein , Mérope reconnoît Téléphonte dans la personne qui passe pour lui avoir ôté la vie. Cette reconnoissance aussi terrible , qu'attendrissante , est suivie de la mort d'Hermocrate , que Téléphonte tuë dans le Temple : ensuite ce Prince se fait reconnoître des Messéniens pour le fils de Cresphonte , & monte sur le thrône de son pere.

Voilà sans doute un beau sujet , & digne de la Scene Française , mais pour le traiter dignement , il falloit un génie d'une toute autre étendue que celui de Gilbert. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans sa Tragédie de certaines beautés , mais qui ne constituent ni les caracteres de ses personnages , ni les situations de sa Piece. Philoclée , fille du Tyrان Hermocrate , est l'épouse que Mérope destine à son fils ; & cette Princesse aime Téléphonte , sur ce que Mérope lui en a dit. Un défaut encore plus remarquable , c'est que Téléphonte ne paroît qu'à la fin du Quatrième Acte.

Qu'on juge des vuides qui se trouvent dans les Actes précédens, & de la précipitation des événemens du Cinquième ? En un mot, Gilbert, loin de profiter de son heureux choix, n'en a composé qu'une très-médiocre Tragédie. M. de la Chapelle traita depuis ce sujet sous le titre de *Téléphonte*. Mais sa Tragédie, qui sans doute est supérieure à celle de Gilbert, manqua encore par le languissant qui regnoit dans toute sa pièce, & par sa foible versification, M. de la Grange Chancel, avec plus d'art que Gilbert, & M. de la Chapelle, employa le même fond, dans sa Tragédie d'*Amasis*, & mérita des applaudissemens. Ce n'est pas que la Pièce de M. de la Grange soit parfaite, mais le plan est heureux, & les événemens assez bien ménagés. Cela sauve beaucoup de défauts, & sur-tout celui des vers qui sont extrêmement profaiques. Enfin le sujet de *Téléphonte*, barbouillé par Gilbert, manqué par la Chapelle, mieux rendu par la Grange, & toujours mal versifié par ces trois Poètes : ce sujet, dis-je, a été traité par M. de Voltaire * au gré des connoisseurs, & généralement de tous ceux qui l'ont vû, tant pour le plan, les caracteres, les situa-

* Sous le titre de *Acé-ropé*.

1642.

tions , que l'élegance de la Poësie. La suite de notre Histoire nous fournira l'occasion de parler plus amplement de cette piece , ainsi que de celles de Messieurs de la Chapelle , & la Grange Chancel.

ARMINIUS

O U

LES FRERES ENNEMIS ,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE SCUDERY.

ARminius, Roy des Chérusques, envoie Flavian , son frere, à la Cour de Ségeste , au-devant de la Princesse Hercinie sa fille , qui lui a été accordée en mariage. La vue de la Princesse rend Flavian infidèle envers Ségimire son ancienne maîtresse , & perfide à l'égard de son frere. Ségeste , séduit par ses discours , l'accepte pour gendre , & reçoit très-mal les Ambassadeurs d'Arminius. Ce dernier à la tête d'une troupe choisie , enlève sa Princesse le même jour qu'elle doit être unie à Flavian ,

& l'épouse. Peu de temps après, Hercinie devient prisonnière des Romains, & amenée au camp de Germanicus. C'est en cet endroit que la Pièce commence, par le récit qu'Hercinie fait à Agrippine de ses malheurs. Les efforts d'Arminius pour obtenir la liberté de sa Princesse, & les obstacles qui se présentent, en font le nœud & l'intrigue.

L'intention de l'Auteur étoit peut-être, de composer un Poëme qui pût aller de pair avec Cinna, mais malheureusement le personnage qu'il a le mieux imité est celui de Livie. Agrippine qui tient ici sa place, paroît encore plus inutile, par la raison que son rôle est plus long. Pour consoler l'épouse d'Arminius, elle lui apprend que ce Prince a obtenu la permission de venir au camp. Ségeste qui est allié des Romains, conseille à Germanicus de saisir cette occasion, & s'affurer d'un ennemi.

S E G E S T E.

Voulez-vous que mon bras en délivre
l'Empire ?

G E R M A N I C U S.

Vous deviez l'avoir fait au lieu de me le
dire.

1642.

Que, dis-je, par la fin cette guerre eût fini ?
 Mais si vous l'aviez fait, on vous auroit
 puni.

Non, non, nous combattons & sans fraude,
 & sans haine,

Et l'honneur est l'objet de la vertu Romai-
 ne.

L'univers est le prix de nos fameux combats,
 Mais l'univers sans lui, ne nous satisfait
 pas.

Les lâches seulement dérobent la victoire ;
 Et vaincre sans péril, seroit vaincre sans gloire.

S E G E S T E.

Il est bien mal aisé que le victorieux
 Après qu'il a vaincu, n'ait un fort glorieux.
 Il n'importe comment tombent nos adver-
 saires :

Il est, comme des maux, des crimes néces-
 saires.

Arminius suivi de ses soldats, dont
 les uns portent les Aigles Romaines,
 prises à la défaite de Varus, & les au-
 tres des vases d'or pleins de pierreries,
 vient traiter, pour la rançon d'Hercu-
 nie. La générosité & la clémence na-
 turelle à Germanicus, le portent assez
 à lui accorder sa demande, il s'y est
 même déterminé par l'avis d'Agrippi-

ne, mais il change de sentiment, dans l'appréhension des périls imaginaires que Cécinna, Général Romain lui fait pressentir. Agrippine même écoute ce que ce dernier dit, comme des paroles prophétiques. Une si grande foiblesse s'accorde mal avec les sentimens qu'ils ont fait paroître. Arminius tente encore une fois de fléchir Germanicus : sur son refus il s'adresse à Ségeste, & enfin, suivant le conseil d'Hercinie, il s'abaisse jusqu'à implorer le secours de Flavian. L'entrevûe des deux Freres est singuliere. Arminius s'exhale en reproches : Flavian, après y avoir répondu assez mal, met l'épée à la main : Arminius en fait autant, & Hercinie vient à propos pour les séparer. Flavian fait encore quelques efforts pour percer son Rival, qui le défarme. Germanicus, qui entre dans ce moment, est d'autant plus offensé de cet attentat de Flavian, qu'il vient d'apprendre que Ségeste a abandonné le camp. Il se contente cependant d'ordonner à Hercinie de choisir entre ces deux freres : elle ne balance pas à prononcer en faveur d'Arminius. Ce dernier comblé de joie obtient le pardon par son lâche frere. Il rend ensuite les ai-

1642.

gles Romaines , que Germanicus accepte , pour effacer la mémoire du malheur de Varus , mais il refuse l'or & les richesses que le Prince des Chérusques distribue aux soldats , pour ne lui pas céder en générosité.

L'auteur a joint le personnage épisodique de Ségimire , première Maîtresse de Flavian. Ce rôle est assez beau. Cette Princesse , qui ne peut oublier son ingrat , prend le parti de l'aller chercher au camp des Romains , & s'offre à leur chef pour captive , à la place d'Hercinie : elle espère par cette action , écarter sa Rivale , & avoir le moyen de regagner son Amant , qu'elle épouse à la fin , lorsqu'il est obligé de renoncer à Hercinie.

La Préface de cette Pièce contient l'Histoire de toutes celles que l'Auteur a donné au Théâtre : il la finit en ajoutant. « Enfin , Lecteur , il ne me reste
» plus à nommer que le GRAND ARMÉE
» NIUS que je vous présente , & par
» lequel je prétens finir un si long & si
» laborieux travail : c'est mon chef-d'œuvre
» que je vous présente en cette Pièce
» ce , & l'Ouvrage le plus achevé qui soit
» jamais sorti de ma plume , soit pour la
» fable , pour les mœurs , pour les sen-

» rimens, ou pour la versification : il est
» certain.... que si mes labeurs avoient
» pû mériter une couronne , je ne l'ar-
» tendrois que de ce dernier. »

1642.

On ne doit pas prendre ce discours comme un langage ordinaire à M. de Scudery , qui toutes les fois qu'il présentoit un Ouvrage nouveau au Public , l'annonçoit toujours comme le meilleur de sa composition : c'est ici le jugement général de tous les Poëmes , qui le porte à donner la préférence à celui-ci , qui est en effet le chef-d'œuvre de l'Auteur. Nous n'entendons pas dire par-là , que c'en soit un pour le Théâtre. La Tragédie d'Arminius a de vraies beautés , on y trouve de l'esprit, de l'art , des situations , & des sentimens , elle est , outre cela , reguliere , mais sujette aux défauts ordinaires du Poëte. Caracteres la plupart faux & manqués , pensées forcées , plan defectueux , & versification enflée,



1642.

LE MENTEUR,

COMÉDIE

DE M. CORNEILLE.

QUoique dans les différentes éditions des Pièces de M. Corneille, celle-ci soit toujours placée à la suite de *Polyeucte*, cependant, sur le témoignage de l'Auteur, nous avons cru ne devoir la mettre qu'après *Pompée*. « Je vous présente, » dit-il, dans l'Épître qui précède cette Comédie, « une » Pièce de Théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de » la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, » dans le même hiver. Aussi les raisons » qui m'ont obligé à y travailler, ont » été bien différentes. J'ai fait *Pompée* » pour satisfaire à ceux qui ne trouvent pas les vers de *Polyeucte* si » puissans que ceux de *Cinna*. . . J'ai » fait le *Menteur* pour contenter les » souhaits de beaucoup d'autres, qui, » suivant l'humeur des François, aiment le changement, & après tant

» de Poèmes graves , dont nos meil-
 » leurs plumes ont enrichis la Scene ,
 » m'ont demandé quelque chose de
 » plus enjoué qui ne servit qu'à les di-
 » vertir. Dans le premier , j'ai voulu
 » faire un essai de ce que pouvoit la
 » majesté du raisonnement , & la force
 » des vers , dénués de l'agrément du
 » sujet. Dans celui-ci , j'ai voulu ten-
 » ter ce que pourroit l'agrément du
 » sujet , dénué de la force des vers. Et
 » d'ailleurs , étant obligé au genre co-
 » mique de ma première réputation , je
 » ne pouvois l'abandonner tout-à-fait ,
 » sans quelque espèce d'ingratitude. (a)

» Il est vrai , ajoute M. Corneille ,
 » que comme alors que je me hazar-
 » dai à le quitter , je n'osai me fier à
 » mes seules forces. . . . Ainsi , quand
 » je me suis résolu de repasser du hé-
 » roïque au naïf , je n'ai pas osé des-
 » cendre de si haut , sans m'affurer d'un
 » guide. En un mot , ce n'est qu'une co-

(*) Ce passage que nous avons cru nécessaire à l'histoire de la Pièce , nous a paru en même-temps si clair , pour fixer le rang qu'elle doit avoir entre les Poèmes Dramatiques de M. Cor-

neille , que nous sommes étonnés que le sçavant Editeur de ses Oeuvres , qui en a lu toutes les feuilles avec soin , n'y ait fait aucune attention.

1642.

» pie d'un excellent original, mis au jour
 » sous le titre de *la Verdad Sospechosa*.
 « Cette Piece, continue l'Auteur dans
 » son examen, est en partie traduite,
 » en partie imitée de l'Espagnol. Le
 » sujet, m'en semble si spirituel, & si
 » bien tourné, que j'ai dit souvent que
 » je voudrois avoir donné les deux plus
 » belles Pieces que j'ai faites, & qu'il
 » fut de mon invention. On l'a attri-
 » bué au fameux Lope de Vegue,
 » mais il m'est tombé depuis peu entre
 » les mains un Volume de Dom Juan
 » d'Alarcon, où il prétend que cette
 » Comédie est à lui, & se plaint des
 » Imprimeurs qui l'ont fait courir sous
 » le nom d'un autre. Si c'est son bien,
 » je n'empêche pas qu'il ne s'en refai-
 » sisse. De quelque main que parte
 » cette Comédie, il est constant qu'elle
 » est très-ingénieuse; & je n'ai rien vû
 » dans cette langue, qui m'ait satisfait
 » d'avantage. J'ai tâché de la réduire
 » à notre usage, & dans nos règles. »

Le succès que cette Comédie a eu dans sa nouveauté, & la réputation qu'elle s'est conservée au Théâtre depuis plus d'un siècle, justifient assez l'éloge que M. Corneille fait ici de l'original, & son discernement dans le choix

choix d'un sujet imaginé heureusement, dont la conduite & les incidens font toujours plaisir. Il est vrai que pour être goûté, ce sujet avoit besoin de l'art de l'Auteur, qui y a ajouté les règles, & les bienséances du Théâtre, un peu trop négligées par les Poëtes Espagnols. Un modele si beau ne manqua pas d'être suivi par les Auteurs contemporains, & servit à les dégoûter un peu du genre Tragi-Comique (a). On chercha à plaire par des intrigues amusantes, d'un fond plus comique, & par des discours assaisonnés de meilleures plaisanteries. C'étoit avant Moliere tout ce qu'on demandoit à un Auteur qui entreprenoit de donner une Comédie. (b) « Quoique

(a) « Dans ce temps-là, la Tragi Comédie étoit assez à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assez mauvais tragique, avec du comique, qui ne valoit guères mieux. Souvent cependant, on donnoit ce nom à certaines Pièces très sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plupart des sujets étoient d'invention, & avoient

» un air fort romanesque : aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pièces, de longs argumens, qui les expliquoient. »
Vie de P. Corneille, par M. de Fontenelle.

(b) On peut s'en convaincre, si l'on veut lire le passage suivant, pris de l'examen de la suite du *Menteur*, où M. Corneille veut excuser celle-ci du côté de l'utilité & des mœurs. « Or, pour

1642.
Vie de P.
Corneille.

« le menteur soit très-agréable, &
« qu'on l'approuvât encore aujour-
« d'hui, j'avoue, dit M. de Fonte-
« nelle, que la Comédie n'étoit point

« ne vous pas donner
« mauvaise impression
« de la Comédie du Men-
« teur, que vous pour-
« riez juger être simple-
« ment faite pour plaire,
« & n'avoir pas ce no-
« ble mélange de l'utili-
« té, d'autant qu'elle
« semble violer une ma-
« xime qu'on veut tenir
« pour indubitable, tou-
« chant la récompense
« des bonnes actions, &
« la punition des mau-
« vaises, il ne fera peut-
« être pas hors de propo-
« s que je vous dise
« là-dessus ce que je
« pense. Il est certain
« que les actions de Do-
« rante ne sont pas bon-
« nes moralement, n'é-
« tant que fourbes &
« menteries, & néan-
« moins, il obtient en-
« fin ce qu'il souhaite,
« puisque la vraie Lu-
« croce est en cette Pie-
« ce sa dernière inclina-
« tion. Aussi, si cette
« maxime est une vérité
« ble règle du Théâtre, j'ai
« failli... Cependant je
« n'ai qu'à vous dire

« que cette règle imagi-
« naire, est entièrement
« contre la pratique des
« anciens. . . . Dans
« les Comédies de Plaute
« & de Terence, quo-
« voyons-nous autre
« chose que de jeunes
« fous, qui après avoir,
« par quelque trompe-
« rie, tiré de l'argent de
« leurs pères, pour dé-
« penser à la suite de
« leurs amours déré-
« glées, sont enfin ri-
« chement mariés; &
« des esclaves, qui après
« avoir conduit toute
« l'intrigue, & servi de
« ministres à leurs dé-
« bauches, obtiennent
« leur liberté pour ré-
« compenser? Ce sont
« des exemples qui ne se-
« roient non plus propres
« à imiter, que les mau-
« vaises finesses de notre
« menteur. . . . Pourvu
« qu'on sçache mettre
« les vices & les vertus
« en leur jour, & les
« faire connoître par
« leur véritable caractè-
« re, celles-ci se feront
« aimer, quoique mal-

» encore à la perfection. Ce qui do-
 » minoit dans les Pieces étoit l'intri- 1642.
 » gue , & les incidens , erréens de
 » noms , déguisemens , lettres inter-
 » ceptées , aventures nocturnes , &
 » c'est pourquoi on prenoit presque
 » tous les sujets chez les Espagnols ,
 » qui triomphent sur ces matieres. Ces
 » Pieces ne laissoient pas d'être fort
 » plaisantes & pleines d'esprit ; témoin
 » le Menteur , dont nous parlons , Dom
 » Bertrand de Cigarral , & le Geolier
 » de soi-même. Mais enfin la plus
 » grande beauté de la Comédie étoit

» heureuses , & ceux-là
 » se feront détester, quoi-
 » que triomphans. Et
 » comme le portrait d'u-
 » ne laide femme , ne
 » laisse pas d'être beau ,
 » & qu'il n'est pas be-
 » soin d'avertir que l'o-
 » riginal n'en est pas ai-
 » mable, pour empêcher
 » qu'on l'aime ; il en est
 » de même dans notre
 » peinture parlante ,
 » quand le crime est
 » bien peint de ses cou-
 » leurs , quand les im-
 » perfections sont bien
 » figurées , il n'est pas
 » besoin d'en faire voir
 » un mauvais succès , à
 » la fin , pour avertir

» qu'il ne les fait pas
 » imiter : & je m'assure
 » que toutes les fois que
 » le Menteur a été re-
 » présenté , bien qu'on
 » l'ait vu sortir du Théa-
 » tre pour aller épouser
 » l'objet de ses derniers
 » desirs , il n'y a per-
 » sonne qui se soit pro-
 » posé son exemple pour
 » acquérir une maîtres-
 » se : & qui n'ait pris
 » toutes ses sources ,
 » quoiqu'heureuses, pour
 » des friponneries d'é-
 » colier , dont il faut
 » qu'on se corrige , si
 » l'on veut passer pour
 » honnête homme. »

1642.

» inconnue ; on ne songeoit point aux
 » mœurs , & aux caractères ; on alloit
 » chercher bien loin les sujets de rire
 » dans des événemens imaginés avec
 » beaucoup de peine , & on ne s'avi-
 » soit point de les aller prendre dans
 » le cœur humain qui en fourmille. »

Cependant , comme M. Corneille n'a songé qu'à plaire , on peut dire qu'il a parfaitement réussi. Sa Comédie , la plus ancienne de celles qui sont restées au Théâtre , n'a point cessé d'y être applaudie. Les différens embarras où se trouvent le menteur , font autant de plaisir , que la façon dont ils s'en tire , cause de surprise. Outre le personnage de Dorante , qui est soutenu avec tout l'art possible , on peut remarquer le caractère naïf de son valet : la finesse des rôles de ses Maîtresses ; celui d'Alcippe , & le bonhomme Géronte. D'ailleurs , il regne dans cette Piece un air de noblesse , & un genre de Comique inconnu jusqu'alors : & les rôles semblent avoir été composés pour les Acteurs qui les ont remplis d'original. M. Corneille nous a donné dans la troisième Scene du premier Acte de la suite du menteur , le portrait des deux Comédiens

qui jouerent ceux de Dorante & de Cliton *. Ce dernier, après avoir dit à son Maître, que son nom est si décrié à Paris, que l'on y représente ses aventures en plein Théâtre, ajoute :

1642.

* Bellerose & Jodelet.

On y voit un Dorante avec votre visage ;
On le prendroit pour vous, il a votre air,
votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre em-
bonpoint,
Et paroît, comme vous, adroit au dernier
point.

Cliton continue ainsi par son propre portrait (a).

Comme à l'événement j'ai part à la peinture :

Après votre portrait, on produit ma figure ;

(a) Pour achever le portrait de Jodelet, nous croyons devoir joindre le morceau suivant. Pendant que Dorante est

occupée à écrire à Mélisse, Cliton entretient la conversation avec Lise, suivante de cette Demoiselle.

CLITON.

Disons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LISE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LISE.

Toy.

Suite du
Menteur.
ACTE II.
SCÈNE II.

1642.

Le Héros de la Façade, un certain *Jodier*
 Fait marcher après vous votre digne Valet.
 Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole:
 Et nous avons tous deux appris en même
 école.
 C'est l'original même, il vaut ce que je vaurai;
 Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire
 en faux.

CLITON.

Oui moy, que t'ensemble?

LISE.

Dés que tout verd & rouge ainsi qu'un perroquet,
 Tu n'est que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris? cette action, qu'est-elle?

LISE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main?

LISE.

De taille à bien serrer la main.

CLITON.

Cette jambe? ce pied?

LISE.

Si tu fors des prisons.

Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.

CLITON.

Ce front?

LISE.

Est un peu creux!

CLITON.

Cette tête?

LISE.

Un peu folle!

CLITON.

Ce ton de voix est fin, avec cette parole!

LISE.

Ah! c'est-là que mes sens demeurent étonnés;
 Le ton de voix est rare aussi bien que le nez.

Et tout autre que lui, dans cette Comédie,
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie:

1642.

Et acheve ce tableau par les trois
vers suivans.

Pour Clarice & Lucrece, elles en ont quel-
qu'air :

Philiste avec Alcippe (a) y vient vous accor-
der.

Votre fem pere même est joué sous le masque.

Ce portrait de Jodelet, nous fournit
l'occasion de placer à sa suite la vie de
cet Acteur célèbre.

JULIEN G B O P F R I N , entra dans
la Troupe du Marais en 1610. & prit
au Théâtre le nom de J O D E L E T .
La naïveté de son jeu, & la vérité de
ses tons, lui acquirent une grande ré-
putation dans le genre Comique. Au
mois de Décembre 1634. Jodelet, par
ordre du Roy (Louis XIII.), passa à
l'Hôtel de Bourgogne : son mérite déjà
connu s'augmenta encore sur ce Théa-
tre. Plusieurs Acteurs travaillerent pour

JODELET

(a) Nous avons dit
Tome V. p. 25. en par-
lant de Bellerose, que
PACTEUR qui joua le rôle
d'Alcippe, piqué du pré-
sente que le Cardinal de
Richelieu avoit fait au

premier, fit valoir le
personnage, dont il
étoit chargé, autant &
plus qu'il ne valoit,
quoique bien inférieur à
celui de Daxans.

1642.

faire paroître ce célèbre Acteur , mais parmi ceux qui le firent mieux briller , Scarron fut celui à qui il dû son plus grand éclat , par les Pieces de *Jodelet , Maître & Valet ; Jodelet soufflé ; D. Japhet d'Armenie ,* &c. rôles qu'il joua d'original , & qu'il joua avec un succès étonnant. « Les traits » de son visage étoient marqués , & si » comiques , qu'il n'avoit qu'à se mon- » trer pour exciter les éclats de rire , » qu'il augmentoit encore , par la sur- » prise qu'il témoignoit de voir rire les » autres. » Jodelet mourut à la fin du mois de Mars 1660. Voici ce qu'en dit Loret dans sa Gazette en vers du trois Avril suivant.

Notre Démocrite Gaulois ,
De la mort subissant les loix ,
A payé tribut à nature ;
Et voici pour sa sépulture.

Ici git qui de Jodelet
Joua cinquante ans le rolet ,
Et qui fut de même farine
Que Gros Guillaume , & Jean farine ,
Hormis qu'il parloit mieux du nez (*)
Que lesdits deux enfarinez.

(*) Jodelet parloit | ce défaut étoit réparé par
beaucoup du nez , mais | ses talens. Au reste , il

Il fut un Comique agréable,
Et (pour parler selon la fable)
Paravant que Clothon, pour nous plaindre de
ciel,
Eût ravi d'entre nous cet homme de Théa-
tre,
Cet homme archi-plaisant, cet homme archi-
folâtre,
La Terre avoit son Momo, aussi-bien que le
Ciel.

Jodelet avoit été marié, il laissa un
fils, qui entra très-jeune dans l'Ordre
des Feuillans, & qui se rendit recom-
mandable par sa piété, son sçavoir, &
son talent supérieur pour la belle dé-
clamation de la chaire. Chacun approu-
vera ce juste éloge, lorsqu'on sçaura
que nous parlons de *Dom Jérôme*, fa-
meux prédicateur du siècle passé, & du
commencement de celui-ci. Il y a en-
core beaucoup de personnes qui se rap-

est dépeint dans des es-
tampes, avec une grande
barbe, des moustaches
noires, & le reste du vi-
sage fariné. M. Piganiol
de la Force, page 345. de
sa description de la Ville
de Paris, nous apprend
le nom de famille de Jo-
delet, en rapportant

l'Epitaphe de D. Jérôme,
« Ce célèbre Prédicateur
» portoit dans le monde
» le nom de *Claude Geof-*
» *frin*. Mort le 16. des
» Calendes d'Avril 1727.
» âgé de 80. ans enterré
» aux Feuillans de la
» rue Saint Honoré. »

1642.

pellent l'oraison de ses sermons, & la noble hardiesse avec laquelle il les débitoit.

1643.

HERMÉNIGILDE

TRAGÉDIE

En Prose,

DE M. DE LA CALPRENEDE.

Herménigilde, fils de Lévigilde, Roy d'Espagne, assiégé dans Séville, où il s'est retiré pour fuir les cruelles persécutions de Goisynthe la belle-mère, se rend enfin sur les instances d'Indegonde, & la promesse que lui fait Recarede, que ses jours sont en sûreté. A peine ce Prince s'est-il soumis à la volonté de Lévigilde, que ce foible Roy, qui n'agit que par les conseils de cette cruelle marâtre, le fait arrêter. Recarede au désespoir, & se reprochant d'être cause du malheur de son frere, reclame la foi du traité dont il a porté la parole. Le Roy, pressé de tous côtés, consent enfin à faire grace à Herménigilde, mais c'est à

condition qu'il renoncera à la foi Catholique. Cette condition empêche qu'il en puisse profiter. Indégonde l'exhorte à ne pas abandonner sa Religion, & à porter avec fermeté sa tête sur l'échaffaut. Voilà le sujet de cette Tragédie assez passable du côté de la conduite, & des règles, mais languissante, & sans art. Telle qu'elle est, M. de Montauban qui en a jugé peut-être plus favorablement, M. de Montauban, dis-je, crut que ce sujet étoit très-propre au Théâtre, & qu'il n'y manquoit que la versification. C'est ce qu'il fait dans sa Tragédie d'Indégonde, qui n'est autre chose que la Tragédie de M. de la Calprenede mise en vers, avec quelques petits changemens dans la catastrophe. En attendant que nous parlions de cette dernière, joignons un morceau de la prose de M. de la Calprenede.

Indégonde dit un dernier adieu à Herménigilde, & après son départ, ajoute : « Donnez maintenant mes
» yeux, donnez le cours à des pleurs
» que je retiens avec trop de tyran-
» nie ; Herménigilde n'est plus auprès
» de nous, pour remarquer notre foi-
» blese, & pour relâcher de sa conf-

1643. » tance par la perte de la nôtre. No-
 » tre exemple ne lui peut plus nuire ;
 » pleurons donc avec liberté , & la
 » mort d'un Prince très-accomplí , & la
 » mort d'un époux , qui fut toujours
 » la meilleure partie de nous-même...
 » C'est assez , » dit-elle à Sigerie , qui
 fait le récit de la mort du Prince.
 « Je suis satisfaite d'Herménigilde ,
 » puisqu'il le doit être. Ô
 » bonté souveraine , tu exauces nos
 » prières , je sens que peu à peu
 » cette vie se dissipe comme une om-
 » bre , & comme une fumée ; je com-
 » mence à perdre l'usage de mes sens...
 « Cessez (elle parle à ses Confidentes)
 » de me donner des assistances inuti-
 » les , & que je ne désire plus de vous ;
 » ma vie , par la grace du Ciel , &
 » par la faveur d'Herménigilde , est ar-
 » rivée à la fin que je lui ai deman-
 » dée ; je vais rejoindre mon cher ma-
 » ri , & je vole après lui sur les ailes
 » de mon Amour. »



LA CLIMENE
OU
LE TRIOMPHE
DE LA VERTU,
TRAGI-COMÉDIE
En Prose,
DE M. PUGET DE LA SERRE.

Climene est aimée d'un Roy, (on ne sçait de quel país) & de son favori ; & elle aime ce dernier. La sœur de Climene , amante méprisée du favori , découvre au Roy , l'amour de Climene. Sur le champ , le Roy ordonne qu'on mette le feu au Château de son rival. Climene toute en pleurs , vient se jeter aux pieds du Roy , & attendrit ce Prince au point , qu'il se repent de l'ordre qu'il a donné. Dans le moment on vient dire que le Château a été consommé , mais que le favori s'est sauvé de la fureur des flâmes. Le Roy consent à l'hymen de Climepe & de son amant , c'est ce qui finit

X ij

cette Piece mal arrangée , & encore plus mal écrite.

1645.

ESTHER,

TRAGÉDIE

DE M. DU RYER.

Comme cette Tragédie se trouve réimprimée dans le Recueil en douze Volumes des Pieces du Théâtre François , qui se vend par la Compagnie des Libraires , nous n'en rapporterons que les vers suivans.

Aman , qui voudroit faire périr les Juifs , qui sont répandus dans les Etats d'Assérus , après les avoir dépeint des plus noires couleurs , ajoute , que la différence de leur Religion , avec celle des autres peuples , doit encore hâter leur perte.

Car enfin , quelle flâme , & quels malheurs éclatent

Quand deux Religions dans un état combattent ?

Quel sang épargne-t-on , ignoble , ou glorieux.

Quand on croit le verser pour la gloire des Dieux ?

Alors tout est permis, tout semble légitime,
Du nom de piété l'on couronne le crime:

Et comme on pense faire un sacrifice aux
Dieux,

Qui verse plus de sang, paroît le plus
pieux.

LE MARTYRE
DE STE CATHERINE

TRAGÉDIE
EN PROSE,

DE M. PUJET, DE LA SERRÉ.

Cette Piece ne paroît pas avoir été
représentée : & de plus, elle est
si pitoyablement construite, que ce
seroit ennuyer le Lecteur, que de lui
en donner le plus petit Extrait.



1643.

ROXELANE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. DESMARES (a).

Solimán II. Empereur des Turcs, est si épris des beautés, & du mérite de Roxelane, une des esclaves de son Sérail, qu'il veut l'épouser, malgré l'usage des Princes Othomans, qui depuis Bajazet I. n'ont eu que des esclaves favorites. Ce Prince, après avoir rendu Roxelane libre, consulte le Moufti sur l'engagement qu'il veut prendre.

LE MOUFTI.

Vous pouvez l'épouser.

SOLIMAN.

Epouser une esclave. ah! que dites-vous, mon Père!

LE MOUFTI.

Le remede est fâcheux, mais il est salutaire.

Eh! Seigneur, qui des deux est indigne de vous,

D'être né d'une esclave, ou d'en être l'époux.

(a) Desmares ne nous est connu que par la Piece de *Roxelane*, qui sem- ble être le seul Ouvrage qu'il ait publié.

Cette Tragi-Comédie, quoique foible, a des endroits assez bien rendus. Le rôle de Roxelane est beau, & soutenu.

1643.

LA BELLE

ESCLAVE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. DE L'ESTOILLE.

PRÊt d'être uni par les plus doux liens avec la belle Clarice, le Prince Alphonse la perd à la prise de Mégare, où vraisemblablement elle a dû finir ses jours, & se trouve réduit à l'esclavage dans un Pais d'Afrique, dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de dire le nom. Il ouvre la Scene, s'entretenant de ses malheurs avec son valet Fernand. Le Roy du Pais, qui aime Alphonse, & veut lui procurer tous les plaisirs possibles, vient lui ordonner de choisir entre toutes les esclaves qu'on lui amène, celle qui lui plaira d'avantage; ib en excepte une seule, dont il veut, dit-il, faire présent au Grand Seigneur.

1643.

Cette esclave destinée au Sérail se trouve être la même Clarice, dont Alphonse se pleura la perte. Ces deux Amans se reconnoissent, mais ils n'osent faire éclater leurs sentimens que sous les noms de frere & de sœur. Quelque bonne volonté que le Roy ait pour Alphonse, il n'ose lui accorder la liberté de Clarice; ce tendre Amant, au désespoir, imploro les bontés de la Reine, & obtient cette grace, par son crédit. Dans le moment que le Roy donne ses ordres, pour qu'on ramene Clarice, Haly vient dire qu'elle s'est précipitée dans la mer. A ce récit, Alphonse se désole, & recommence ses regrets; mais la Reine par ses perquisitions, découvre la fourberie d'Haly, & qu'épris des charmes de cette belle, il vouloit se l'approprier. On la ramene saine & sauve à son cher Alphonse, & le Roy pardonne à Haly, en faveur de la commune joye.

Cette analyse met en état de juger du plan & de la conduite de la Piece; passons aux principaux personnages.

Le Roy & la Reine sont trop doux & comparissans pour des Barbares. On auroit de la peine à trouver des personnes aussi charitables. La vertu de Cla-

rice est un peu Romanesque. A l'égard d'Alphonse, c'est un bon garçon, son rôle est long, & toujours sur le ton plaintif. L'Auteur a eu tort de ne lui pas donner un Valet plus intelligent & plus secourable que Fernand.

1643.

Il ne reste plus qu'à joindre un morceau de versification, pour achever de faire connoître les talens de l'Auteur pour la Poësie Dramatique. Nous avons choisi les Quatrième & Cinquième Scènes du second Acte, qui contiennent la triste séparation des deux Amans. Cette situation est touchante & propre à exercer l'art d'un Poëte.

A C T E I I.

S C E N E I V.

ALPHONSE, CLARICE,

FERNAND.

A L P H O N S E.

HA ! malheureux départ !

C L A R I C E.

S'il vous blesse, il me tue :

Au prix de mon destin, le vôtre est-il pas doux ?

Vous ne perdez que moy.

A L P H O N S E.

Qu'ai-je à perdre que vous ?

1643

CLARICE.

Je vous pers , & de plus , ô perte sans fé-
conde !

Je pers ce qui vaut mieux que moi , que
tout le monde ,

Enfin , je pers l'honneur.

ALPHONSE.

Moy l'esprit , & les sens.

Mais , qui résisteroit aux douleurs que je
sens ?

Quoy ! perdre de la sorte une sœur ado-
rable ?

CLARICE.

Ha ! nommez-la plutôt infame & miséra-
ble ;

Et dans l'état qu'elle est , au lieu de la louer,
Commencez déjà même à la défavouer.

ALPHONSE.

Moy ! je défavouerois un objet que j'a-
dore ?

CLARICE.

Ha ! ne découvrez point un secret qu'on
ignore.

Dieu ! que diroit le Roy , s'il sçavoit qui je
suis ?

Redoubleroit-il pas ma honte & mes ennuis ?

Et vous est-il si doux, qu'il vous seroit sévère,

Cachons-lui ma naissance , évitons sa colere ,

Parlons bas.

A L P H O N S E.

1643.

A quoy plus déguiser notre cœur
Sous ces noms empruntés & de frere , &
de sœur ?

Agissons franchement ; il n'est plus temps de
feindre ,

Nous n'espérons plus rien , qu'avons-nous
plus à craindre ?

C L A R I C E.

Rien , si ce n'est de vivre , & de ne pou-
voir pas

Racheter mon honneur , au prix de mon
trépas.

Mon frere ; mais hélas ! si vous m'étiez si
proche ,

Qui de ma honte un jour ne vous feroit re-
proche ?

C'est à vos déplaisirs quelque soulagement
Que je ne vous sois sœur , que de nom seu-
lement.

A L P H O N S E.

La fussiez-vous d'effet , merveille de notre
âge

Vous ne m'êtes pas tant , & m'êtes d'avan-
tage :

Le sang touche beaucoup , mais je fais assez
voir

Qu'amour plus que nature a sur nous de
pouvoir ;

Les ennuis d'un amant passent bien ceux d'un
frere ;

1643.

La perte d'une sœur à porter est légère,
Celle d'une maîtresse accable de souci,
Et comme on vit pour elle, on meurt pour
elle aussi.

CLARICE,

Non, non, ne mourez point, rien ne
vous y convie :

Mais en vous exhortant de garder votre vie,
Je sens bien que la mienne est prête à s'en-
voler,

Et je console enfin, qui me doit consoler.
Est-il quelque malheur que le mien ne sur-
monte,

Puisqu'il faut que je meure, ou vive avec
que honte ?

ALPHONSE.

Hélas ! que dois-je faire en si grand déses-
poir ?

CLARICE.

Il faut vivre, m'aimer, & cesser de me
voir ;

Mais j'espere aux ennuis, dont je suis af-
fligée,

C'est par eux que déjà je suis toute chan-
gée :

Je ne me connois plus, & mes gémissemens
Vont troubler du Sérail tous les contente-
mens ;

Enfin le Grand Seigneur regardant mon
visage,

1643.

Croira qu'on n'en a fait qu'une infidelle
image :

Me verra sans desirs , & même avec dédain ,
Et touché de mes pleurs , m'éloignera soudain.

A L P H O N S E .

Dieu ! que malgré vos pleurs , il vous trou-
vera belle ,

Il brulera d'abord d'une ardeur criminelle ,
Et s'il veut vous contraindre à le favoriser ,
A ce torrent de feu , quelle digue opposer ?

C L A R I C E .

La mort !

A L P H O N S E .

Ha ! d'un grand cœur grande & chaste
pensée !

C L A R I C E .

Celle qui sçait mourir , ne peut être forcée.

A L P H O N S E .

Ha ! vous ne mourrez point ; non je vous
tirerai

D'un si grand précipice , ou bien j'y périrai.

Oùï , l'épée à la main , j'irai , sans nulle
crainte

Percer vos conducteurs d'une mortelle at-
teinte.

C L A R I C E .

Mais Haly s'en revient.

S C E N E V.

1643.

CLARICE , ALPHONSE ,
FERNAND , HALY.

ALPHONSE.

Quoy ! déjà nous quitter ?

HALY.

Différer son malheur , ce n'est pas l'éviter,
Il faut partir , Madame , & votre plainte est
vaine.

CLARICE.

Adieu , mon frere , adieu , pour jamais on
m'emmené ,
On m'arrache de vous , sans aucune pitié.

ALPHONSE.

On retranche de moi la plus belle moitié.

CLARICE.

Il faut que je vous laisse.

ALPHONSE.

Il faut donc que je meure.

CLARICE.

Voici mon dernier jour.

ALPHONSE.

Voici ma dernière heure.

CLARICE.

Au moins , pensez à moi.

ALPHONSE.

Peut-on vous oublier ?

Peut-on rompre les nœuds qui nous ont scâ
lier ?

C'est

C'est vouloir séparer le feu d'avec la flamme,
L'ombre d'avec le corps, & l'esprit d'avec
l'ame,

1643

Que vouloir séparer ma sœur d'avecque moi.

CLARICE.

Prodige d'amitié; seul comparable à foi!
Encore un coup, adieu, je ne puis plus rien
dire,

Mais pourrois-je parler à l'heure que j'expire,

SCENE VI.

ALPHONSE, FERNAND.

ALPHONSE.

De quelle foy l'esprit se peut-il remparer?
Pour voir un tel désordre, & ne pas mur-
murer?

Je pardonne à qui croit qu'en toute la nature
Il ne se trouve rien qui n'aille à l'avanture,
Que l'Eternel Auteur de la terre & des Cieux
Ne les daigne éclairer d'un regard de ses
yeux:

Et que le monde enfin n'est qu'un vaisseau
qui flotte,

Et parmi les écueils, voit dormir son Pi-
lote, &c.

CLAUDE DE L'ESTOILLE, Sieur de
SAUSSAY, étoit Parisien, Gentilhomme,
& de fort ancienne famille, jus-

L'ESTOIL-
LE.

Histoire de
l'Académie
Françoise.

Tome VI.

Y

1643.

qu'à compter un Chancelier de France parmi ses ancêtres. Son pere qui étoit Audiencier à la Chancellerie de Paris, laissa trois fils ; l'aîné qui mourut jeune, le second qui fut Secrétaire du Cardinal de Lyon, & celui-ci, qui étoit le troisiéme, qui n'eût point d'autre emploi que celui des belles Lettres, & de la Poësie, où il se rendit très-célèbre. Il avoit pourtant plus de génie que d'étude, & de sçavoir. Il s'étoit attaché particulièrement à bien tourner un vers, à quoi il réussissoit fort bien, & aux règles du Théâtre, qu'il faisoit profession d'avoir apprises de M. Gombauld, & de M. Chapelain. Il étoit grand admirateur des vers de M. de Sérifay, & de ceux de M. de Gombauld : Il étoit d'une complexion extraordinairement portée à l'amour, & cette passion fit presque tous les troubles de sa vie. En ses dernières années, il épousa par inclination, une femme qui n'avoit que peu de biens. Il tint long-temps ce mariage caché & comme il n'étoit pas riche, autant qu'il falloit pour vivre commodément à Paris, avec sa famille, il se retira à une maison des Champs, où il passa presque tout le reste de sa vie. ■

mourut en 1652. âgé d'environ 50. ans. Il étoit de taille médiocre, & fort grêle. Il avoit les cheveux, & les yeux noirs, le visage fort pâle, & fort maigre, gâté, & sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant il étoit tombé dans le feu. Il avoit beaucoup de vertu & d'honneur, & supporta sa mauvaise fortune sans s'en plaindre, & sans être incommodé, ou importun à personne. Il reprenoit hardiment, & brusquement, avec une sévérité étrange, ce qui ne lui plaisoit pas dans les choses qu'on exposoit à son jugement. On l'accuse d'avoir fait mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie, qu'il croyoit un chef-d'œuvre, & où il lui fit remarquer clairement mille défauts.

Il travailloit avec un soin extraordinaire, & repassoit cent fois sur les mêmes choses. De-là vient que nous avons si peu d'Ouvrages de lui. Il laissa deux Pièces de Théâtre, LA BELLE ESCLAVE, Tragi-Comédie, 1643. & L'INTRIGUE DES FILOUX, Comédie, 1647. & en achevoit une troisième, quand il mourut, qu'il appelloit LE SÉCRÉTAIRE DE SAINT INNOCENT. Il

avoit part, comme on l'a déjà dit, aux
Pièces des Cinq-Auteurs.

L'ABSENT CHEZ SOY,

C O M E D I E

PAR M. D'OUVILLE.

Lorsqu'on a lu une Pièce de d'Ouville, on connoît presque tous les sujets de ses Comédies. Ce sont toujours des rencontres inopinées, de trompeuses apparences, des brouilleries, & des raccommodemens : des personnes qui se trouvent les unes chez les autres, sans trop sçavoir pourquoi. La Comédie qui fait le sujet de cet article, est remplie de tous ces événemens. Le principal personnage, qui se nomme Clirandre, rend des soins à une jeune personne nommée Elize : ensuite il la quitte, pour revenir à Diane sa première maîtresse. Le galant de Diane est un fou fiéffé, qui tantôt fait le jaloux, & tantôt le tomplaisant. Les valets imitent leurs maîtres, ils se quittent, se raccommodent, se brouillent, &c. Pièce assez foible, à quelques Scènes près. Nous

remarquerons en passant, que le titre de cette Comédie n'est exact que pour le premier Acte, où le pere d'Elize feint d'aller à la campagne, & rentre fécètement dans sa maison, par une porte de derriere.

1643.

LE BÉLISSAIRE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

ROttrou semble avouer que cette Piece n'eût pas de réussite; car voici comment il s'exprime dans son Epître dédicatoire au Duc de Guise: « Béliissaire a été trop cruellement tra-
» versé pendant sa vie, pour espérer
» de ne l'être point après sa mort, &
» quoiqu'il ait été l'admiration de tout
» le monde, il n'a pas laissé d'être la
» haine de quelques-uns, parce qu'il
» en a été l'envie. *Son Histoire ne doit*
» *pas être plus privilégiée que sa vie,*
» *ni sa représentation, que lui-même;*
» & si ceux-même qui l'aimèrent le
» plus furent ceux qui lui firent le plus
» de mal, il est visible que son sort
» est d'être persécuté, quoiqu'il soit

1643.

„ admiré, & d'être condamné par des
„ passionnés, & par des jaloux. „

Bélissaire, vainqueur des Perses, revient à Constantinople : trois personnes attirées par l'Impératrice Théodore, pour assassiner Bélissaire, sont si charmés de sa vertu, qu'ils deviennent, ou du moins promettent d'être les plus zélés défenseurs. L'Empereur Justinien reçoit Bélissaire comme le vrai soutien de son Empire. Le bonheur de Bélissaire est de peu de durée : une lettre qu'il a écrite à une Dame qu'il aime, & que cette Dame a laissé tomber, est ramassée par l'Impératrice, qui la porte à Justinien, en l'assurant que c'est à elle que Bélissaire l'a adressée. L'Empereur, sans vouloir rien écouter pour la justification de ce grand homme, lui ôte tous ses emplois, & donne ordre qu'on le fasse mourir. L'Impératrice Théodore, pressée par ses remords, justifie Bélissaire. Justinien révoque trop tard ses ordres, on vient lui annoncer la mort de Bélissaire, & la Piece finit par le désespoir de l'Empereur. Malgré la chute de cette Tragédie, elle n'est cependant pas la plus foible de son temps.

A X I A N E, (a)
T R A G I - C O M E D I E
E N P R O S E,
P A R M. D E S C U D E R Y.

Au Lecteur.

“ I L y a dix ou douze ans , que je
” me suis trouvé en conversation
” avec trois des plus beaux esprits du
” Royaume ; l’un desquels , soutient
” fortement , que la prose étoit aussi
” propre au Théâtre que les vers ; que
” par elle , on pouvoit aussi-bien ex-
” citer les passions , que par la Poë-
” sie , & que , pourvû qu’un Poëme
” de cette sorte fut composé par un
” bon Artiste , il auroit le même suc-
” cès. J’avoue que j’écoutai lors ce
” discours comme un paradoxe , & que
” toutes les raisons qu’il apporta ne
” me persuaderent point. Cependant ,
” il est arrivé par la suite du temps, que

(a) Le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré d’une Histoire du premier Volume de Pillage de Bassa.

1643-

» l'expérience m'a fait voir la vérité
 » de son opinion , & la fausseté de la
 » mienne : & trois ou quatre Ouvra-
 » ges de cette espèce , ont si avanta-
 » geusement réussi , qu'il a fallu don-
 » ner les mains , & rendre les armes ,
 » & confesser ingénument à l'avanta-
 » ge de la Prose , que ses forces sont
 » plus grandes que je n'avois cru. . . .
 » Mais comme celui dont j'avois com-
 » battu les sentimens , a remarqué
 » que les miens étoient changés , il a
 » voulu pousser plus loin sa victoire ,
 » & se servant du pouvoir que les
 » vainqueurs ont sur les vaincus , il
 » m'a imposé , comme une réparation
 » à son honneur , la nécessité de faire
 » une Piece de cette nature : je l'ai donc
 » faite avec tout l'art , & tout
 » le soin dont je suis capable , &c. »

Léontidas , Prince de Lesbos , chas-
 sé de ses Etats par ses propres sujets ,
 forme le dessein de courir les mers ,
 & devient en peu de temps un fameux
 Corsaire. Hermocrate , fils de Dio-
 phante , Roy de Crète , est pris pri-
 sonnier par Léontidas. Il devient amou-
 reux d'Axiane , fille de ce dernier.
 Axiane , sensible à l'amour d'Hermo-
 crate , brise ses fers , & s'enfuit avec
 lui

lui en Crète, où Diophante les reçoit avec bonté. Léontidas, au désespoir de la perte d'Axiane, déclare la guerre au Roy de Crète, & dans une bataille navale, ce dernier tombe au pouvoir de son ennemi. (Ici commence la Piece.) Léontidas offre la vie & la liberté au Roi de Crète, en lui remettant Axiane. Diophante refuse cette proposition, aimant mieux mourir, que de commettre une pareille perfidie. Cependant Axiane, sans en rien communiquer à Hermocrate, se résout à se remettre au pouvoir de son pere, pour sauver la vie au généreux Roy de Crète. Le même motif engage Hermocrate à s'offrir à la colere de Léontidas. Axiane, & Hermocrate se trouvent dans le même moment aux pieds de ce pere inexorable. Ce spectacle, & les discours de ces Amans, désarment la colere de Léontidas : il pardonne à Axiane, & consent qu'elle s'unisse avec Hermocrate, & en même-temps, il se réconcilie avec le Roy de Crète, & promet de quitter la profession de Corsaire ; & le Roy de Crète lui offre tous les secours nécessaires pour remonter sur le trône de Lesbos. Cette Piece a beaucoup d'endroits pathétiques : le dénouement en est même attendrissant.

1643.

E U R O P E ,
COMÉDIE HEROÏQUE
DE M. DESMARESTS.

Quoique cette Piece ait été imprimée comme d'un Anonyme, cependant le nom de l'Auteur étoit aussi connu, que l'allégorie facile à appliquer à la conjoncture des affaires, où l'Europe se trouvoit alors.

La paix *descendant du Ciel*, fait le Prologue, & annonce le retour des Arts, du Commerce, des plaisirs, & de l'Abondance,

Europe, qui du monde eut le plus beau partage,

Qui compte tant de Rois entre ses habitans,

Malgré l'orgueil de ses Tirans,

Va voir dissiper son orage.

Après mille tourmens soufferts,

Un guerrier valeureux la va tirer des fers,

D'un Tyran dont l'ardeur la veut rendre captive.

Son heur sera suivi de tous.

Après le mal, le bien; les fruits de mon-
Olive;

Au cueillir sont amers, & par le temps sont
doux.

L'Espagne représentée par Ibere ouvre le premier Acte, & prie Germanique son parent & son Confident, de l'aider dans le dessein qu'il a d'assujétir la Reine Europe, malgré les efforts de Francion, qui a entrepris de maintenir sa liberté.

1643.

Je brule pour Europe, & ma fortune est telle,

Que sans faire le vain, je suis seule digne d'elle.

Tant de Rois asservis, tant de puissans Etats
M'ont mis au plus haut rang entre les Potentats.

Je suis si cher aux Dieux, que du milieu de l'onde,

Ils ont fait pour moi seul sortir un autre monde;

Et pour me combler d'honneur, ils ont fait naître encor

Des rivières d'argent, & des montagnes d'or.

Comme ses soins & ses empressements ne font qu'irriter cette superbe Reine, Ibere a recours à la ruse, & à la violence: & tâche à gagner la Nymphé Ausonie (1), Confidente & favorite d'Europe. Pour faciliter cette con-

(1) L'Isa-

quête, Germanique employe son autorité, & fait agir Parthenope & Mé-

Z ij

lanie (1), Suivantes de la Nymphé.
 1643. Aufonie, prête à succomber, est secou-
 (1) Naples & Milan, rée fort à propos par Francion. Ibere
 au désespoir, fait tomber toute sa fu-
 reur sur son rival ; & soulève contre
 (2) La Lor- lui la Nymphé Austrasie (2). Francion
 raine. qui a de violens soupçons sur la fidé-
 lité de cette dernière, en exige des
 assurances, & découvrant ensuite ses
 intelligences secrètes avec Ibere, il dé-
 pouille cette perfide, sans s'embarrasser
 des menaces de son ennemi. Ibere,
 privé de cet appui, continue toujours
 les poursuites auprès d'Europe ; &
 pour la tromper, lui fait proposer
 la paix par Germanique. Quoiqu'Eu-
 rope doute de la sincérité de cette
 offre, elle veut bien y consentir ; &
 exhorte Austrasie à s'aller jeter aux
 pieds de son Vainqueur. Germanique
 séduit une seconde fois cette Nymphé,
 en faveur d'Ibere ; à peine Austrasie a
 quitté la Scène, que Germanique ou-
 vrant enfin les yeux, fait de longues
 réflexions sur le procédé ambitieux
 d'Ibere, dont il est la première victi-
 me. On vient avertir Francion des
 nouveaux attentats de la rébelle Aus-
 trasie ; il sort pour les prévenir. Pen-
 dant ce temps, Ibere apprend sans s'é-

mouvoir, plusieurs pertes qu'on vient
lui annoncer. Il ne perd point l'espé-
rance de réussir, jusqu'au retour de
Francion.

1643.

F R A N C I O N.

J'ai dissipé des miens les entreprises noires ;
Qu'Ibere nourrissoit, pour borner mes vic-
toires.

Et pour comble d'honneur, la place * est en * Sedan.
mes mains

Par où pouvoient un jour s'éclorre leur
dessein.

I B E R E.

Ah ! c'est-là mon malheur ! nulle espoir
ne me reste,

Voilà, voilà le coup à ma grandeur funeste.

J'attendois en suspens par ce complot puis-
sant

De revoir tout-à-coup mon pouvoir renais-
sant.

Soutiens moi, Germanique, en ce malheur
extrême. *Il tombe évanoui.*

G E R M A N I Q U E.

Hélas ! je ne puis pas me soutenir moi-
même.

EUROPE à Germanique & à Francion.

Tous deux étant d'accord,
Vous me donnez la paix, je ne crains nul
effort.

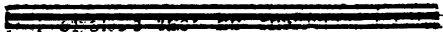
1643,

Que le Ciel , Francion , toujours vous favo-
rife ,

Et vos chers alliés , auteurs de ma franchise ;
Germanique en mon cœur tiendra ce même
rang :

Je vous aimerai tous : vous êtes tous mon
sang.

Ibere l'est aussi , s'il étouffe sa flamme ,
Je lui réserve encore une place en mon ame.



LA SUITE
DU MENTEUR,
COMÉDIE

DE M. CORNEILLE.

Épître de la
suite du Men-
teur.

JE vous avois bien dit , (c'est M.
Corneille qui parle) que le Men-
teur ne seroit pas le dernier emprunt
ou larcin que je ferois chez les Es-
pagnols. En voici une suite qui est
encore tirée du même original : &
dont Lope a traité le sujet sous le ti-
tre de *Amar sin Saber à quien*. Elle
n'a pas été si heureuse au Théâtre
que l'autre , quoique plus remplie de
beaux sentimens , & de beaux vers.

» Ce n'est pas que j'en veuille accuser ,
» ni le défaut des Acteurs , ni le mau-
» vais jugement du peuple. La faute
» en est toute à moi , qui devois mieux
» prendre mes mesures , & choisir des
» sujets plus répondans au goût de mon
» auditoire. Si j'étois de ceux qui tien-
» nent que la Poësie a pour but de pro-
» fiter aussi-bien que de plaire , je tâ-
» cherois de vous persuader que celle-
» ci est beaucoup meilleure que l'au-
» tre , à cause que Dorante y paroît
» beaucoup plus honnête homme , &
» donne des exemples de vertu à sui-
» vre , au lieu qu'en l'autre , il ne don-
» ne que des imperfections à éviter ;
» mais pour moi qui tiens avec Arif-
» tote & Horace , que notre Art n'a
» pour but que le divertissement , j'a-
» voue qu'il est ici bien moins à esti-
» mer qu'en la première Comédie ,
» puisqu'avec ses mauvaises habitudes ,
» il a perdu presque toutes ses graces ;
» & qu'il semble avoir quitté la meil-
» leure part de ses agrémens , lorsqu'il
» a voulu se corriger de ses défauts. »

« L'original Espagnol est de Lope de
» Vegue sans contredit , & a ce défaut
» que ce n'est que le valet qui fait rire ,
» au lieu qu'en l'autre , les principaux

Examen de
la suite du
Menteur.

1643.

» agrémens font dans la bouche du maî-
 » tre. L'on a pu voir, par les divers succès,
 » quelle différence il y a entre les raille-
 » ries spirituelles d'un honnête homme
 » de bonne humeur, & les bouffonneries
 » froides d'un plaisant à gages. L'obscu-
 » rité que fait en celle-ci le rapport à
 » l'autre, a pu contribuer quelque
 » chose à sa disgrâce, y ayant beau-
 » coup de choses qu'on ne peut en-
 » tendre, si l'on n'a l'idée présente du
 » *Menteur.* » (a)

(a) « Elle a encore,
 (continue M. Corneille)
 » quelques défauts par-
 » ticuliers. Au second
 » Acte, Cléandre racon-
 » te à sa sœur la généro-
 » sité de Dorante, qu'on
 » a vû au premier, contre
 » la maxime qu'il ne
 » ne faut jamais faire ra-
 » conter ce que le Spec-
 » tateur a déjà vû. Le
 » cinquième est trop fé-
 » rieux pour une Pièce
 » si enjouée, & n'a rien
 » de plaisant que la pre-
 » miere Scene entre un
 » Valet & une Servante.
 » Cela plaît si fort en Es-
 » pagne, qu'ils font
 » souvent parler bas les
 » amans de condition,
 » pour donner lieu à ces
 » sortes de gens de s'en-

» tredire des badinages,
 » mais en France, ce
 » n'est pas le goût de
 » l'Auditoire. Leur en-
 » tretien est plus sup-
 » portable au premier
 » Acte, pendant que Do-
 » rante écrit : car il ne
 » faut jamais laisser le
 » Théâtre, sans qu'on
 » y agisse, & l'on y
 » agit qu'en parlant.
 » Ainsi Dorante qui é-
 » crit, ne le remplit pas
 » assez, & toutes les fois
 » que cela arrive, il
 » faut fournir l'action
 » par d'autres gens qui
 » parlent. » Ce que M.
 Corneille ajoute ensuite,
 doit être regardé comme un précepte pour la
 Poësie Dramatique, &
 dont on peut former ces

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici avec tout le respect que l'on doit à la mémoire de M. Corneille, qu'il paroît clairement, que persuadé du mérite de cette Piece, la chute l'en a surpris au point, qu'après un rigoureux examen, il a cru ne pouvoir en attribuer la cause, qu'à certains défauts, dont la plupart même ne doivent être regardés comme tels, que par la différence du goût François à celui des Espagnols. S'il avoit voulu écarter un peu cette prévention, il auroit reconnu, que quoiqué la suite du Menteur soit mieux écrite, & que Dorante y donne de meilleurs exemples que dans la première, cependant elle a dû n'avoir qu'un foible succès. L'intrigue en est foible, & sans intérêt. Dorante n'y

1643.

se régle. « Que quand on
» a occasion de louer une
» Lettre, un Billet, ou
» quelqu'autre Piece é-
» loquente ou spirituel-
» le, il ne faut jamais
» la faire voir, parce
» qu'alors c'est une pro-
» pre louange que le
» Poëte se donne à soi-
» même, & souvent le
» mérite de la chose ré-
» pond si mal aux élo-
» ges qu'on en fait, que

» j'ai vû des stances pré-
» sentées à une Maïtres-
» se, qu'elle vantoit
» d'une haute excellen-
» ce, bien qu'elles fussent
» très-médiocres, & cela
» devenoit ridicule. Mé-
» lisse loue ici la lettre
» que Dorante lui a é-
» crite, & comme elle
» ne la lit point, l'Au-
» diteur a lieu de croire
» qu'elle est aussi-bien
» faite qu'elle le dit. »

1643

conserve aucun caractère , & mérite aussi peu le bonheur dont il est accablé , que la prison , dans laquelle il paroît pendant les trois premiers Actes. Mélisse & Olyandre son frere , ne sont pas certainement des exemples à imiter. La premiere fait l'amour avec trop peu de bienfiance , & l'autre manque de prudence & de politesse. Philiste est un personnage très-équivoque. L'effort qu'il fait en cédant sa maîtresse à Dorante , ne paroît pas grand , & d'ailleurs Mélisse est trop coquette pour qu'un galant homme doive la regretter. M. Corneille avoue que les discours du valet & de la soubrette sont déplacés : mais quand ils ne le seroient pas , croira-t-on que leurs plaisanteries soient capables de faire réussir une Comédie , qui n'a d'ailleurs rien de piquant. L'Auteur avoit plus de tort qu'un autre de se plaindre de la délicatesse du public , & d'appeler de son jugement.

Quoique d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation , quatre ou cinq ans après , la Troupe du Marais la remit sur le Théâtre , avec un succès plus heureux , mais aucune des Troupes de Province ne s'en est chargée.

LA FOLIE
DU SAGE.
TRAGI-COMÉDIE

1644.

DE M. TRISTAN.

LE sujet de cette Tragi-Comédie est entièrement de l'invention de l'Auteur, aussi-bien que les personnages qu'il y introduit. Le Roy de Sardaigne, amoureux de Rosélie, fille d'Ariste, déclare, sans autre façon, ses intentions au pere de cette belle, & le prie de le servir. Ariste, en cette occasion, soutient assez bien le caractere de Philosophe & de Sage: il n'étoit gueres possible qu'il pût faire autrement. Le Roy, sans vouloir écouter ses remontrances, fait venir Palamede, ce dernier qui aime Rosélie, & en est aimé, n'ose faire soupçonner sa passion, & combat adroitement celle du Roy en lui représentant que cette fille est trop vertueuse pour la souffrir. L'éloge que Palamede fait ensuite des rares qualités de Rosélie, ne sert qu'à augmenter l'amour dans le cœur du

1644.

jeune Monarque. Il convient qu'il se
eu tort de former des desirs criminels
sur cette beauté, qu'elle est digne de
partager la couronne, & il charge ce
confident d'aller promptement lui ap-
prendre cette grande nouvelle. Cette
situation est très-délicate, & Tristan
l'a passablement rendue.

Palamede est accablé de douleur,
Rosélie en ressent une bien plus vive
lorsque son amant, obéissant trop fidé-
lement à ses ordres, vient lui annon-
cer la volonté du Roy, & la presse
même d'y souscrire. Ne consultant que
son cœur, elle prend la résolution de
s'empoisonner, & laisse sur la table
de sa chambre, un billet adressé au
Roy, par lequel elle fait connoître
qu'elle s'est procuré la mort, confor-
mément aux sages conseils d'Ariste, &
en se servant du poison que Palamede
lui a présenté. Le Roy qui ignore le
véritable sens de ce billet, s'abandonne
à la fureur, fait arrêter Palamede com-
me coupable, & accable Ariste d'injures.
Ce déplorable pere n'est que trop sensi-
ble à la perte de sa fille: sa sagesse s'é-
clipse, il se livre à des transports, & à
des emportemens ridicules: Voici le
passage, il est singulier.

A R I S T E .

1644.

ACTE III.
SCÈNE IV.

Par quel dérèglement suis-je persécuté ,
Avec tant d'injustice , & tant de cruauté ?
Il n'est rien d'ordinaire en cette destinée ,
Et ma raison timide en demeure étonnée.
Mais quoi ! j'ai des garants de ces oppressions ,
J'ay pris contre le sort de bonnes cautions.
Esprits dont la doctrine en erreurs si féconde ,
S'est acquis tant de gloire en trompant tout
le monde ,

Nous donnant la vertu pour un souverain
bien ,

Que déterminez - vous d'un sort tel que le
mien ?

Ah ! voici ces Docteurs , de qui l'erreur nous Il vient à
ses livres.
flatte ;

Aristote , Platon , Solon , Bias , Socrate ,
Pittaque , Periandre , & le vieux Samien , (1) (1) Pytha-
gore.
Xénophane , & Denis le Babylonien .

Revisitons un peu cette troupe sçavante ,
Guide , Eudoxe , Epicharme , Alcïdame , &
Cléanthe ,

Démocrite , Thalès , d'un immortel renom ,
Possidoine , Caliphe , Antisthene , Zénon ,
Consultons Xénocrate , & consultons encore
Pherceyde , Ariston , Timée , Anaxagore ,
Chryssippe , Polémon , le docte Agrigen-
tin , (2)

Clitomaque , Archytas , Anaxarque & Plotin ; (2) Empé-
docte.

1644.

Reconfrontons encor tous ces Auteurs de
marque ,

Aristippe , Sénèque , Epictete , & Plutarque .

Eh bien ! sages Docteurs , eh bien ! sçavans
esprits ,

Célèbres artisans du piège où je suis pris ,

En mes afflictions je vous prens à partie ,

Et c'est contre vous seuls que j'ay ma ga-
rantie.

Vous avez assuré qu'en suivant la vertu ,

Jamais l'homme de bien ne se trouve abatu :

Qu'il est aux accidens un cube inébranlable ,

Toujours en même assiette , & de face sem-
blable.

.....

Vous l'avez soutenu, vous en avez menti :

Effrontés , imposteurs ; allez je vous désie ,

De me faire avouer votre philosophie :

Vous m'avez abusé de discours superflus ,

Changez de sentiment , & ne vous montrez
plus.

Ariste jette ses livres. Cléagène son
Gentilhomme les ramasse , & fait cette
réflexion.

C L É A G È N E .

O Cieux ! la cruauté d'une atteinte si rude ,

Altere cet esprit affoibli par l'étude.

Pressé de la douleur qui lui trouble les sens ,

Il punit de ses maux des sujets innocens ,

Son égarement ne lui permet pas d'écouter un Médecin qui vient l'avertir que Rosélie qu'on croit morte, n'est seulement qu'endormie. Ariste ne répond que par des discours insensés, & sa science ne sert qu'à rendre son galimathias plus inintelligible : enfin il ne recouvre la raison, que lorsque Rosélie, revenue de son assoupissement, lui certifie qu'elle est vivante. L'explication qu'elle donne au véritable sens du billet, fait connoître l'innocence de Palamede. Le Roy ordonne qu'on lui sauve une vie qu'il ne pouvoit perdre sans injustice, mais il le persécute toujours comme son Rival. Ariste même, sortant de son caractère, employe toute son autorité pour faire consentir sa fille à l'hymen glorieux que le Roy lui propose. Rosélie plus constante, & plus généreuse que ce Philosophe, déclare qu'elle ne peut cesser d'aimer son cher Palamede, & qu'elle est prête à souffrir les tourmens les plus affreux, plutôt que de lui être infidelle. Ariste est obligé de louer cette rare fermeté, & le Roy étouffant enfin sa passion, consent au bonheur de ces deux Amans.

Le sujet de cette Pièce, est, comme

1644.

on le voit , un peu bizarre : les caracteres font foux , & mal foutenus. Le Roy de Sardaigne est un jeune Prince fougueux , & livré à toutes ses passions. Ariste , pendant son égarement , présente un tableau de la foiblesse humaine , lorsque la raison disparoît , mais il devoit être plus prudent , & plus raisonnable dans le reste du Poëme. Rosélie est une bonne fille : elle pourroit être blâmée de se piquer d'une constance romanesque pour Palamede , qui n'est qu'un imbécille.

LE JUGEMENT ÉQUITABLE
DE CHARLES

LE HARDY,

DERNIER DUC DE BOURGOGNE,

TRAGÉDIE

DE M. MARÉCHAL.

R Odolfe , Gouverneur de Mastric , amoureux de Mathilde , femme d'Albert , Citoyen de la Ville , suppose une lettre de ce dernier , écrite à Louis XI. Roy de France , qui lui marque
les

les moyens de surprendre Mastric : sous ce prétexte , Rodolfe fait arrêter Albert , & le condamne à perdre la vie , ce qui s'exécute secrettement. Mathilde , qui ignore la mort de son mari , vient demander grace à Rodolfe , qui la lui accorde , à condition qu'elle se rendra à son amour.

1644.

MATHILDE.

Qu'ai-je oûi ? vous m'aimez ? votre bouche l'exprime !

Albert , je t'ai perdu ; son amour est ton crime.

RODOLFE.

Non , mais le seul moyen à son salut offre.

Où je vis par la vie , ou la perte me pert.

Choisis.

MATHILDE.

Quelle injustice à ce choix me convie ?

Que je perde l'honneur , ou qu'il perde la vie !

Qu'Albert meure pourtant , je conclus son trépas ,

Sa vie , & mon honneur ne se balancent pas.

Lui-même contre lui , dans ce choix déplorable ,

M'inspire combien l'un à l'autre est préférable :

Tome VI.

A a

1644.

Qu'étant son propre honneur dans le mien
confondu ,

Si par-là je le sauve , il se croit plus perdu .

Un grand cœur souffre moins , quand le sort
le surmonte ,

A mourir innocent , qu'à vivre dans la honte .

Puis , quand il seroit tel que votre amour le
rend ,

Pour effacer un crime , en ferai-je un plus
grand .

.....
Laissez-moi voir Albert , Seigneur , ou je
vous laisse .

Je ne demande plus qu'un moment en ce
lieu ,

Pour sortir de la vie , en lui disant adieu .

Rodolfe feint d'avoir fait conduire
Albert dans son appartement , & dit à
Matilde d'y passer. Il se présente à elle
dans la résolution de la violer. La
frayeur de Mathilde lui cause un éva-
nouissement ; & lorsqu'elle en est reve-
nue , elle croit que Rodolfe a profité
de cet accident , pour triompher de son
honneur. Elle en porte sa plainte à
Charles , Duc de Bourgogne , qui s'est
rendu à Mastric. Le Duc découvre
l'iniquité de Rodolfe , & pour réparer
l'honneur de Mathilde , il lui ordonne

de l'épouser. Le mariage fait, on arrête Rodolfe, & le Duc le condamne à perdre la tête sur un échaffaut. Frédégonde, qui passoit pour la mere de Rodolfe, vient se jeter aux pieds de Charles, & lui apprend que Rodolfe est né de lui, & d'une sœur qu'elle avoit, qui mourut quelque temps après la naissance de ce fils. Charles éprouve un trouble extrême à cette nouvelle: mais enfin la justice reprend tous ses droits dans son cœur. Il se raffermir dans le dessein de faire punir Rodolfe, & on vient lui en apprendre la mort.

1644.

CHARLES.

O justice! ô destin! que votre ordre est sévère!

Perdre un fils! vos décrets me portent à ce point!

Ciel! je l'ai fait, j'en pleure, & ne m'en repens point!

Cette Piece a quelques beautés de détail: mais le fonds n'en est pas heureux, ni convenable au Théâtre François.



1644.

T H É S È E
O U
LE PRINCE RECONNU,
TRAGI - COMÉDIE
En Prose,
DE M. PUGET DE LA SERRE.

LE Héros qui donne son nom à la Piece, vient, sans être connu, au secours d'Athenes, assiégée par Anthiope, Reine des Amazones. Plusieurs raisons l'engagent à prendre ce parti; l'honneur de la patrie, la défense d'un état où il doit un jour commander, & sa noble ambition de ne paroître devant Egée, que couvert de gloire, & digne successeur de sa couronne. Il espere aussi que le hazard lui fournira l'occasion de voir la Reine des Amazones qu'il aime constamment. C'est en cet état qu'il ouvre la Scene. Pirithoüs son ami est pris dans une fornicie: Antiope lui rend la liberté: se flatant qu'Egée en usera de même à l'égard d'Egérie sa sœur, qui a été

faite prisonniere au combat précédent. Pirithoüs ne pouvant obtenir la liberté de la Princesse , & ne voulant pas céder en générosité à la Reine , embrasse ses intérêts. Pendant ce temps-là , Médée , qui s'est emparée de l'esprit du Roy d'Athenes , devient amoureuse de Thésée , & offre de le faire regner à la place d'Egée. Thésée rejette cette proposition avec horreur. Médée irritée fait entendre au Roy , que le Prince , d'intelligence avec Antiope , conspire contre sa vie : & pour appuyer sa calomnie , elle se sert d'une lettre interceptée , qu'Antiope écrit à Thésée. Le jeune Prince demande à parler au Roy , & lui présente son épée , & une lettre de Rytra * sa mere. A la vue de la lettre de son épouse , & de l'épée qu'il lui avoit laissée , Egée reconnoît son fils , & ne doute plus de la perfidie de Médée. Cette Magicienne se sauve à travers les airs. D'abord que Thésée est reconnu pour fils du Roy , Antiope leve le siège qu'elle tenoit devant Athenes , Egée accepte avec une extrême joie la paix qu'elle lui offre ; charmé qu'elle soit assurée , par son mariage avec Thésée son Amant fidèle.

* Achra

2644

Nous croyons que M. Quinault a pu faire usage de ce Poème en prose, & sur-tout du rôle de Médée, dans l'Opera qu'il a donné sous le nom de Thésée. Ce n'est pas que nous prétendions comparer l'un à l'autre. L'Ouvrage du Sieur de la Serre est plein de défauts : l'on y trouve des pensées, mais le style est enflé, rempli de galimathias, & de platicudes. L'unité de lieu y est si mal observée, que la Scene est alternativement au Palais d'Egée, & dans le camp des Amazones. Thésée a trop de timidité & de foiblesse pour un Héros. Egée est un Monarque méprisable, digne d'être berné par une Sorciere telle que Médée. On pourroit aisément supprimer le rôle d'Antiope, quoiqu'il soit le plus noble, & le plus brillant de la Piece, qui, avec ces defectuosités, est cependant une des plus passables de l'Auteur.



LA STRATONICE

O U

LE MALADE

D'AMOUR,

TRAGI-COMÉDIE

DU SIEUR DE BROUSSE.

L'Auteur n'avoit pas besoin d'avertir que c'est ici un coup d'essai. Pour peu qu'on ait de teinture de l'histoire, on conjecturera que le sujet de cette Piece, pour être traité passablement, ne devoit pas l'être par un écolier, qui n'avoit aucun goût, ignoroit ce que c'est que caracteres, & tomboit dans des défauts grossiers, qu'il n'étoit pas capable de cacher par la versification.

Conformément au récit des Historiens, le nouvel Auteur fait paroître Antiochus accablé d'une maladie causée par l'amour qu'il ressent pour Stratonice sa belle-mère, & qu'il n'ose déclarer. Il entreprend cependant de le faire, mais la fierté que Stratonice affecte, lui fait changer de ton; il feint une espèce de délire, & continue ce

1644

1644.

personnage jusqu'à la fin de la Piece. Le Médecin Erasistrate découvre la cause de son mal; il en fait part à Séleucus; ce Roy, après avoir bien balancé, préfère enfin la vie de son fils, à sa propre satisfaction, & lui cède la belle Stratonice. Thamire, Princesse de Thessalie, qui jusqu'à ce moment s'étoit flatée que les soupirs d'Antiochus s'adressoient à elle, demeure fort surprise. Séleucus, pour l'appaiser, lui donne la main, & la Piece finit par ce double hymen.

Voici le Catalogue des Pieces du Sieur DE BROUSSE, dont nous avouons que nous ne connoissons que le nom, & les Ouvrages.

LA STRATONICE, ou le MALADE d'AMOUR, Tragi-Comédie, 1644.

LES INNOCENS COUPABLES, Com. 1645.

LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLEZ, Comédie, 1646.

LE TURNE DE VIRGILE, Frag. 1646.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, Comédie, 1649.

Le Curieux impertinent, ou le Jaloux, Comédie qui parut en 1645: n'est pas de l'Auteur dont nous parlons, mais de son frere, C'est ce que n'a pas observé l'Auteur des *Recherches sur les Théâtres de France.*

PERSIDE

P E R S I D E
 O U
 L A S U I T E
 D'IBRAHIM BASSA,
 T R A G E D I E

DE M. DESFONTAINES.

ERaste, Gentilhomme François, tombé par le sort des armes dans l'esclavage, devient par sa valeur Grand Visir, & favori de l'Empereur des Turcs Soliman II. Ce dernier devient amoureux de Perside, femme d'Erase, & n'en pouvant rien obtenir, par le conseil de ses confidens, il se résout à se défaire d'Erase, sous prétexte d'une conspiration contre sa personne. Perside qui apprend la mort de son époux, se travestit avec un habillement d'homme : méconnue sous ce déguisement, elle est blessée, & conduite à Soliman, qui la reconnoît, & la voit expirer dans le moment. Selon l'usage établi au dénouement d'une Piece, Soliman regrette Eraste & Per-

Tome VI.

Bb

1644.

side, & promet de punir les auteurs du pernicieux conseil qu'il a suivi.

* Voyez le
quatrième
Tome de cet-
te Histoire,
page 332.

Ce sujet avoit déjà été traité par Mainfray, sous le titre de *la Rhodienne*, ou *la Cruauté de Soliman*. * Au langage près, & quelques usages de Théâtre, Desfontaines n'a pas un grand avantage sur l'ancien Poëme.

L'ILLUSTRE OLYMPIE

O U

LE SAINT ALEXIS,

TRAGÉDIE

DE M. DESFONTAINES.

Alexis, fils d'Euphémien, Sénateur Romain, & principal Ministre de l'Empereur Honorius, après avoir épousé Olympie, fille d'Olympius, Général des armées de l'Empereur, mort au service de ce Prince, la quitte le soir de son mariage, pour obéir au commandement du Ciel, qui lui ordonne ce sacrifice. Il s'embarque dans un vaisseau, pour aller à Edesse, Ville de Syrie. La tempête jette le vaisseau au port d'Ostie. Alexis après son

naufnage , forme le deſſein de retourner à Rome , & à la faveur de ſon déguifement , & du temps qui a changé les traits de ſon viſage , de ſe retirer dans la maifon de ſon pere , où il paſſe ſept années , ne ſe nourrifiant que des reſtes des domeſtiques : enfin il meurt ; c'eſt ce qui finit le quatrième Acte : car tout ce que l'on vient de rapporter ſe paſſe aux yeux des Spectateurs : le mariage d'Alexis , ſa fuite , le deſeſpoir d'Olympie , l'embarquement , & le naufrage d'Alexis , ſon retour à Rome , la vie ignominieufe qu'il menoit chez Euphémien , & enfin ſa mort : ſans comprendre l'amour d'Honorius , & des deux Généraux de ſes armées pour Olympie.

1644

A C T E V.

« L'Empereur entrant au Palais
 » d'Euphémien , entend une voix qui prononce ces paroles.

Argument
de l'Auteur.

Arrête, Honorius, c'eſt le Ciel qui l'ordonne ;

Commande qu'on cherche un tréſor ,

Plus riche mille fois que les perles ni l'or ;

Abaiſſe devant lui ton ſceptre & ta couronne :

C'eſt le palais d'Euphémien ,

Qui te recelle un ſi grand bien.

» Honorius à ces paroles demande à

B b ij

1644.

« Euphémien quel est ce trésor. . . . &
» lui ordonne de lui en rendre compte :
» Euphémien , en entrant dans la Sale
» où est Alexis , sous le degré , le trou-
» ve expirant , & environné d'Ange ,
» qui font un concert de musique au-
» tour de lui. A l'abord d'Euphémien ,
» un nuage descend , qui enveloppe
» les Anges , & les fait disparaître. Eu-
» phémien les suivant de la vue & de
» la voix , leur demande quel est le
» trésor que le Ciel a déclaré à l'Em-
» pereur, Ils répondent du nuage , que
» le corps qui git à terre devant ses
» yeux , est ce qu'il désire. Après cette
» réponse , Euphémien fait mettre le
» corps sur un lit de parade , & va
» rendre compte à l'Empereur de ce
» qu'il a vu. L'Empereur avec toute
» sa Cour entre dans la Sale , couvre
» le corps du Saint de son manteau
» royal ; & met son sceptre & sa cou-
» ronne à ses piés , le priant d'être le
» protecteur de ses états. Après , ayant
» apperçû le Billet qui étoit en la main
» d'Alexis , il le demande avec res-
» pect ; le Saint ouvre la main ; l'Em-
» pereur le donne à son Chancelier ,
» qui le lit.

Billet d'Alexis.

1644.

Mets fin , cher Olympie , au cours de tes
foucis ,
Ne cherche plus ton Alexis ,
Il a par son retour satisfait ton envie ;
Tes yeux sur qui l'amour avoit mis son ban-
deau ,
Ne l'ont pas reconnu , quand il étoit en vie ;
Reconnois-le dans le tombeau.



Je tiens d'Euphémien la naissance & le
jour :
Tu fus l'objet de mon amour
Deslors que mon esprit fut capable de flâme.
Je te quittai pourtant , & sans te dire adieu.
Car si tu pris mon cœur , le Ciel ravit mon
ame ;
Mais je te quittai pour un Dieu.



J'eus pour lui de l'amour , aussi-bien que
pour toy ,
A tous deux j'ai gardé ma foy ,
Et par une admirable , & divine aventure ,
Je puis vous satisfaire , en vous mettant
d'accords ;
Le Ciel aura mon ame , & dans la sépulture ,
Tu pourras posséder mon corps.

B b iij

O L Y M P I E .

1644.

Oui, c'est-là, cher époux, qu'il faut que
je te suive ;

Aussi-bien après toi ne crois pas que je vive :
Ce moment que sans toi je conserve le jour,
Semble déjà durer un siècle à mon amour.

Attens-moi, je te suis ; Ciel permets que je
meure.

Quoi ! mon ame, as-tu peine à quitter ta
demeure ?

.....
Alexis.

E U P H É M I E N .

Ah ! mon fils.

A G L É S , *mere d'Alexis.*

Ah ! mon ame s'envole ,

Pour suivre dans les airs cette triste parole.

O L Y M P I E .

Alexis , Alexis , ouvre , ouvre un peu les
yeux :

Revois pour un moment la lumière des
Cieux ,

Et regarde à tes pieds ta déplorable femme
Qu'un excès de douleur va priver de son ame.

Songe à ce que je fus , songe à ce que je suis ,
Ne m'abandonne pas au milieu des ennuis :

Et dans le haut éclat d'une immortelle
gloire ,

De ta chere moitié ne perds point la mémoire.

Aide-moi, cher époux, à me tirer au port,
Et pour toute faveur, accorde moi la mort,
1644.

Délivre de ce corps mon ame prisonnière,
Ah! je fens que le Ciel exauce ma prière.
Rien plus dorénavant ne nous peut di-
viser,

Prends ce dernier soupir, & ce dernier bai- * Elle tom-
ser. * be sur le
corps d'Alex-
xis.

POLIDARQUE.

Prodigieuse amour!

ARISTANDRE.

O vertu sans exemple!

HONORIUS.

Qu'on ne leur dresse pas un tombeau,
mais un temple;
Et sans verser des pleurs sur ces corps bien-
heureux,
Offrons leur désormais de l'encens & des
vœux.



1644.

RODOGUNE;

TRAGÉDIE

DE M. GILBERT.

Monsieur de Fontenelle dans la vie de M. Corneille son oncle, après avoir parlé de la Tragédie de Rodogune, de cet illustre Poëte, ajoute. « Je ne crois pas devoir rappeler ici le souvenir d'une autre Rodogune, » que fit M. Gilbert, sur le plan de M. Corneille, qui fut trahi en cette occasion, par quelque confident indiscret: le Public n'a que trop décidé entre ces deux Pièces, en oubliant parfaitement l'une. » Le devoir d'Historien nous force de donner quelque éclaircissement au passage qu'on vient de rapporter. La personne qui communiqua à Gilbert le plan de M. Corneille, ne donna au premier qu'une fausse idée de la Piece (a), & ne

(a) Par une faute de jugement inconcevable, cet indiscret confident de M. Corneille, confondit Rodogune avec Cléo-

patre, & mit sur le compte de la première, tout ce que Corneille fait dire, & faire à l'autre. Cette erreur fut peut-

lui parla point du cinquième Acte ; qui est le chef-d'œuvre de M. Corneille, & peut-être de l'esprit humain en ce genre. L'extrait suivant fera connoître la mal adresse de l'ami infidèle, & le peu de goût de Gilbert, lorsqu'il fut abandonné à son propre génie.

1644.

Être occasionnée par l'attention que M. Corneille avoit eu de ne point nommer Cléopâtre dans toute la Pièce. Voici la raison qu'il en rend dans la Préface de *Rodogune*.
 « J'ai fait porter à la
 » Pièce le nom de cette
 » Princesse (*Rodogune*)
 » plutôt que celui de
 » Cléopâtre, que je n'ai
 » même osé nommer
 » dans mes vers ; de peur
 » qu'on ne confondit
 » cette Reine de Syrie,
 » avec cette fameuse
 » Princesse d'Égypte qui
 » portoit même nom,
 » & que l'idée de celle-ci,
 » beaucoup plus connue
 » que l'autre, ne semât
 » une dangereuse préoc-
 » cupation parmi les
 » Auditeurs. » Mais en-
 » core un coup, on ne
 » peut assez s'étonner du
 » change pris par cet ami,
 » sur les personnages de
 » Cléopâtre, & de *Rodo-*
 » *gune*, & ce qui acheve

de rendre ce fait plus singulier, c'est que le second, le troisième & le quatrième Acte de la Pièce de Gilbert sont pareils, non seulement par le plan, avec celle de Corneille, mais encore qu'on y trouve les mêmes situations, & quelquefois le même discours. Comment est-il possible qu'une personne qui retient si bien la marche d'une Pièce, puisse confondre deux caractères aussi marqués que ceux de Cléopâtre, & de *Rodogune*? Cette réflexion conduit à demander la raison du silence que garda M. Corneille, sur la trahison de son ami, & l'entreprise de Gilbert. Sans doute que son triomphe lui fit dédaigner le procédé de ces deux personnes. Ce noble orgueil étoit digne du caractère de M. Corneille.

1644.

Rodogune, femme d'Hydaspe, Roy de Perse, commence la Piece, & raconte à ses fils, Artaxerce & Darie, qu'Hydaspe vaincu dans une bataille, & prisonnier de Tigrane, Roy d'Arménie, a fait sa paix avec ce Roy, en épousant la Princesse Lydie sa sœur. Ce récit est suivi d'imprécations contre son infidèle époux, & contre Lydie, qui vient remplir la place au trône de Perse. Oronte, que Rodogune a envoyé sur la route de la Princesse Lydie, pour l'enlever, vient apprendre à cette Reine que son ordre a été exécuté, & que Lydie est en sa puissance : mais il ajoute que parmi les morts, il a reconnu Hydaspe, Roy de Perse. Ce dernier événement force Rodogune à seindre quelque douleur de la perte de son époux, mais la joye de tenir Lydie en sa possession, l'emporte sur la politique. C'est ce qui termine le premier Acte. Le second ouvre par Rodogune & Lydie. La premiere accable d'injures la malheureuse Rivale. La suite de cet Acte ressemble absolument pour le fonds, & la marche au second de M. Corneille : également dans celui-ci, Rodogune propose à ses fils de la défaire de Lydie, & met la couronne &

le droit d'aïnesse, dont elle seule sçait le secret, à ce Prix. Les Princes refusent de servir sa vengeance, ils restent ensemble, & comme ils sont tous deux amoureux de Lydie, Artaxerce, qui tient ici la place de Seleucus dans la Tragédie de Corneille, Artaxerce, dis-je, offre à Darie tout ce qu'il peut espérer de sa naissance, s'il veut lui céder Lydie.

D A R I E.

De cent peuples fameux, il faut être vainqueur

Avant que de prétendre une place en son cœur.

Quoi que vous me disiez, & quique je vous die,

L'on ne peut séparer l'empire de Lydie :

Cette illustre beauté, veut une illustre cour :

Ici l'ambition s'accorde avec l'amour.

En vain nous opposons ces passions diverses,

Il faut que son époux soit Monarque des Perses.

Et puisque la couronne appartient à l'aîné,

Il faut qu'un seul l'obtienne, & soit seul fortuné.

Et sans que le plus jeune en prenne jalouse,

Qu'il ait seul la Princesse, & d'Empire d'Asie.

Voici comment M. Corneille fait

répondre Antiochus , qui se trouve
dans le même cas de Darie.

.F644.

ACTE I.

A N T I O C H U S .

SCENE V.

Un grand cœur cède un trône , & le cède
avec gloire ,

Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pû nous en-
flâmer ,

Qui le cède est un lâche , & ne sçait pas aï-
mer.

De tous deux Rodogune a charmé le cou-
rage ,

Cessons par trop d'amour de lui faire un ou-
trage ;

Elle doit épouser , non pas vous , non pas
moi ,

Mais de moi , mais de vous , quiconque sera
Roy.

La couronne entre nous flotte encore incer-
taine ,

Mais sans incertitude elle doit être Reine ,

Cependant , aveuglés dans notre vain projet ,

Nous la faisons tous deux la femme d'un
sujet ?

Regnons , l'ambition ne peut être que belle ,

Et pour elle quittée , & reprise pour elle :

Et ce trône où tous deux nous osons re-
noncer ,

Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer.

C'est dans notre destin le seul conseil à
prendre,

1644

Nous pouvons nous en plaindre, & nous
devons l'attendre.

Nous abandonnons ici l'extrait de
la Piece de Gilbert, qui n'est qu'une
copie très-mal faite de la Tragédie de
M. Corneille, pour passer à la Scène
où Artaxerce & Darié pressent Lydie
de déclarer ses sentimens, pour l'un
ou pour l'autre. Après quelque refus,
enfin elle dit :

LYDIE.

Entre deux grands Héros difficile est le
choix.

Puisque vous le voulez, je veux vous satis-
faire ;

Vous & moi nous pleurons la mort de votre
pere,

De parricides mains l'ont mis dans le tom-
beau,

Avant que notre hymen fit luire son flam-
beau,

Je veux de mon amour lui donner une preuve,
Ayant reçu sa foi, je dois agir en veuve.

Soyez dignes de moi, je veux l'être de vous :
Perdez les assassins d'un pere, & d'un
époux,

1644.

Lavez dedans leur sang leur noire perfidie ;
C'est par-là seulement qu'on peut plaire à
Lydie ;

Elle n'épousera , quoi qu'ordonne le sort ,
Que celui de ses fils , qui vengera sa mort.

Rodogune de M. Corneille , répond
aux deux Princes , qui la conjurent à
prononcer entr'eux.

R O D O G U N E .

Hé bien donc , il est temps de me faire con-
noître :

J'obéis à mon Roy , puisqu'un de vous doit
l'être ,

Mais quand j'aurai parlé , si vous vous en
plaiguez ,

J'atteste tous les Dieux que vous m'y con-
traignez.

.....
Tremblez , Princes , tremblez au nom de
votre Pere ,

Il est mort , & pour moi , par les mains d'une
mere ,

Je l'avois oublié , sujette à d'autres loix ;
Mais , libre , je lui rends enfin ce que je dois .
C'est à vous de choisir mon amour , ou ma
haine ,

J'aime les fils du Roy , je hais ceux de la
Reine ;

Réglez-vous la-dessus , & sans plus me pres-
fer ,

1644.

Voyez auquel des deux vous voulez renon-
cer ;

Il faut prendre parti : mon choix suivra le
vôtre ,

Je respecte autant l'un , que je déteste l'autre.

Mais ce que j'aime en vous , du sang de ce
grand Roy ,

S'il n'est digne de lui , n'est pas digne de
moi.

Ce sang que vous portez , ce trône qu'il vous
laisse ,

Valent bien que pour lui votre cœur s'inter-
resse ,

Votre gloire le veut , l'amour vous le
prescrit :

Qui peut contre elle & lui soulever votre
esprit,

Si vous leur préférez une mere cruelle ,

Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.

Vous devez la punir , si vous la condamnez ,

Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.

Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un & l'autre
souponne ;

J'avois sçu le prévoir , j'avois sçu le prédire.

ANTIOCHUS,

Princesse. . . .

R O D O G U N E.

1644.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché :
 Quand j'ai voulu me taire, en vain j'é l'ai
 tâché.

Appellez ce devoir, haine, rigueur, colere,
 Pour gagner Rodogune il faut venger un
 Pere,

Je me donne à ce prix : osez me mériter,
 Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
 Adieu Princes.

Passons présentement au cinquième
 Acte de la Tragédie de Gilbert, qui
 n'a rien d'emprunté de celui de Cor-
 neille; aussi est-il misérable du com-
 mencement à la fin. Rodogune qui
 veut faire périr Lydie, a donné ordre à
 Oronte de lui amener cette infortunée
 Princesse. Oronte revient avec Lydie,
 & apprend à la Reine que Darie,
 ayant voulu s'opposer à son dessein,
 s'est précipité sur les gardes avec si peu
 de précaution, qu'il est tombé mort
 d'un coup d'épée, où il s'est enferré.
 Rodogune regrette ce fils qu'elle avoit
 déclaré Roy, & veut venger sa mort
 sur Lydie. Survient Artaxerce, qui par
 ses menaces suspend la fureur de la
 Reine. Darie qui n'a reçu qu'une lé-
 gere blessure, vient chercher sa chere
 Lydie.

Lydie. Rodogune surprise de cet événement, change de caractère. Elle embrasse Lydie, lui demande son amitié, l'unit avec Darie, & promet de marier Artaxerce avec la sœur de Lydie, qui a été faite prisonnière avec cette Princesse.

1644.

SAINTE CATHERINE,

TRAGÉDIE

DE M. SAINT GERMAIN.

L'Empereur Maximin, amoureux de Sainte Catherine, Reine d'Égypte, pour obliger cette Reine à quitter la Religion Chrétienne, lui envoie des Philosophes payens, qui disputent contre elle. Elle les convertit, & ils sont martyrisés, ainsi que l'Impératrice Valérie, femme de Maximin. Cet Empereur offre en vain à Sainte Catherine sa main & l'Empire. Le refus de la Sainte est suivi de sa mort, par les ordres de l'Empereur. On vient lui en faire le récit. En voici quelques vers. C'est Sainte Catherine qui parle à son peuple affligé du supplice qu'elle va subir.

Tom. VI.

CC

1644.

O peuple, je suis triste, à cause que vous
l'êtes,

Je pleure de regret des regrets que vous fai-
tes ;

Bien qu'ils soient innocens, j'ai honte de les
voir ;

Vous me donnez des pleurs que je crois vous
devoir.

Perdez cette tristesse, & m'obligez à croire
Que vous êtes jaloux de l'excès de ma gloire.
Je veux bien que ce trouble agite vos esprits :
Prenez part, ô mon peuple, aux desseins
que j'ai pris.

Entrez dans la carrière, & marchez sur mes
traces ;

Le Dieu, dont la bonté m'a comblé de ses
graces,

Est tout prêt de répondre à vos justes desirs.
Mais j'impose silence à tous vos déplaisirs.

Ne pleurez plus, troupe fidelle,
Ma mort est glorieuse, & la cause en est belle.
Dans la lice d'honneur où l'on me voit courir
Pour braver un tiran, je vais cesser de vivre :

J'ay suivi ce qu'il falloit suivre,

Et je meurs comme il faut mourir.

Cette Tragédie, qui est foible,
s'est conservée une sorte de réputa-
tion dans les Couvens de Filles, où

l'on en donne encore aujourd'hui des représentations, pour amuser les jeunes pensionnaires.

1644.

LA MORT
DE SENEQUE
TRAGÉDIE

DE M. TRISTAN.

Quoique Sénèque soit le Héros de la Tragédie, il n'y joue cependant qu'un rôle épisodique, puisque le sujet n'est autre chose, que la conjuration conduite par les soins d'Épicaris contre Néron, & dans laquelle ce Philosophe ne se trouve enveloppé que par la malignité de Poppée Sabine. A cela près, son caractère est beau, & soutenu jusqu'au bout : les autres sont assez bien peints d'après les Historiens, si ce n'est que l'Auteur auroit dû mettre un peu plus de noblesse dans les discours de Néron, & de sa Maîtresse.

On trouve dans la Pièce dont nous parlons, des vers heureux, beaucoup de sentimens, que M. Tristan exprimoit ordinairement avec assez de force

Cc ij

1644.

& de véhémence, mais il n'entendoit rien à dresser un plan, ni à conduire un Poëme Dramatique. Ses Scènes sont trop décousues : en général sa versification est un peu trop épique.

ACTE I. SCÈNE II. SENEQUE craignant que Néron ne veuille attenter à sa vie, pour avoir un prétexte d'envahir ses biens, prévient le coup, & vient les lui offrir.

S E N E Q U E.

Acheve ton ouvrage, & ma félicité,
Laisse à ton serviteur plus de tranquillité ;
Reprends tous ces bienfaits, & permets que
je quitte
Ces marques de ta gloire, & non de ton mé-
rite,
Qui pour en bien parler sont des fardeaux
pesans,
A m'attirer l'envie, & charger mes vieux ans,
Parfaits qu'ayant servi sous un si digne mai-
tre,
J'aïlle me délasser en un séjour champêtre.
De moi, je suis encore à deviner pourquoi
J'ay reçu tant d'honneurs & de bienfaits de
toy.
L'honneur de te servir m'a trop récompensé ;

Les traits de ton esprit , & ceux de ta mémoire ;

En cent occasions ont trop fait pour ma gloire.

Falloit-il pour cela que tes rares bienfaits
M'élevassent ainsi plus haut que mes souhaits :

Et que ton amitié donnât à ma fortune
Tant de lustre & d'éclat qu'elle m'en importune ?

Mon jugement s'égare en ces biens superflus,
Je m'y cherche moi-même , & m'y trouve plus.

Voici encore un morceau du récit de la mort de ce grand homme , que l'on vient faire à sa femme.

Un vaste bassin d'or , où des eaux odorantes ,

ACTE VI.

Ornoient leur parfum de mille pierres brillantes ,

N'y faisoit éclater une valeur sans prix ,
Que pour y recevoir son sang , & ses esprits.

Un de ses affranchis , ministre de l'étuve ,
L'a fait affeoir ensuite au mi-corps , dans la cuve ,

Et retroussant ses bras au grand éclat du jour ,

A passé promptement le rasoir à l'enrou.

Ses amis ont pâli voyant ouvrir ses velours ;
 Qui d'une froide humeur n'étoit qu'à demi-
 pleines.

Mais ce grand Philosophe, à mourir disposé,
 A vu courir son sang d'un esprit reposé.
 Ne s'est non plus ému durant cette aventure,
 Que si d'un jour de fête il eut vu la peinture.
 Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas,
 La vertu vous défend de pleurer mon trépas ;
 Vous n'y trouverez rien d'indigne d'une vie
 Dont les plus grands du monde ont conçu de
 l'envie.

Je meurs, mais c'est sans crime, ainsi que
 sans remords.

Que du rang des vivans je passe chez les
 morts.

.....
 Alors, levant les yeux,
 Il a dit en poussant sa voix foible & trem-
 blante ;

Dans le creux de sa main prenant de l'eau
 sanglante ;

Qu'à peine il a jetté en l'air à sa hauteur.
Voici ce que je t'offre, ô Dieu libérateur,
Dieu dont le nouveau bruit a mon ame ravie ;
Dieu qui n'est rien qu'amour, esprit, lumière
Et vie :

*Dieu de l'Homme de Tarse, où je mets mon
espoir,*

1644.

Mon ame vient de toy, veuille la recevoir.

A peine a-t-il fini cet étrange langage,
Qu'une pâleur mortelle a couvert son vi-
sage, &c.

RODOGUNE

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE

DE M. CORNEILLE.

LÉ Cid de M. Corneille, & tous les Poèmes qu'il donna ensuite au Théâtre, doivent être regardés comme autant de chefs-d'œuvre : chacun d'eux est marqué au coin de l'immortalité par un genre de beauté qui lui est propre, & le caractérise. Ces différentes perfections se trouvent rassemblées dans la Tragédie qui fait le sujet de cet article : & elle en a de particulières, qu'on ne voit point ailleurs. L'Auteur qui est inimitable par

1644.

la disposition de ses Pièces, & la peinture de ses caractères, s'est ici surpassé lui-même.

Examen de
Rodogune.

« On m'a souvent, dit-il, fait une
» question à la Cour, quel étoit celui
» de mes Poèmes que j'estimois le plus;
» & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont
» faite si prévenus en faveur de Cinna
» & du Cid, que je n'ai jamais osé
» déclarer toute la tendresse que j'ai
» toujours eue pour celui-ci (a), à qui
» j'autois volontiers donné mon suffra-
» ge, si je n'avois crain de manquer,
» en quelque sorte, au respect que je
» devois à ceux que je voyois pancher
» d'un autre côté. Cette préférence est

(a) M. Corneille a écrit quelque pare, que pour trouver « la plus belle de ses Pièces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna; & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé, sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préferoit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté: car il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-

être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune, & Cinna, il me paroît aisé de choisir entre elles, & je connois une Pièce de M. Corneille, que je ferois passer encore avant la plus belle des deux. M. de Bonneville, Vie de Pierre Corneille.

* Polyéucte.

peut-

» peut-être en moi un effet de ces in-
» clinations aveugles, qu'ont beaucoup
» de peres pour quelques-uns de leurs
» enfans, plus que pour les autres ;
» peut-être y entre-t-il un peu d'amour
» propre, en ce que cette Tragédie
» me semble être un peu plus à moi,
» que celles qui l'ont précédées, à cause
» des incidens surprénans qui sont pu-
» rement de mon invention, & n'a-
» voient jamais été vûs au Théâtre ;
» & peut-être enfin, y a-t-il un peu de
» vrai mérite, qui fait que cette in-
» clination n'est pas tout-à-fait injuste.
» Je veux bien laisser chacun en liberté
» de ses sentimens, mais certainement
» on peut dire que mes autres Pieces
» ont peu d'avantages qui ne se rencon-
» trent en celle-ci. Elle a tout ensem-
» ble la beauté du sujet, la nouveauté
» des fictions, la force des vers, la fa-
» cilité de l'expression, la solidité du
» raisonnement, la chaleur des pas-
» sions, les tendresses de l'amour, &
» de l'amitié, & cet heureux assembla-
» ge est ménagé de sorte, qu'elle s'éleve
» d'Acte en Acte. Le second passe le
» premier, le troisième est au-dessus
» du second, & le dernier l'emporte
» sur tous les autres. L'action y est

1644. » une, grande, complete. Sa durée ne
 » va point, ou fort peu au-delà de
 » celle de la présentation. Le jour est
 » le plus illustre qu'on puisse imaginer ;
 » & l'unité de lieu s'y rencontre en la
 » manière que je l'indique dans le troi-
 » sième de mes discours ; & avec l'in-
 » dulgence que j'ai demandée pour le
 » Théâtre. »

Nous croyons qu'il est superflu de faire remarquer les sublimes beautés de cet Ouvrage, elles sont trop frappantes pour échapper, & justifient exactement l'éloge que l'Auteur en fait dans son examen. La préférence qu'il lui donne ne souffriroit aucune contradiction, sans le défaut de l'exposition. M. Corneille convient qu'il est mal aisé de répondre à toutes les objections qui ont été faites à ce sujet, il tâche en vain à l'excuser, j'aime beaucoup mieux lui voir prendre la défense de la proposition que Rodogune (Acte III. Scene IV.) fait aux deux Princes : & que la critique a trouvé indigne d'une personne aussi vertueuse. Concluons, avec M. Corneille, que « quand cette » proposition seroit tout-à-fait con- » damnable en sa bouche, elle méritoit quelque grace & pour l'éclat

» que la nouveauté de l'invention fait
» au Théâtre , & par l'embarras sur-
» prenant où elle jette les Princes , &
» pour l'effet qu'elle produit dans le
» reste de la Piece qu'elle conduit à
» l'action Historique. »

1644.

OROONDATE,

O U

LES AMANS DISCRETS,

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Guérin de Boufcal.

Oroondate, Prince de Maroc , aime, & n'ose découvrir son amour à la Princesse Alciane, Reine des Isles Fortunées : cette discrétion dure jusqu'à la dernière Scene de la Piece. Un glace fait voir à Oroondate , qu'il est l'objet aimé d'Alciane. Thiamis , Confident d'Oroondate , dit à ce dernier.

T H I A M I S.

Ne valloit-il pas mieux prévenir tous ces maux ?

Et plutôt qu'employer les secrets de l'optique,
Des discours ambigus, un amour chimérique,

D d ij

1645.

1645.

Des sanglots dérobés , les soupirs d'une
 sœur ,
 L'adresse d'un ami , d'un frere la douceur ,
 Et tout ce qu'a produit cet embarras ex-
 trême ,
 Dire naïvement , en trois mots , je vous
 aime.

A L C I A N E.

Thiamis a raison.

En lisant ces vers , ne diroit-on pas
 qu'un connoisseur qui auroit senti le
 ridicule du sujet , & de l'intrigue de
 cette Piece, en feroit la critique ?

LA VIRGINIE
 ROMAINE,
 TRAGÉDIE

DE M. LE CLERC.

C E sujet extrêmement connu , &
 déjà traité par du Teil sous le ti-
 tre de *l'Injustice punie* , est assez pas-
 sablement rendu par le Clerc. Les ca-
 racteres de Virginie , de Virginius son
 pere , & d' Icile , Amant de Virginie ,

sont peints d'après l'Histoire. Celui du
Décemvir Appius seroit assez bien si
on lui avoit donné un peu plus de pru-
dence au dénouement. On n'entrera
point dans la marche de cette Tragé-
die. Il suffira de rapporter une partie
de la seconde Scene du premier Acte,
entre Appius & Virginie.

VIRGINIE à Appius.

Veux-tu dans mon esprit passer pour véri-
table ?

Veux-tu même à mes yeux devenir agréa-
ble ,

Mériter mon estime, & vaincre mes mépris ?

Fais sans plus différer ce que je te prescris.

Dépouille sans regret ce pouvoir tirannique ,

Sous qui tombe & gémit la liberté publique ;

Car tu peux t'assurer que j'aimerai bien
mieux

Un simple citoyen , qu'un tyran glorieux.

Quitte ces vains faisceaux , & tant d'indi-
gnes marques ,

De l'injuste pouvoir de nos derniers Monar-
ques ,

Qui ne témoignent rien qu'un courage ab-
battu ,

Et marche accompagné de ta seule vertu.

Rens si tu peux le jour à tant d'illustres hom-
mes ,

Vrais ornemens de Rome , & du siècle où
nous sommes ,

Dd iij

1645.

Dont, craignant leurs vertus, ton bras s'est
affranchi,

Et vomis tous leurs biens dont tu t'es en-
richi :

Chasse d'auprès de toi mille infâmes sang-
sues,

Du sang de tout un peuple indignement re-
pues,

Ces cruels bouts-feux, ces démons des états,
Fiers de mille larcins, noirs de mille atten-
tats ;

De tes soldats mutins réprime l'insolence :

Fais fleurir la vertu, protège l'innocence,

Honore le Sénat, & respecte nos loix,

Rens au peuple Romain sa franchise & ses
droits ;

Fais que tes compagnons fassent après de
même,

Si tu m'oses aimer, si tu veux que je t'aime :

Autrement, fier tyran.

A P P I U S.

Ah ! cessez d'outrager

Un cœur qui vous chérit, & qui peut se
venger.

Ces traits noirs & piquans aigrissant mon
courage,

Feroient que ma douleur se tourneroit en
rage,

Et d'amant indulgent, & trop respectueux,

Je pourrois.

Il suffit, c'est-là ce que je veux.

Cesse de te contraindre, & rentre en ta furie,
 J'abhorrois ta douceur, j'aime ta barbarie,
 C'est d'elle que j'attens comme un bien sou-
 verain

Une mort qui me doit affranchir de ta main,
 Elle n'a rien pour moi de triste, d'effroyable,
 Et ton amour, tyran, m'est bien moins sup-
 portable.

Je ne cesserai point d'irriter ton courroux,
 Que ton bras n'ait péché mon cœur de mille
 coups :

C'est alors, que voyant ta barbare manie,
 Rome ne voudra pas la laisser impunie ;
 Et ses dignes enfans feront un noble effort,
 Et pour rompre leurs fers, & pour venger
 ma mort.

MICHEL LE CLERC, né à Alby vers l'an 1622. vint à Paris à l'âge de vingt-trois ans, pour y faire jouer sa Tragedie de *Virginie Romaine*. Cette Piece qui eut du succès, fit augurer que si l'Auteur continuoit dans ce genre d'écrure, il mériteroit une place dans le second rang des Poëtes. (M. Corneille tenoit seul le premier.) Cette réussite n'excita point M. le Clerc à donner de nouvelles productions au Théâtre,

LE CLERC.

1645.

puisqu'il treize ans s'écoulerent depuis sa Tragédie de Virginie, jusqu'à celle d'*Iphigénie*. Sans doute que la profession d'Avocat qu'il embrassa, & qu'il suivit, le détourna de ce genre de littérature. Il fut reçu à l'Académie Française le 26. Juin 1662. & mourut le 8. Décembre 1691. âgé vraisemblablement de 69. à 70. ans. Ce Poëte tient si peu au Théâtre, que nous terminons son article par les titres de ses deux Tragédies.

LA VIRGINIE ROMAINE, Tragédie, 1645.

IPHIGÉNIE, Tragédie, 1675.

Avec M. l'Abbé Boyer.

ORESTE, Trag. 1681. non imprimée.

LES INNOCENS

COUPABLES,

COMÉDIE

DE M. DE BROUSSE.

*Pierre de
Brosse à M.
de Lambert.*

« Si les *Innocens coupables*, n'a-
voient obtenu dans Paris une dé-
claration publique & favorable de
leur innocence, aussi bien qu'un par-
don universel de leurs défauts, je

V. 1. 1.

» n'aurois pas la hardiesse de vous les
 » présenter..... Et bien que Paris
 » les ait vû paroître à leur avènement
 » cinq fois consécutives sur le premier
 » de ses Théâtres * , & qu'un Prince
 » même qui les a mandés , les ait ho-
 » norés deux fois de sa présence , je
 » veux croire que ces choses sont plu-
 » tôt une marque de la rudesse du peu-
 » ple , & de l'indulgence d'un Prince ,
 » qu'un témoignage de leur valeur.»

1645.
 * Celui de
 l'Hotel de
 Bourgogne.

L'Auteur termine ainsi son avis au
 Lecteur, « Je te prie seulement de con-
 » sidérer l'invention de mon sujet , la
 » nouveauté des incidens qui l'intri-
 » guent , la ressemblance de deux filles
 » en corsage , & en habits , qui ne cause
 » pas de petites méprises : le rapport de
 » deux jardins , qui ne fait pas un équi-
 » voque désagréable , & sur-tout de
 » ne point prendre les naïvetés de mon
 » style , pour des bassesses : le comique
 » veut être sans pompe , comme le sé-
 » rieux sans abaissement. Je sçais l'é-
 » conomie de l'un & de l'autre. Les
 » *Innocens coupables* que je te pré-
 » sente , & la *Stratonice* que je te don-
 » nai l'an passé , peuvent l'entretenir
 » dans cette opinion ; laquelle , pour
 » changer en créance , je te promets.

1645. » dans peu une Comédie que j'appelle
 * Les Son- » *Les Songes des Veillans* *, que j'es-
 ges des Hom- » pere qui te satisfera , & une Tragé-
 mes éveillés. » die intitulée *le Turne* , où tu verras
 Comédie qui » si j'ai manqué de force pour sar-
 parur on » monter Virgile , que j'ai eu au moins
 1646. » assez d'assurance pour l'envisager. »

Passons à l'Extrait de la Comédie , qui n'est pas sans mérite , mais l'Auteur ne devoit pas en tirer une si grande vanité. Le sujet n'est point de son invention , il est tiré de l'Espagnol : Brosse est le premier qui l'a présenté sur la Scene Françoisé : l'Abbé de Boisrobert l'a employé ensuite sous le titre des *Apparences trompeuses* : & en 1707. M. le Sage s'est servi du même fonds , pour en composer une Comédie intitulée *César Ursin* , du nom du principal personnage.

César des Ursins est amoureux de Floride , fille de D. Alonse , Gouverneur de Naples. Un soir , allant chez sa Maîtresse , il rencontre un rival qui lui fait mettre brusquement l'épée à la main. César lui porte un coup mortel , & cet accident l'oblige à prendre la fuite. Floride n'écoutant que son amour , abandonne secrètement la maison de son pere , pour le chercher.

D. Alonse, prévenu que César a enlevé sa fille, & qu'il a pris la route de Gayette, écrit à D. Jean d'Arragon, Gouverneur de cette Ville, pour le prier de faire arrêter le Ravisseur. Dom Jean qui ouvre la Scene, reçoit la lettre de D. Alonse, & donne des ordres en conséquence. Ensuite paroît Lucinde, fille de D. Jean. Cette jeune personne est recherchée, du consentement de son pere, par un Cavalier nommé Adraste, mais son penchant à la coquetterie, fait qu'elle écoute les fleurettes d'un inconnu, à qui elle a donné rendez-vous dans un endroit du jardin. Par malheur ce Cavalier est reconnu par les Archers pour ce même César qu'ils ont ordre d'arrêter. Dom Jean le traite avec beaucoup de politesse, & ordonne que la Dame qui est prise avec lui, & qu'il prend pour Floride soit conduite, sans être démasquée à l'appartement de Lucinde. Il s'y rend ensuite, & trouvant sa fille en conversation avec une Demoiselle dont il ignore le nom & la condition, il prend cette inconnue pour cette même personne qu'il vient de faire arrêter; Lucinde qui jusqu'alors craignoit d'avoir été reconnue, se rassure, & est

1645.

charmée de la méprise de son pere : elle proteste à sa Suivante , qu'elle a absolument oublié le Cavalier du jardin , mais qu'elle se croit dans l'obligation de faire quelques efforts pour obtenir sa liberté. De son côté , César n'a pas moins de générosité : quoiqu'attaché inviolablement à sa chere Floride , dont il ignore le sort , il ne peut se dispenser d'employer le crédit d'Adraсте son ancien ami , auprès de D. Jean , en faveur de la belle masquée. Adraсте court chez le Gouverneur , & n'y voyant que Lutinde , croit être trahi , & prend le ton d'un amant jaloux. Elle se sauve adroitement. Floride , sous les mêmes habits , prend sa place. Le masque fait continuer la méprise , & les reproches d'Adraсте , jusqu'au moment qu'elle se découvre. Adraсте s'imaginant parler à la personne pour qui César s'intéresse , ne songe plus qu'à s'excuser. Floride apprend par ses discours que son Amant est à Gayette , veut sortir pour le chercher : D. Jean survient & l'arrête. On peut imaginer la surprise de cette belle , de se trouver prisonnière sans en sçavoir le sujet , dans une maison qu'elle avoit choisi pour

afyle. César n'est pas moins agité. Adraſte lui vient dire qu'il a vû ſon inconnu, qui n'eſt autre que Floride elle-même. Il ne peut comprendre une aventure auſſi extraordinaire, ni l'accorder avec une nouvelle lettre qu'il reçoit dans le moment de ſon inconnue, qui ne peut être ſa maîtrefſe, & par laquelle on lui demande un ſecond rendez-vous. Adraſte propoſe de le donner dans l'appartement que le Gouverneur lui a fait prendre au Château; César y conſent, mais il ne peut s'y trouver, attendu que D. Jean l'arrête pour lui parler d'un accommodement avec le Gouverneur de Naples. Pendant ce temps, Lucinde & Floride, conduites par des Porteurs de chaiſe, ſe trouvent amenées à l'appartement d'Adraſte. Lucinde eſt effrayée: dans le moment Adraſte entre, & peu après D. Jean, accompagné de César. Tous ces perſonnages raffemblés, ſe reconnoiſſent. César toujours épris des charmes de ſa belle Floride, renouvelle ſes ſermens, & promet de l'épouſer. Leur union eſt ſuivie de celle d'Adraſte & de Lucinde: & cette dernière en a d'autant plus de joie, que cette heureuſe catastrophe empêche des éclair-

cissemens qui ne pourroient lui être que désavantageux.

Le titre de la Piece est assez bien rempli par César & Floride, qui paroissent coupables sans l'être. On auroit bien de la peine à prouver l'innocence de Lucinde : Adraste seul peut passer pour tel.

C É L I E

O U

LE VICEROY

DE NAPLES,

COMÉDIE

DE M. ROTROU.

LEs deux neveux du Viceroy de Naples, sont amoureux de Célie, fille de qualité, mais sans aucun bien. On fait entendre au pere de cette belle, que sa fille mene une conduite irréguliere. Ce discours, quoique dénué de toute vraisemblance, fait un tel effet sur le pere de Célie, qu'il donne un

coup d'épée à cette dernière. Le Viceroi prend connoissance de cette affaire, elle est discutée devant lui, les calomniateurs sont confondus, & Célie, qui n'a été blessée que légèrement, épouse l'amant dont son cœur a fait choix. Foible Piece, & nullement comique.

1645.

J O D E L E T

o v

LE MAITRE VALET,

C O M E D I E

D E M. S C A R R O N.

DOm Juan d'Alvarade, arrive de nuit à Madrid, accompagné de son Valet Jodelet; il vient dans cette Ville pour y épouser Isabelle, fille de Dom Fernand de Rochas, qu'il ne connoît point, mais dont il a reçu le portrait, & à qui il croit avoir envoyé le sien.

DOM JUAN.

Jodelet?

J O D E L E T.

Dom Juan.

1645.

DOM JUAN.

Sans doute mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet :
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sçais bien le contraire.

DOM JUAN.

Que dis-tu ?

JODELET.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

DOM JUAN.

D'où diable le sçais-tu ?

JODELET.

D'où, je le sçais ? fort bien
Parce qu'au lieu du vôtre, elle a reçu le mien.

DOM JUAN.

Traître, si tu dis vrai.... mais je crois
que tu railles,
J'irois chercher ta vie au fond de tes en-
traîlles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille
point ;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon
pourpoint.

DOM JUAN.

Ne penſes pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment as-tu fait ?

JODELET.

Vous êtes en furie !

DOM

DOM JUAN.

Oui , j'y suis tout de bon , je n'y fus jamais tant :

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du Cardinal Infant ,
Et lettres de faveur nous partîmes de Flandres

DOM JUAN.

Eh bien ?

JODELET.

Ecoutez donc , & vous allez l'apprendre :
Le désir violent de vous voir à Burgos
Nous fit aller bien vite & par monts & par vaux ,
Le voyage fut court , mais à notre arrivée
Un frere mis à mort , une sœur enlevée ,
Sans sçavoir où , par qui , ni pourquoi , ni comment ,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

DOM JUAN.

A quel propos , méchant , viens-tu r'ouvrir
ma playe ,
par le ressouvenir d'une perte trop vraie ?
Ah ! frere non vengé , sœur qui m'ôte l'honneur ,
Et de ton assassin , & de ton suborneur .

Tome VI.

E e

1645

Je ſçaurai par mon bras ſi bien me ſatifaire ;
 Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire.
 Mais venons au portrait.

J O D E L E T.

J'y vais tant que je puis ,
 Mais ma foi je ne ſçais quaſi plus où j'en ſuis :
 Je ne fais que tirer, & rengainer ma langue :
 Car vous interrompez à tout coup ma haran-
 gue.

Or pour votre portrait que j'avois oublié..

D O M J U A N.

Jamais ſes longs diſcours ne m'ont tant en-
 nuyé.

J O D E L E T.

A peine fûmes-nous de retour en Caſtille ;
 Que Fernand de Rochas vous propoſa ſa
 fille :

La-deſſus ſon portrait , qui vous fut apporté
 Vous rendit plus brulant que le ſoleil d'été :
 Vingt mille écus étoient offerts avec la belle ;
 Et vous pour la charmer , comme vous l'étiez
 d'elle ,

Vous voulûtes auſſi qu'elle eût votre portrait.
 Ainſi vous la frapiez avec ſon même trait.

Lors à bon chat , bon rat , & la pauvre don-
 zelle

Etoit pour en avoir profondément dans l'aile.

Le stratagème étoit d'un amant raffiné,
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

1645.

DOM JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ta histoire ?

JODELET.

Oui, Seigneur, mais il faut vous remettre
en mémoire ;

Car pour moi, je suis las de me ressouvenir.

DOM JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir :
J'ai bien besoin ici de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre pein-
tre même

Me veut peindre aussi.

DOM JUAN.

Poursuis, je le sçais bien.

JODELET.

Sçavez-vous bien aussi, qu'il ne m'en coûté
rien ?

Et que ce bon Flamand est bon homme, ou
je meure.

DOM JUAN.

Eh bien ! crois-tu pouvoir achever dans
une heure ?

As-tu brûlé, vendu, bû, mangé mon portrait ?
L'ais-je encore l'a-t'elle ; enfin qu'enas-tu
fait ?

Ee ij

1645:

J O D E L E T.

Donnez-moi patience , & vous l'allez ap-
prendre ,

Mais retournons chez-vous , & laissons-là la
Flandres :

Comme j'étois après à vous empaqueter :
Vous sçavez que je suis très-facile à tenter ,
Et que le Ciel m'a fait curieux de nature ;
Pour votre grand malheur j'avisai ma pein-
ture ,

Celle qu'au Pays-Bas , comme je vous ai dit ,
Sans qu'il m'en coûtât rien , votre peintre
me fit.

Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre ,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre ;
Lors , je ne sçais comment le diable s'en
mêla ,

Ni ne vous puis conter comment se fit cela ,
La mienne prit la poste , & la vôtre restée ,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée
Mais le temps qui dissipe , & chasse les en-
nuis ,

M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits ,
Je me suis défâché , de peur d'être malade.
Vous , si vous m'en croyez , sans faire d'in-
carnade ,

Vous ne songerez plus au mal que j'ay commis :

Puisque c'est par mégarde, il doit m'être remis.

Voilà la vérité, comme on dit toute nue.

DOM JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue :

Chien ! qu'aura-t-elle dit de ton nez de bleu-reau ?

Infame.

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau ;
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes, &c.

Cette première Scène, que nous avons cru devoir extraire un peu au long, pour faire connoître le génie de l'Auteur, qui ouvrit la carrière au dialogue comique sur le Théâtre, est terminée par l'arrivée d'un valet à qui Jodelet, par ordre de son Maître, demande la demeure à D. Fernand. Ce Valet lui montre la maison. D. Juan se présente pour y entrer, & voit descendre d'un balcon, un homme qui s'enfuit en l'apercevant. Cette vue le frappe aussi-bien que Jodelet.

1645.

J O D E L E T.

Mais de grace , mon Maître ,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre ?
Vous ne me dites mot ?

D O M J U A N.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

J O D E L E T.

Vous avez , comme semble , un peu l'ame
troublée.

D O M J U A N. ;

Oui , je l'ai Jodelet , & j'en ai du sujet ,
Mais raisonnons un peu la-dessus.

J O D E L E T.

C'est bien fait.

D O M J U A N.

Je suis né dans Burgos , pauvre , mais
d'une race
Exempte jusqu'à moi de honte & de disgrâce.

J O D E L E T.

Fort bien.

D O M J U A N.

A mon retour de la guerre à Burgos
Je me trouve attaqué de deux différens
maux :

Le meurtre de mon frere , & ma soeur enle-
vée ,

Quoique soigneusement dans l'honneur éle-
vée ,

Me causent un chagrin qui n'eût jamais
d'égal.

J O D E L E T.

Fort mal , fort mal , fort mal , & quatre
fois fort mal.

D O M J U A N.

Dom Fernand me choisit pour époux d'Isa-
belle ;

Ton portrait pour le mien est reçu de la
belle. . . .

J O D E L E T.

Pas trop mal.

D O M J U A N.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid , où j'arrive de nuit.

.
Je rencontre un valet où loge Dom Fernand ;
J'en vois sortir son Maître.

J O D E L E T.

Il est vrai qu'il désole
Comme un poltron qu'il est.

D O M J U A N.

Mais de peur de scandale.
Certes , il ne vient point à nous comme un
poltron.

J O D E L E T.

Comment y vint-il donc ? le malheureux
larron ! . .

DOM JUAN.

4645.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

DOM JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

DOM JUAN.

Ah ! ne raisonne plus.

Tes sots raisonnemens sont ici superflus ;

Attens : certain conseil que l'amour me sug-
gere ,Guérira mes soupçons ; c'est en toi que j'es-
pere ,Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet ;
Tu passes pour mon Maître, & moi pour ton
Valet :Ton portrait supposé fait ici des merveil-
les, &c.

Cette supposition fonde toute l'in-
trigue de la Comédie. Jodelet sous le
nom de son Maître, arrive chez Dom
Fernand qui, aussi-bien qu'Isabelle, le
trouve fort ridicule. Cependant Dom
Juan apprend que l'Homme du bal-
con, qui s'appelle Dom Louis, neveu
de Dom Fernand, est non seulement
son

son rival , mais encore celui qui a tué son frere , & séduit sa sœur : cette sœur , qui se nomme Lucreffe , vient par hazard demander un asile à Dom Fernand , & retrouve son infidèle. Tout s'accommode ; Dom Juan se fait connoître , se réconcilie avec Dom Louis , qui rend son cœur à Lucreffe , & il épouse Isabelle , qui avoit pris de l'amour pour lui , quoiqu'elle le crut un simple domestique.

Comme cette Comédie est restée au Théâtre , nous avons passé dans cet extrait , les Scenes de Jodelet. Cependant , pour faire juger du comique de ce rôle , nous croyons qu'on ne sera pas fâché de trouver les Scenes suivantes.

BÉATRIS, *Confidente d'Isabelle ,
parlant à Jodelet.*

ACTE IV.
SCÈNE III,

Ah ! Seigneur Dom Juan ; l'on vous a bien cherché ,

JODELET.

L'on me devoit trouver , je n'étois pas caché.

.....
Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIS.

Celle de votre chambre.

1645.

J O D E L E T.

Ah ! cher Béatrix ,

Sais-tu bien que pour toy je fais d'amour
 épris ;

De tout temps je me trouve enclin aux Béa-
 trises :

Pour toi , je couve un feu , plus chaud que
 des épices.

B É A T R I S.

Moi , j'aime de tout temps les Seigneurs
 Dom Juans,

Et je sentis mon mal , quand vous vintes
 cœurs.

J O D E L E T.

Follette , Dieu me sauve . . .

B É A T R I S.

Ha ! prenez-la donc vite.

J O D E L E T.

Mais , viens donc me meher jusqu'à ce
 nouveau gîte.

B É A T R I S *s'enfuyant.*

Tarare , suivez-moi , j'y vais tout de ce
 pas.

J O D E L E T.

Larronelle des cœurs , tu n'échapperas pas . . .
 Las ! faut-il donc pour vous que notre poitrine
 arde ,

Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphé
 fuyarde ?

ISABELLE *survenant.*

Quoi ! Seigneur Don Juan, vous courrez
Béarris.

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les
esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage,

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec
l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez vous en filer, notre épouse future ;
Plus grand'Dame que vous est madame Na-
ture :

Je suis son serviteur, & le fus de tout temps ;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas
contens.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous
déplaire.

JODELET.

Objet charmant & beau, vous ne sçauriez
mieux faire.

(*seul.*)

Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sçais que son cœur ne fut jamais
glâçon.

F f ij

1645.

SCÈNE IV

1645.

Aristote a raison ; qui dit , qu'une maraude ,
Ne se doit point prier , mais qu'il faut à la
chaude

La gripper aux cheveux , la saisir au collet ,
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet.
Si soufflet ne suffit , user de la gourmade :
Si la gourmade est peu , lors de la baston-
nade :

Tout homme de bons sens doit , ce dit-il ,
user :

Pour la mettre en état de ne rien refuser , &c.

Cette Comédie , dont le succès sur-
passa celui des autres du même temps ,
a été célébrée par Sarrazin , dans une
Épître au Comte de Fiesque. Après
avoir parlé des Comédiens Italiens , il
fini ainsi.

Mais toutefois un Zani baloté

Par les Sergens *Spavento di nose*

Sauts , escalade , & telle momerie

Chicos berlis ; & Turcs de Tartarie ,

Ne m'ont rien fait auprès de *Jodelet*.

Non , éde par lui ; je serois un folet ,

Voir un grand fou de lui donner la pomme ,

Or entens-moi , c'est ce que le petit homme

Que tu connois : & dont on peut prêcher ,

L'esprit est prompt , mais infirme est la chair

A traduit de la langue Espagnole

N'a pas longtems , Comédie tant folle ,

Où Jodelet est si plaisant garçon,
 Qu'italiens il jette hors d'arçon.
 Tu l'avouerois, si la Pièce avois lue,
 Et encore plus, si jouer l'avois vuë.
 Dom Francesco de Roxas est l'Auteur,
 Et Paul Scarron, comme ai dit, traducteur.

1645.

PAUL SCARRON (a), d'une ancienne famille, naquit à Paris à la fin de 1610. ou au commencement de 1611. fils d'un Conseiller au Parlement, qui avoit plus de vingt-cinq mille livres de rentes, & n'ayant que deux sœurs (b). C'étoit d'assez heureuses conjec-

SCARRON.

(a) La vie de M. Scarron, qui est à la tête des Oeuvres de cet Auteur, édition de 1737. composée par M. Bruzen de la Marinière, est assurément de main de Maître; mais en rendant justice à cet Auteur, il ne sera pas fâché que nous ayons éclairci certains faits qu'il n'a pas assez approfondis, & corrigé beaucoup d'autres, sur lesquels il est fautif.

(b) Toutes les deux moururent sans être mariées. « Scarron disoit de ses deux sœurs, que l'une aimoit le vin, & l'autre aimoit les hom-

mes. Il disoit aussi d'elles-mêmes, qu'il y avoit douze coureuses dans la rue de douze portes * à ne prendre ses deux sœurs que pour une. Quelqu'un étant chez lui, & voyant qu'il appelloit un petit enfant son neveu, lui demanda par quel endroit il lui étoit oncle, puisque ses deux sœurs n'étoient pas mariées; Il lui répondit qu'il étoit son neveu à la mode du Marais. » Segraisiana, édition de Paris, in-8°. 1721. page 78.

* Au Marais.

1645.

tures pour esperer une vie plus aisée , & très-différente de celle à laquelle il fut réduit. Mais ces apparences de bonheur ne tarderent pas à se démentir. Le premier coup que lui porta la fortune , ce fut la mort de sa mere. Le Conseiller se lassa bientôt du veuvage , & épousa en secondes nûces Françoise de Plaix , de laquelle il eut deux autres filles. Cette seconde femme profita de la foiblesse de son mari , qui pour me servir des termes du fils , *étoit le meilleur homme du monde , mais non pas le meilleur pere.* Elle commença de bonne heure à faire sa main en faveur de ses enfans , au préjudice de ceux du premier lit : dénatura une partie du bien , & prit des mesures pour s'approprier le reste. Le petit Scarron avoit trop d'esprit pour ne pas voir ce manége ; son âge & la vivacité de son tempérament bilieux & sanguin , ne lui permirent pas de dissimuler. Haï de sa belle-mere , il n'eut pas pour elle ces ménagemens politiques, si nécessaires dans l'état de subordination où il étoit ; son pere qui avoit la tête rompue des plaintes continuelles qu'on lui en faisoit , s'en ennuya à la fin , & sacrifiant son fils à la paix de la mai-

son ; il l'envoya à Charleville , chez un parent. Un éxil de deux ans , ayant un peu adouci l'amertume de la belle-mère , le jeune Scarron revint à Paris , où il acheva ses études , & prit le petit collet. L'état Ecclésiastique ne lui convenoit aucunement , aussi ne s'y engagea-t-il point , il n'en prit que l'habit.

rd 45.

Il ne passa pas toute sa jeunesse à Paris ; il fit le voyage d'Italie. Il pouvoit avoir alors vingt-quatre ans. Il ne démentit point le proverbe , le voyage de Rome ne le changea point , il revint tel qu'il y étoit allé , avec un goût très-vif pour les plaisirs de son âge.

Un jeune homme de cette humeur , qui n'avoit ni la sobriété , ni la tempérance d'un Anachorète , vécut fort vite. Une lympe âcre se jeta sur ses nerfs , & se joua de tout le sçavoir des Médecins : la Sciatique , le Rhumatisme , & plusieurs autres maladies , vinrent tantôt successivement , tantôt ensemble , & firent du pauvre Abbé un triste objet de compassion.

Le déplorable état dans lequel Scarron se trouva à la suite de ces maladies , & qui l'accompagna jusqu'à la

1645.

mort, est détaillé par lui-même dans l'avis qui précède *la Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde ; au combat des Parques & des Poëtes, sur la mort de Voiture*. Comme cet avis sert à son Histoire, nous croyons devoir le placer ici.

« Lecteur, qui ne m'a jamais vû, &
 » qui, peut-être, ne s'en soucie gué-
 » res, à cause qu'il n'y a pas beaucoup
 » à profiter à la vue d'une personne
 » faite comme moi, sçaches que je ne
 » me soucierois pas aussi que tu me
 » visses, si je n'avois appris que quel-
 » ques beaux esprits facécieux se ré-
 » jouissent aux dépens du misérable,
 » & me dépeignent d'une autre façon
 » que je ne suis fait : les uns disent
 » que je suis cul-de-jatte ; les autres,
 » que je n'ai point de cuisses & que
 » l'on me met sur une table, dans un
 » étui, où je cause comme une pie
 » borgne, & les autres que mon cha-
 » peau tient à une corde, qui passe
 » dans une poulie, & que je le hausse
 » & baisse pour saluer ceux qui me vi-
 » sitent. Je pense être obligé, en con-
 » science, de les empêcher de mentir
 » plus longtems. J'ai trente ans
 » passés, si je vais jusqu'à quarante,

» j'ajouterai bien des maux à ceux que
 » j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf
 » ans. (a) J'ai eu la taille bien faite,
 » quoique petite. Ma maladie l'a rac-
 » courcie d'un bon pied. Ma tête est un
 » peu grosse pour ma taille. J'ai le visage
 » assez plein, pour avoir le corps très-
 » décharné : des cheveux assez, pour
 » ne porter point de perruque. J'en ai
 » beaucoup de blancs, en dépit du
 » proverbe. J'ai la vue assez bonne,
 » quoique les yeux gros : je les ai bleus ;
 » j'en ai un plus enfoncé que l'autre,
 » du côté que je penche la tête. J'ai le
 » nez d'assez bonne prise. Mes dents,
 » autrefois perles carrées, sont de cou-
 » leur de bois, & seront bientôt de
 » couleur d'ardoise. J'en ai perdu une
 » & demie, du côté gauche, & deux &
 » demie du côté droit, & deux un peu
 » égrignées. Mes jambes & mes cuif-
 » ses ont fait premièrement un angle
 » obtus, & puis un angle égal, & eu-

(a) Scarron parle ici de ses infirmités depuis huit ou neuf ans. Cependant, dans une lettre à M. de Marigny, il dit : « Quand je songe » que j'ai été assez sain, » jusqu'à l'âge de vingt-

» sept ans, &c. » Peut-
 être parle-t-il dans cette
 lettre de différentes ma-
 ladies qui précéderent
 celle qui le réduisit dans
 l'état où il étoit à trente
 & un ans.

1645.

» fin un aigu. Mes cuisses & mon corps
 » en font un autre, & ma tête se pen-
 » chant sur mon estomach, je ne re-
 » présente pas mal à un Z. J'ai les bras
 » raccourcis, aussi-bien que les jambes,
 » & les doigts aussi-bien que les bras.
 » Enfin je suis un raccourci de la mi-
 » sere humaine (a). Voilà à peu près
 » comme je suis fait. Puisque je suis en
 » si beau chemin, je te vais appren-
 » dre quelque chose de mon humeur.
 » J'ai toujours été un peu colere, un
 » peu gourmand, & un peu paresseux.
 » J'appelle souvent mon valet sot, & un
 » peu après, Monsieur. Je ne liais per-
 » sonne, Dieu veuille qu'on me traite
 » de même. Je suis bien aise quand j'ai
 » de l'argent, je serois encore plus aise si
 » j'avois de la santé. Je me réjouis af-
 » sez en compagnie, je suis assez con-
 » tent quand je suis seul, & je sup-
 » porte mes maux assez patiemment.
 » Tel que Scarron se dépeint ici, &

(a) « Scarron étoit
 » fait comme un Z,
 » n'ayant d'autre mou-
 » vement libre, que ce-
 » lui de la langue, & de
 » la main, pour écrire
 » sur un porte-feuille
 » qu'on lui mettoit sur

» les genoux, ou sur la
 » planche qu'on met-
 » toit devant lui, sur
 » des bras de fer, atta-
 » chés à son fauteuil.
 » *Segraisiana, édition de
 » Paris, page 87.*

souffrant continuellement des maux affreux, il prit le parti des belles lettres, & adopta le genre comique, qu'il poussa jusqu'au burlesque. Tous les Ouvrages qu'il fit jusqu'à la mort, furent dans ce goût. Son Roman comique, & son Virgile travesti, sont des modeles dans ce genre. Mais comme ces Ouvrages, aussi-bien que ses Poësies mêlées, & ses nouvelles, n'ont aucun rapport à notre Histoire, nous ne parlerons que de ses Pièces de Théâtre. Mais avant d'en donner la liste, revenons à la suite de la vie de cet Auteur.

Privé de la succession de son pere (a), que sa belle-mere avoit trouvé le se-

(a) Si nous en voulons croire M. de Segrais, on pourroit attribuer en partie le malheur de M. Scarron à son peu de conduite. « Il avoit, dit-il, fait donation à ses parens du peu qu'il en avoit : mais ses parens le lui rendirent ; & il le vendit à M. Nublé, qui lui en donna six mille écus, sans savoir positivement ce qu'il valloit, & Scarron fut très-content du marché. M. Nublé alla voir ce bien qui étoit situé près d'Amboise, & à son retour

à Paris, étant allé voir Scarron, il lui dit : Vous avez cru que votre bien ne valloit que dix-huit mille francs ; il en vaut vingt-quatre par l'estimation que j'en ai fait faire : & M. Nublé l'obligea de prendre encore deux mille écus, qu'il lui donna pour acheter cette somme. M. Nublé étoit un des premiers Avocats consultants, un des plus honnêtes hommes de son tems » *Segraisiana*, page 87.

1645.


cret de s'approprier pour ses enfans. Scarron eut recours à la Poësie pour subsister. Il paroît par ses Ouvrages que nombre de personnes de la Cour lui faisoient des présens : mais le plus honorable , & celui qui lui procura le plus d'aïssance , fut une pension de quinze cent livres que la Reine Mere (de Louis XIV.) lui faisoit , & pour laquelle il prenoit la qualité de *Malade de la Reine*. On devoit joindre à cette pension , un logement qu'on ne lui donna point. Ce fut à ce sujet qu'il fit la Requête suivante.


A LA REINE;

REQUÊTE.

Scarron , par la grace de Dieu ,
 Malade indigne de la Reine ,
 Homme n'ayant ni feu , ni lieu ,
 Mais bien du mal , & de la peine :
 Hôpital allant , & venant ,
 Des jambes d'autrui cheminant :
 Des fiennes n'ayant plus l'usage :
 Souffrant beaucoup , dormant bien peu ,
 Et pourtant faisant par courage ,
 Bonne mine , & fort mauvais jeu.

Prie humblement sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le Tout-Puissant soit loué :
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement,
Et tout aussi-tôt par avance
Qu'il en fit un remerciement.


Ce remerciement imprimé,
Chez Toussaint-Quinet le Libraire,
Devôit bien être supprimé :
Mais quelqu'effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru
A force de l'entendre dire,
Il le crut lui-même, quasi ;
Vous-même, ô Reine, qu'il admire,
Ne le croyez-vous pas aussi ?


Grande Reine, n'en croyez rien :
C'est croire faux comme hérésie :
Hélas ! il s'en apperçoit bien,
Dont vainement il se soucie :
Chaque quartier, Maître Arragon,
Prend son argent comme un dragon ;

1645.

Je suis malade de la Reine,
S'écrie-t-il tout rechigné,
Mais il veut avoir la main pleine,
Tout aussitôt qu'il a signé.



Cependant ce malade exerce
Sa charge avec intégrité,
Pour servir Votre Majesté;
Depuis peu l'os la peau lui perce;
Tous les jours s'accroît son tourment,
Mais il le souffre gayement,
Il fait sa gloire de sa peine:
Et l'on peut juger sûrement,
Qu'aucun Officier de la Reine,
Ne la sert si fidèlement.

Scarron eut un Procès contre sa belle-mère, à laquelle il redemandoit une partie de la succession de son père: mais il perdit son Procès. Loret dans sa Muse Historique du 9. Juin 1652. rapporte ce fait dans les termes suivans.

Muse Historique de Loret du 9. Juin 1652.

Mon sieur Scarron, esprit insigne,
Et qui n'écrit aucune ligne,
(Du moins, en qualité d'Auteur)
Qui ne plaise fort au Lecteur:

Avoit un Procès d'importance
Au premier Parlement de France,
Lequel il a perdu tout net ;
Plusieurs opinans du bonnet ,
En faveur de sa Belle-mere ,
Ce qui le met fort en colere ,
Contre nos Seigneurs les Commis
De Madame Sainte Thémis.

Mais puisqu'un Procès sur la terre
Est quasi pire qu'une gaëtre ,
N'en avoir plus , c'est un repos ,
Dont il se plaint mal-à-propos .
Car enfin ledit personnage
Ayant contracté mariage
Avec une épouse , ou moitié
Qu'il a prise par amitié (*)
Il étoit chargé , ce me semble ,
De deux péchés fardeaux ensemble.

(*) « M. Scarron se
» maria en 1652.... il
» disoit de sa femme ,
» je ne lui ferai point
» de sottise , mais je lui
» en apprendrai beau-
» coup. . . . quoique
» sans bien , il disoit
» encore qu'ils ne lais-
» seroient pas de vivre
» commodément avec sa
» petite terre , & son
» Marquisat de Quinet.
» C'est ainsi qu'il appel-
» loit le revenu que lui
» apportoit les Ou-

» vrages que Foussaint-
» Quinet imprimoit. Ce
» mariage se fit au bout
» de deux ans : Quoi-
» que Scarron ne fut pas
» riche , néanmoins il
» étoit logé fort propre-
» ment ; & il avoit un
» ameublement de da-
» mas jaune , qui pou-
» voit bien valoir cinq
» à six mille livres ,
» avec ce qui l'accom-
» pagnoit. » *Segrais-
na , édition de Paris ,*
pages 87 & 112,

1645.

Or les foibles , & petits bras
 N'ont besoin de tant d'embarras :
 Car avec la paralysie ,
 Cruel fléau de la poésie ,
 Ce seroit un mal plein d'excès ,
 Qu'une femme avec un Procès.

Vie de M.
 Scarron , par
 M. de la Mar-
 sinière.

« Les infirmités de Scarron s'aug-
 » mentant peu à peu , il prévint qu'il
 » ne pouvoit pas aller loin. Il fut un
 » jour surpris d'un hoquet si violent ,
 » que ceux qui étoient auprès de lui ,
 » craignirent qu'il n'expirât : cepen-
 » dant ce symptôme diminua : le fort
 » du mal étant passé , *si jamais* , dit-
 » il , *j'en reviens* , *je ferai une belle*
 » *satyre contre le hoquet*. Ses amis s'at-
 » tendoient à toute autre résolution
 » qu'à celle-là , mais il fut dispensé de
 » tenir parole : il ne revint point de
 » cette maladie , & le Public a perdu
 » la satyre qu'il se proposoit de com-
 » poser. Peu avant que de mourir ,
 » comme ses parens , & ses domesti-
 » ques étoient touchés de son état , &
 » fondonnent en larmes , il ne s'atten-
 » drit point de ce spectacle , comme
 » mille autres feroient en pareil cas :
 » *Mes enfans* , leur dit-il , *vous ne*
 » *pleurerez jamais tant pour moi* , que
 je

» je vous ai fait rire. » Scarron mourut 1645.
au mois d'Octobre 1660. En voici la
preuve tirée de la Muse Historique de
Loret.

Muse Historique du seize Octobre
1660.

Scarron , cet esprit enjoué ,
Dont je fus quelquefois loué ,
Scarron , fondateur du burlesque ,
Et qui dans ce jargon grotesque
Passoit depuis plus de seize ans
Les Ecrivains les plus plaisans ;
A vû moissonner sa personne ,
Par cette faux qui tout moissonne ,
Lui qui ne vivoit que de vers ,
Est maintenant mangé des vers .
Il étoit de bonne famille ,
Il ne laisse ni fils , ni fille ,
Mais bien une aimable moitié :
Digne tout-à-fait d'amitié :
Etant jeune , charmante , & belle ,
Et tout-à-fait spirituelle .

Or comme icelui grand Critique ,
Respecta la Muse historique ,
J'ai fait ces vers tout bonnement .

1645.

Épitaphe de Scarron.

Quoique Scarron , auteur de marque ,
 De Caron ait passé la Barque ,
 Du Sieur Scarron on parlera
 Tant que le monde durera.
 Et sans graver pour lui des marbres , & des
 cuivres ,
 Il vivra long-temps dans ses Livres.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir,
 que par un jugement très-sensé de M.
 de la Martiniere , sur le Théâtre de
 l'Auteur qui fait le sujet de cet ar-
 ticle.

« Scarron n'étoit pas un homme à
 » étudier ni les règles , ni les modeles
 » du Poëme Dramatique : il n'en avoit
 » ni la patience , ni le loisir. Aristote ,
 » Horace , Plaute & Terence , lui
 » auroient fait peur , & peut-être ne
 » sçavoit-il pas qu'il y eut jamais eût
 » d'Aristophane. Il voyoit devant lui un
 » chemin frayé : la mode de ce temps
 » étoit de piller les Poëtes Espagnols :
 » Scarron sçavoit cette langue , il lui
 » étoit plus facile de moissonner dans
 » un champ , où il trouvoit déjà tout
 » préparé , que de se rompre la tête
 » à inventer un sujet , & ensuite à le

» mettre dans la règle des trois unités.
» Il commença à secouer un joug ;
» dont son esprit ennemi de toute con-
» trainte , ne pouvoit s'accommoder.
» Une Comédie alors ; n'étoit autre
» chose qu'une intrigue assez obscure
» d'abord : qui par des méprises , sou-
» vent par l'étourderie d'un Valet , par
» l'intrigue de quelque Soubrette , ou
» par un coup de hazard , s'embrouil-
» loit de plus en plus , & s'éclaircissoit
» enfin par quelque autre hazard , aussi
» peu prévu que le premier. Quelque
» Valet , mauvais plaisant pour l'or-
» dinaire , disoit quelques ridicules
» douceurs à la Suivante , qui répon-
» doit à coup-sûr dans le même style.
» Un Vieillard , & un Mari rebûté ;
» auquel on opposoit un Amant plus
» aimé qu'aimable , fournissoit quel-
» quefois une Scene , plus ou moins
» comique. Point de mœurs , point de
» caracteres , point d'unité , point de
» règle ; un Acte représentoit une en-
» trevue dans un jardin : un autre se
» passoit dans un Hôtel : souvent un
» troisième représentoit un quartier de
» la Ville , à un quart de lieue de là
» Scene du premier Acte : les anciens
» Comiques , tant Espagnols que Fran-

1645.

» çois, n'y regardoient pas de si près.
 » Des Ouvrages où rien ne gênoit
 » l'Auteur, se faisoient facilement. Une
 » imagination échauffée suffisoit pour
 » les produire. Les Espagnols étoient
 » riches de cette sorte de compositions.
 » Scarron, qui possédoit cette langue,
 » prenoit d'eux l'intrigue d'une Comé-
 » die, & n'avoit qu'à y répandre le
 » badinage, qui lui étoit si naturel :
 » ainsi une Piece de Théâtre lui cou-
 » toit peu : toutes les siennes sont des
 » sujets Espagnols ; chez lui le travail
 » consistoit, non à faire parler plai-
 » samment les personnages comiques,
 » mais à donner des expressions sérieu-
 » ses à ceux qui devoient parler sérieu-
 » sement. Le sérieux étoit une langue
 » étrangere pour lui. Le grand succès
 » de son *Jodelet Maître*, étoit une mer-
 » veilleuse amorce pour lui. Les Comé-
 » diens, qui s'en étoient bien trouvés,
 » lui demanderent avec empressement
 » de nouveaux Ouvrages : ils lui cou-
 » toient peu, il en tiroit de bonnes
 » sommes, il se divertissoit à les faire :
 « falloit-il d'autres raisons pour le
 » faire pencher vers ce travail ? »

Voici l'ordre Chronologique des Comédies de M. Scarron.

JODELET ou LE MAITRE VALET, Comédie, 1645.

1645-

LES BOUTADES DU CAPITAN MATA-MORE, Comédie en un Acte, & en vers de quatre pieds, 1646.

LES TROIS DOROTHÉES ou JODELET SOUFFLETÉ, Comédie, 1646. (a)

L'HÉRITIER RIDICULE ou LA DAME INTERRESSÉE, Comédie, 1649.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE, Comédie, 1653.

L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE ou LES GÉNÉREUX ENNEMIS, Comédie, 1654.

LE GARDIEN DE SOY-MÊME, Comédie, 1655.

LE MARQUIS RIDICULE, ou LA COMTESSE FAITE A LA HÂTE, Comédie, 1656.

Pièces posthumes, non représentées.

LA FAUSSE APPARENCE, Comédie,

LE PRINCE CORSAIRE, Tragi-Comédie,

} 1662.

(a) Cette Pièce est la même que celle intitulée : JODELET DWIL-
LISTE.

1645.

L'ART DE RÉGNER

O U

LE SAGE GOUVERNEUR,

TRAGI-COMÉDIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

Rien ne prouve plus la stérilité d'un Auteur, qu'un Ouvrage de la forme de celui-ci. Elle étoit fort commode au Sieur Gillet qui manquoit de talent du côté de l'invention, & entendoit assez mal le Théâtre. Sa Tragi-Comédie du *Triomphe des Cinq-Passions*, est également composée de cinq sujets différens. Pour donner une liaison à ceux qui forment la Pièce en question, l'Auteur dans une espèce de Prologue introduit le Gouverneur du Prince d'Athènes, qui profitant du séjour des Comédiens François, leur fait exécuter cinq petits Poèmes moraux, à la fin de chacun desquels, il fait faire les réflexions convenables, au jeune Prince, qui paroît plus satisfait, que vraisemblablement le Spectateur

n'a dû l'être. C'est au Lecteur à en décider.

1645.

Minerve, Dame Grecque, indignement deshonorée par Attale, favori de Philippe, Roy de Macédoine, & ne pouvant obtenir justice de ce Prince, qui la chasse honteusement, s'abandonne à son désespoir, & lui ôte la vie avec le même poignard, dont elle se perce ensuite le sein.

ACTE I.

M I N E R V E à Philippe.

Et pourrois-je penser que tu fusses mon Roy,

Voyant ainsi régner l'injustice chez toy ?

Non, je ne te crois point mon Prince légitime,

Philippe aime l'honneur, toi tu chéris le crime,

Et j'ose encote un coup m'obstiner en ce point,

Puisqu'il est vertueux, & que tu ne l'est point.

Non, non, ce n'est pas toi qui triomphes d'Angée, &c.

Camille, Capitaine Romain, Amant de Lucippe, va tous les soirs au camp d'Annibal, pour entretenir sa belle. Cette conduite le rend suspect au Con-

ACTE II.

1645. **ful Fabie**, (à qui l'Auteur veut accorder le titre & les prérogatives de Roy.) Il ordonne à un Exemt d'arrêter Camille. Prêt à périr, son innocence est reconnue, & il est uni pour toujours avec sa chere Maîtresse. Voilà ce que l'Auteur propose pour exemple de clémence.

ACTE III. La Mort de Pompée, & la générosité que César fit paroître en cette occasion, font le sujet du troisième Acte. Il ne faut pas croire que le Poëte ait rien emprunté de la Tragédie de M. Corneille, qui porte ce nom, pas même de celle de Chaulmer. Ici Cléopatre presse Ptolomée de faire périr Pompée. Ce Roy accablé des remords de son action, & de honte des reproches de César, tire son épée dans le dessein de s'en fraper: mais s'apercevant que ce fer est inutile dans la main chancellante, il le rompt en morceaux, & veut bien se conserver une malheureuse vie, capable d'épouvanter les Princes, & leur faire éviter de pareilles foiblesses.

ACTE IV. Le IV^e Acte représente la continence d'Alexandre. Ce Prince étouffé en un moment l'amour qu'il ressent pour Statira, fille de Darius, amante d'Oroondate.

Au

Au cinquième , le Sieur Gillet s'est efforcé de peindre la triste destinée d'un Prince trop attaché à ses richesses. Persée , Roy de Macédoine, se voit enlever des trésors , que son avarice l'empêche d'employer à sa propre défense , & il est réduit enfin à la condition d'un vil esclave.

1645.

ACTE V.

P E R S É E *seul.*

SCENE VII.

Songeant à ce discours , voyant comme il*
me traite ,

* Paul
Emile.

Sans esprit , sans raison , sans conseil , sans
retraite ,

Sans trésors , sans amis , sans force , sans
pouvoir ,

Accablé de malheur , destitué d'espoir ,
Inquiet , insensé , confus , hors de moi-même ,
Enfin que résoudrais-je en ce désordre ex-
trême , &c.

En général ce Poëme est très-mauvais : le second Acte est moins supportable que le premier : le troisième & le quatrième sont encore inférieurs , & plus remplis de platitudes , & le cinquième est le plus détestable. Bien loin de mériter l'attention d'un jeune Prince , nous croyons qu'elle seroit sifflée par le moindre Ecolier. Telle quelle est , l'Auteur l'avoit composée

Tom. VI.

H h

1645.

dans le dessein d'instruire le Roy, sous la personne du Prince d'Athenes. Il n'y a appercevoit d'autres fautes que celles de l'Imprimeur. « Je n'ai pû, » dit-il dans son Avis, les corriger, » pendant que je donnois toutes mes » veilles à l'Ouvrage que tu verras » de moi cet hyver. * C'est dans ce » Poëme, que j'ai conceu depuis » deux ans (a), que tu remarqueras » des élévations plus nobles, des con- » ceptions plus achevées, & des ex- » pressions plus nettes, & plus har- » dies, &c. »

* La mort
de Valenti-
nien & d'Isi-
dore, Tragé-
die qui ne pa-
rut qu'en
1647.

(a) Ce passage est très-
intelligible, cependant
il a fait prendre le chan-
ge à l'Auteur des Recher-
ches des Théâtres, qui
applique à l'Art de ré-
gner, ce que l'on voit

clairement que Gillet dit
de sa Tragédie de Va-
lentinien & Isidore. On
doit être plus exact lors-
qu'on fait des Recher-
ches.



L'ILLUSTRE COMÉDIEN 1645.

O U

LE MARTYRE

DE SAINT GENEST,

TRAGÉDIE

DE M. DESFONTAINES.

R Utile , Ministre de l'Empereur
Dioclétian , conseille à ce der-
mier , de faire cesser les tourmens qu'il
emploie pour détruire la Religion des
Chrétiens : il ajoute ;

R U T I L E .

Je trouve que l'on fait d'inutiles efforts
Pour guérir les esprits, d'en affliger les corps :
Cette supérieure , & plus noble partie ,
Par des effets si bas n'est point assujétie :
Elle brave ses fers , & rit de sa prison ,
Pour suivre seulement les loix de la raison.
Elle seule la dompte , elle seule est sa Reine,
Et sur elle , elle seule agit en souveraine ;
Pour ranger les Chrétiens , aux termes du
devoir ,

Une fois , ô César , fers toi de ton pouvoir :

H h ij

1645.

Fais agir la raison , laisse agir les exem-
ples ,

Tâche par la douceur de les mener aux
temples ,

Et sans plus les forcer , donne leur le loisir ,
D'examiner un peu ce qu'ils doivent choisir.

L'aspect de tes bourreaux rend leur ame in-
terdite ,

Le fer les effarouche , & le sang les irrite ;
Au lieu que ta bonté peut remettre leurs sens ,
Et faire offrir aux Dieux des vœux , & de
l'encens.

DIOCLÉTIAN.

Que faut-il pour dompter ces cœurs opi-
niâtres ?

R U T I L E .

Changer les échaffauts en superbes Théa-
tres ,

Et là leur faire voir dans la dérision

L'erreur , & les abus de leur religion.

Tu sçais combien Genest , cet illustre comi-
que

A de grâce & d'adresse en tout ce qu'il pra-
tique ,

Et qu'au gré de sa voix , & de ses actions ,

Il peut , comme il lui plaît , changer nos
passions ,

Egayer nos esprits , les rendre solitaires ,

Amoureux , méprisans , pitoyables , coleres ,

Et par un souverain & merveilleux pouvoir,
Imprimer en nos cœurs tout ce qu'il nous
fait voir.

1645.

Commande lui, Seigneur, d'exposer la Scene,
La superstition d'une troupe peu saine,
Qui se nourrit d'espoir, & pour de faux ap-
pas

Quitte l'heure qui la suit, & qui lui tend
les bras.

Ce projet est approuvé de l'empereur : on fait venir Genest & ses camarades, à qui on ordonne de représenter une Piece, dont le sujet soit le martyre de quelque Chrétien. Genest se charge de ce rôle, & en recevant par dérision le Batême, il est pénétré d'une vraie foi, par la présence d'un Ange qui ne se manifeste qu'à lui, & il vient professer la Religion Chrétienne devant Dioclétian.

*DIOCLETIAN parlant à un de
ses Courtisans.*

Cette feinte, Aquillin, commence à me
déplaire.

Qu'on cesse.

GENEST.

Il n'est pas tenu, ô César, de me taire,
Ce Seigneur des Seigneurs, & ce grand Roy
des Rois,

De qui tout l'univers doit révéler les loix,

H h iij

1645.

Sous qui l'enfer frémit, & que le Ciel adore,
 Veut que je continue, & que je parle encort.
 Sçache donc, Empereur, que ce Dieu Souve-
 rain,

De qui j'ai senti la puissance & la main,
 Lorsque je me pensois être de ses oracles,
 Vient d'opérer en moi le plus grand des mi-
 racles,

Changeant un idolâtre en son adorateur,
 Et faisant un sujet de son persécuteur.

Et je veux, ô César, qu'on sçache à l'avenir
 Que je n'ai plus de voix, qu'afin de le
 bénir.

Qu'afin de publier aux deux bouts de la
 terre,

Qu'il est seul Souverain, seul maître du ton-
 nerre,

des Cieux, des élémens, des Anges, des mor-
 tels,

Et digne seul enfin & d'encens, & d'autels.

Dioclétian irrité de la fermeté de
 Genest, le fait arrêter, & conduire en
 prison. On intercède pour ce nouveau
 Chrétien, & pour l'engager à retour-
 ner au culte des faux Dieux, on lui
 envoie Pamphile, la camarade de
 Théâtre, qu'il aime. Cette Scene a beau-
 coup de ressemblance à la Scene III.

du IV^e Acte de Polyeucte, qui se passe
entre ce dernier & Pauline : même, on
y trouve des vers à peu près sembla-
bles. Un ou deux exemples suffiront.

GENEST.

Seigneur, si ta bonté daigne écouter mes
vœux,
Accorde à Pamphilie. . . .

PAMPHILIE.

Arrête, malheureux !
Que veux-tu demander ?

GENEST.

Que sa bonté supérieure
Sauve l'autre moitié qui reste de moi-même
Et souffre, pour le moins, qu'auparavant ma
mort,

Je lui tende la main pour la mener au port.
Si j'obtiens dessus vous cette illustre victoire,
Que son heureux effet augmentera ma
gloire !

Que mon sort sera doux ! que je serai con-
tent,

Si je puis achever cet ouvrage important, &c.
Voici l'original de ce passage.

POLYEUCTE.

Seigneur, de vos bontés, il faut que je
l'obtienne,
Elle a trop de vertu, pour n'être pas Chré-
tienne :

1645.

Avec trop de mérite il vous plût la former
 Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas
 aimer,
 Pour vivre des enfers esclave infortunée,
 Et sous leur triste joug mourir comme elle
 est née.

P A U L I N E.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu sou-
 haïter ?

P O L Y E U C T E.

Ce que de mon sang, je voudrois ache-
 ter.

Le second passage est aussi marqué.
 Genest peint le ridicule des Divinités
 du Paganisme, & parle ensuite des
 grandeurs du vrai Dieu, & conti-
 nue,

Et cet ouvrage enfin si grand & si parfait,
 De ce Dieu que j'adore, est un illustre effet ;
 Oui, Madame, il en est l'auteur & le Maî-
 tre,

Je l'ignorois tantôt, il me l'a fait con-
 noître :

Et pourvû que votre ame ait désir de le
 voir,

Cette même faveur est en votre pouvoir.
 Ne la refusez pas, ma chere Pamphilie ;

Que par elle votre ame à la mienne s'allie,
Et souffrez qu'aujourd'hui, pour un si beau
lien,

1645.

J'unisse pour jamais votre cœur & le mien.
Voyez combien pour vous mon amour est
extrême.

P A M P H I L I E.

Tu m'aimes !

G E N E S T.

Oui, Madame, & bien plus que
moi-même ;

Puisque, pour vous sauver, & pour vous
acquérir,

Quelques rudes tourmens qu'il me faille
souffrir,

Quelque supplice affreux que la rage dé-
ploye,

On m'y verra courir avec beaucoup de
joye,

Pourvû que par mon sang, je vous puisse
acheter

Un bonheur qu'avec moi, vous devez sou-
haiter, &c.

Voyons présentement cet endroit
chez Corneille.

P A U L I N E.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu , mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour , ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour , daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter , tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel , je veux vous y conduire , &c.

Revenons à Genest , qui convertit Pamphile , & elle est martyrisée avec lui. On vient faire à l'Empereur le récit de leur mort. Dioclétien entre dans une espèce de délire : c'est ainsi que finit la Tragédie , qui a des beautés de détail , & qui n'est pas mal conduite.



ARTAXERXE,

TRAGÉDIE

DE M. MAGNON.

Cette Tragédie est la même, pour le fonds du sujet, que le *Coufonnement de Darié*, de M. de Boisrobert, avec cette différence que, quoique celle de M. Magnon ne soit pas sans défauts, on y trouve cependant plus d'art, & une versification plus forte que dans la première.

Darié & Ochus, fils d'Artaxerxe, Roy de Perse, cherchent à faire valoir leurs droits au trône, moins par ambition, que pour le partager avec Aspazie dont ils sont amoureux. Pour éviter une guerre intestine, le Roy interpose son autorité, & décide en faveur de Darié. Il fait plus, malgré la passion qu'il ressent pour cette même Aspazie, il la cède à cet heureux rival. Cet effort héroïque auroit dû terminer la Piece, sans la malignité de Tiribaze. Ce Ministre insolent ose lever les yeux sur Amétris, fille de son Souverain : ce

1645.

n'est pas encore là le but de ses desseins, son amour n'est qu'un prétexte pour s'assurer d'une couronne, qu'il veut porter, après qu'il aura sacrifié, avec la maison Royale, tout ce qui peut s'opposer à sa grandeur. Son intérêt demande qu'il désunisse le Roy & ses fils. Favori des uns & des autres, il y parvient facilement en réveillant la passion du Roy pour Aspazie. Darie au désespoir se révolte, par le conseil de ce traître, qui forme un troisième parti, sous le nom d'Ochus. Artaxerxe fait arrêter Darie: il est prêt à l'envoyer au supplice, lorsqu'on vient lui annoncer, que Tiribaze expirant a avoué tous ses crimes, & justifié la conduite des deux Princes. La mort du coupable rétablit la tranquillité. Le Roy consent à l'hymen de Darie, & de sa Maîtresse, & Ochus promet de ne plus troubler leur bonheur.

A cela près de cette duplicité d'action, que nous avons déjà remarqué, & du dénouement, qui est un peu précipité, on peut dire que la Piece est passablement conduite. Le caractère de Tiribaze est bien soutenu: ceux de Darie & d'Aspazie, sont pleins de noblesse, & de beaux sentimens. Atta-

xerxe n'a pas assez de fermeté. Ochus
joue un rôle très-subordonné, & Ame-
stris est absolument inutile. Voici quel-
ques morceaux de la versification.

1645.

ARTAXERXE.

ACTE I.
SCÈNE I.

Hé bien ! cher Amétris ; & vous belle
Aspazie ,

Mes fils briguent toujours le trône de l'Asie ;
Si ces impatiens aspirent d'y monter ;

Une contraire ardeur me porte à le quitter.

La fortune des Rois n'est pas la plus heu-
reuse ,

Quoiqu'un nom spécieux la rende si fa-
meuse ;

Elle est de ces beautés qui ne plaisent qu'aux
yeux.

Je souhaite un Empire à tous mes envieux.

A M E S T R I S.

Tous les Princes n'ont pas une même
fortune ;

Il est des Rois heureux.

A R T A X E R X E.

Leur disgrâce est commune ;

Un Prince n'est jamais sans l'un de ces
dangers ,

Ou d'avoir guerre ouverte avec des étran-
gers ,

Ou de sentir chez soi des factions publiques ,

Ou de voir dans sa Cour des malheurs do-
mestiques.

TIRIBAZE.

1645.

ACTE IV.

SCÈNE I.

Considérez un trône , & voyez ce haut
rang ,

Avant que d'y monter , l'on répand bien du
sang.

OCHUS.

Un sang si précieux , feroit rougir ma vie ,
Et s'il le faut verser , c'est ma dernière en-
vie.

TIRIBAZE.

Puisque vous y mettez votre félicité ,
Le bonheur de regner est toujours acheté.
Le sang en est le prix , le Ciel nous le veut
vendre ,

Le sang ne coûte rien à qui l'ose répandre :
C'est un royal spectacle à plaire aux con-
quérens ,

Qu'une couronne teinte au sang de ses pa-
rens.

Et quand l'ordre des Dieux dispose des cou-
ronnes ,

Ils ne discernent point quelles sont les per-
sonnes .

Font pour ce changement toute sorte de
choix ,

Le fils l'arrache au père , & les sujets aux
Rois.

Terminons cet extrait par un fait
anecdote très-curieux , qui nous fournit

en même temps l'occasion d'annoncer les talens de l'illustre Moliere, à qui la Comédie a tant d'obligation. Avant de paroître sur un Théâtre public, la Tragédie dont nous parlons, fut représentée par une société particulière, dont Moliere étoit un des principaux Acteurs. Voici de quelle façon l'Historien de sa vie rapporte la chose. « Le goût pour les Spectacles étoit presque général en France, depuis que le Cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux Poëtes Dramatiques. Plusieurs sociétés particulières se faisoient un divertissement domestique de jouer la Comédie. Poquelin entra dans une de ces sociétés, qui fut connue sous le nom de l'illustre Théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom, pour prendre celui de Moliere... Elle parut d'abord sur les fossés de Nesle, & ensuite au quartier Saint Paul. Ces nouveaux Comédiens qui jusques-là avoient joué pour leur plaisir, flattés par quelques succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le Jeu de Paume de la Croix Blanche, au Fauxbourg Saint Germain; mais leur

1645.

Mémoire sur la Vie & les Ouvrages de Moliere, imprimés à la tête de ses Oeuvres, édition de 1734.

1645.

» projet ne réussit pas. ARTAXERXE de
 » Magnon , imprimé pour la pre-
 » miere fois le 20. Juillet 1645. fut
 » représenté par l'*Illustre Théâtre.* »

MAGNON.

JEAN MAGNON naquit à Tournus ,
 (a) petite Ville du Mâconnois , il fit
 ses études chez les Jésuites de Lyon ;
 après avoir été quelque temps Avocat
 au Présidial de cette dernière Ville , il
 vint s'établir à Paris , & se fit connoître
 par quelques Pièces de Théâtre , dont
 la meilleure est celle dont on vient de
 lire l'Extrait , & qui fut représentée
 par l'*Illustre Théâtre* , dont Moliere ,
 son ami , étoit un des Acteurs. Dégouté
 du genre Dramatique , il résolut de
 consacrer son travail , & ses talens
 pour la Poésie , à la gloire de Dieu (b).
 « Rien que la mort , (dit-il dans l'Avis
 » au Lecteur qui précède sa Tragédie

(a) C'est par un motif de reconnaissance qu'il croyoit devoir à M. de Chandeniére, Seigneur temporel & spirituel de Tournus, & Abbé du petit Cîteau, qu'il lui a dédié sa Tragédie d'*Artaxerxe*.

(b) L'Auteur dans cet avis au Lecteur, proteste qu'il ne prétend pas blâ-

mer le Théâtre, sur-tout quand il aura ses oracles ordinaires, c'est à-dire, dans le tems de l'inimitable Corneille, du pompeux Scudery, de l'ingénieux Desmarests, du fécond Rotrou, du grave du Ryer, & du délicat Tristan... mais qu'il ne faut pas accorder ce titre de Poëte à ceux qui
 de

» de *Jeanne de Naples*) ne verra la fin
» de mon entreprise , qui est de te
» produire en dix Volumes , chacun de
» vingt mille vers , une science uni-
» verselle , mais si bien conçue , & si
» bien expliquée , que les Bibliothé-
» ques ne te serviront plus que d'un
» ornement inutile. Que si *Lucrece* ,
» pour avoir fait quelques vers sur les
» premiers principes de la Nature , s'at-
» tribue une gloire comme divine ;
» quel applaudissement universel ne
» me promettois-je pas de mon travail ,
» s'il ne me suffisoit de la satisfaction
» que j'y recevrai , & de cette récom-
» pense éternelle que j'en espère d'un
» Dieu , à qui seul je serai redevable
» d'un Ouvrage si nouveau. Cepen-
» dant je vais chercher quelque re-
» traite , où vivant dans la compa-
» nie des Maîtres de l'École Sacrée , &
» de l'école profane , je tirerai de leur
» commune substance tout ce qui peut
» rendre un homme digne du nom

1645.

n'ont fait simplement
que versifier basilement.
Il ajoute qu'il ne pré-
tend pas à cette qualité ,
& que ses Ouvrages sont
sels , qu'ils lui ont coûté

moins de peine , qu'on
n'en peut prendre à les
lire. M. Magnon pre-
noit la qualité d'Histó-
riographe du Roy.

Tome VI.

I i

1645. » qu'il porte ; & sans en exclure un
 » sexe , à qui faisant voir une science
 » universelle , hors des termes qui lui
 » semblent trop barbares , je montre-
 » rai qu'il est aussi capable que le nô-
 » tre , de la connoissance de la vé-
 » rité. »

M. Magnon n'eut pas le plaisir de voir achever l'impression de cet Ouvrage : il fut assassiné sur le Pont-Neuf le 18. ou le 20. Avril 1662. Loret nous apprend cet accident , par la Gazette du 29. Avril de la même année.

* Le Cours.-

Mais aussi-bien-là qu'aux Champs *

Se rencontre des gens méchans ,
 Des filoux , des brigands , des pestes ,
 A plusieurs gens de bien funestes :
 Et pour appuyer mon discours ,
 Un des forts Auteurs de nos jours ,
 Un des favoris du Parnasse ,
 Qui pouvoit égaler un Tasse ,
 Magnon étoit tout plein de feu ,
 Fut assassiné depuis peu ,
 C'est-à-dire , l'autre Semaine
 Vers , dit-on , la Samaritaine.

Piece de Théâtre de M. Magnon.

ARTAXERXE , Tragédie , 1645.

JOSAPHAT , Tragi-Comédie , 1646.

SÉJANUS , Tragédie , 1646.

LE MARIAGE d'OROONDATE ET DE
STATIRA , ou LA CONCLUSION DE
CASSANDRE, Tragi-Comédie, 1647.

1645.

LE GRAND TAMERLAN ET BAJAZET ,
Tragédie , 1647.

JEANNE DE NAPLES , Tragédie, 1654.

ZÉNOBIE , REINE DE PALMIRE , Tra-
gédie , 1659.

LA DAME SUIVANTE,

C O M E' D I E

D E M. D' O U V I L L E.

UNe Demoiselle de Lyon , nom-
mée Isabelle , aime un Cavalier
qui demeure à Paris , nommé Cli-
mante. Celui-ci a une Maîtresse ap-
pellée Léonor , dont il est amoureux ,
& qu'il compte épouser dans peu. Isa-
belle s'introduit chez Léonor à titre de
Suivante, & trouve le moyen de brouil-
ler Climante avec Léonor. L'effet de
cette rapture , est le mariage d'Isabelle
avec Climante , après qu'elle s'est fait
connoître pour une personne de fa-
mille , & qui a beaucoup de bien. Cette

Ii ij

1645.

Piece est assez foible de conduite , mais elle peut avoir amusé. L'Auteur dans son Épître à M. le Duc de Guise , rappelle à ce Seigneur , qu'il a voulu voir cette Comédie deux fois , & qu'elle a eu un grand succès.

L A M O R T
D É C H R I S P E
O U
L E S M A L H E U R S
D O M E S T I Q U E S
D U G R A N D C O N S T A N T I N ,
T R A G E ' D I E
D E M. T R I S T A N .

CE sujet est difficile à traiter : M. Tristan voulant éviter l'exemple de Grenaille , & ne se sentant pas assez de talent pour présenter avec décence l'amour d'une belle-mere , pour le fils de son mari , le cache de façon , que quoique Chrispe soit assez instruit de la passion qui fait agir Fausta , cependant on peut s'y tromper , & prendre

la jalousie de l'Impératrice , pour un effet de sa politique , qui la porte à empêcher l'union de ce Prince , avec Constance , fille de Licinius : l'Auteur lui sauve encore l'odieuse accusation d'inceste , & à Constantin l'inhumanité de condamner à la mort un fils innocent. Ce dernier succombe sous l'effort du poison préparé pour Constance. L'Impératrice apprenant que sa vengeance est plus complète , qu'elle ne le souhaite , & qu'elle a enveloppé son Amant avec sa Rivale , cède à ses remors , & avoue ses crimes. Constantin, peu maître d'un premier mouvement , lui ordonne d'aller les expier. Avant qu'il ait eu le temps de faire ses réflexions , on vient lui annoncer que cette Princesse a perdu la vie dans un bain. L'Empereur ne peut s'empêcher de la plaindre , & regardant cette suite de malheurs , comme un effet de la colère Divine , il prend la résolution de ne plus différer sa conversion , & de faire adorer le Dieu des Chrétiens , dans toute l'étendue de son Empire.

Nous laissons au Lecteur la liberté de juger si M. Tristan peut être excusé , d'avoir altéré avec tant d'hardiesse , un événement connu , mais

1645.

qu'il ne pouvoit rendre selon la vérité de l'Histoire. Au surplus, la Piece est foible, aussi peu liée que les autres de cet Auteur; ajoutez à cela que le sujet en est triste. Les rôles de Chrispe & de Constance sont les plus beaux: celui de Constantin n'a aucune dignité. A l'égard de Fauste, on conviendra qu'elle avoit besoin d'un Poëte plus habile, pour la rendre supportable au Théâtre. Terminons cet Extrait, par un couplet du rôle de Constance, dont les vers nous ont paru assez bien tournés. Cette Princesse veut émouvoir la pitié de Constantin en faveur de Licinie.

C O N S T A N C E.

Il est juste, Seigneur, que vous goutiez
la joie

De rétablir des jours filez d'or & de foye,
Et qu'oubliant enfin tout ce qui s'est
passé,

Vous redressiez vous-même un trône ren-
versé.

Changez par vos bontés un destin si fu-
neste;

Le plaisir de bien faire est un plaisir cé-
leste;

Et celui d'excuser , lorsque l'on peut pu-
nir ,

1645.

De rendre des Etats qu'on pouvoit retenir ,
Et libéralement remettre une couronne ,
C'est de ces grands effets , dont l'univers
s'étonne :

Et la félicité d'un spectacle si doux ,
Ne peut jamais venir que des Dieux , & de
vous.

BÉRÉNICE,

TRAGI-COMÉDIE

EN PROSE,

PAR M. DU RYER.

VOici comme l'Auteur parle de la
Tragi-Comédie , dans un Avertis-
sement qui la précède. « J'ai fait
» bien plus que je ne pensois , puisque
» j'ai fait en prose une Piece de Théa-
» tre , & qu'elle n'a pas été désagréa-
» ble. Et certes , nous en
» voyons peu , qui en aient fait deux
» avec le même succès , & à qui l'é-
» vénement de la seconde n'ait ôté une
» partie de la réputation de la première.

1645.

» Quoi qu'il en soit, c'est une course
 » que je ne voudrois pas deux fois en-
 » treprendre, & j'aime mieux me re-
 » poser au bout de la carrière, avec
 » un peu de gloire, que de recommen-
 » cer avec hazard. »

Criton, pour se soustraire à la cruauté de Phalaris, tyran d'Agrigente, se retire dans l'Isle de Crète, avec sa fille Bérénice. Le Roy de Crète, & Tarsis, fils de ce Roy, deviennent amoureux de Bérénice, qui est reconnue pour fille du Roy de Crète, & Tarsis, pour le fils de Criton. Le Roy consent au mariage de sa fille, avec Tarsis : c'est ce qui termine la Piece ; qui est assez passable. Thomas Corneille traita depuis ce sujet sous le même titre, & en vers. Il y ajouta plus d'événemens : Nous en parlerons sous l'année qu'elle parut au Théâtre.



PAPYRE

P A P Y R E ,
O U
L E D I C T A T E U R
R O M A I N ,
T R A G E D I E
D E M. M A R É C H A L.

L'Auteur de cette Tragédie a fort peu ajouté à l'Histoire Romaine. Le jeune Fabius, malgré les ordres du Dictateur Papyrius, donne une bataille & la gagne : Papyrius, à cause de sa désobéissance, veut le faire mourir, & l'armée le sauve. Voici un passage de cette Tragédie. C'est le Dictateur qui parle de la désobéissance du jeune Fabius.

P A P Y R E.

Je rappelle le sort par de nouveaux auspices,

Et lui, tente les Dieux, quand je les rens propices :

Si le sort est changé, c'est par moi, c'est par eux;
Son courage au combat à moins fait que mes vœux ;

Tome VI.

Kk

1645.

De Rome , à notre camp , j'envoyai la victoire ,

Et les Dieux dans son crime , ont pris soin
de ma gloire.

Le jeune téméraire ! il y devoit périr ,
Mais ceux que j'invoquois l'allerent se-
courir ;

Ils regardèrent moins sa gloire , que ma
honte :

Il exposoit mon camp , ils m'en ont rendu
compte.

On dira de son bras , comme de ma vertu ,
Que Papyre , & les Dieux , ont pour lui
combattu.

Z É N O B I E ,
REINE DES PALMYRÉNIENS ;
T R A G É D I E
E N P R O S E ,
PAR M. L'ABBÉ D'AUBIGNAC.

LA nature en donnant à M. l'Abbé d'Aubignac un goût décidé pour le genre Dramatique , lui avoit refusé des talens propres pour s'y exercer. Obligé de s'en tenir à la qualité de Cen-

seur, dont il s'acquittoit avec assez de goût, il se fit une grande réputation, & se rendit redoutable à tous les Poëtes qui travailloient pour la Scene Française: les plus célèbres n'étoient pas même à couvert des traits de sa critique. Ses partisans faisoient hautement son éloge, & vantoient par-tout les obligations dont le Théâtre lui étoit redevable. Ses adversaires soutenoient que cette réformation étoit l'effet qu'avoient produits les bons Ouvrages du temps, & sur-tout ceux de M. Corneille. Pour faire taire ces derniers, L'Abbé d'Aubignac crut devoir joindre l'exemple aux préceptes qu'il avoit donnés, & composa, dans ce dessein, la Tragédie qui fait le sujet de cet article. On peut dire que si le succès ne défabusa pas l'Auteur, du moins il prouva invinciblement au public, qu'une Piece très-régulière, peut en même-temps être extrêmement froide, sans intérêt, & remplie de caractères faux, & inutiles. « * Jusques-là M. l'Abbé d'Aubignac » s'étoit acquis une réputation universelle parmi les Poëtes de son temps, » par les loix qu'il leur avoit impérieusement donné pour le Théâtre: mais » il pensa la diminuer beaucoup par la

* Extrait de la Lettre de M. Bo heron à M. *** contenant un abrégé de la Vie de l'Abbé d'Aubignac & l'Histoire de ses Ouvrages: cette lettre est insérée dans la seconde partie du Tome premier des Mémoires de Litteratures de M. de Saugre.

1645.

» *Zénobie*, Tragédie en prose, qu'il
 » composa sur les règles qu'il leur avoit
 » prescrites. Ceux qu'il avoit repris
 » dans sa pratique du Théâtre, furent
 » ravis de trouver cette occasion de
 » le mépriser, pour se venger des dé-
 » fauts qu'il avoit découverts dans leurs
 » Ouvrages. Ils lui reprocherent que
 » les règles qu'il avoit données, lui
 » étoient infructueuses. Il eût même le
 » désagrément de se voir raillé à la
 » Cour, où il se yantoit par-tout d'être
 » le seul de nos Auteurs, qui eût bien
 » suivi les préceptes d'Aristote : Sur
 » quoi M. le Prince dit un jour, qu'il
 » sçavoit bon gré à l'abbé d'Aubignac
 » d'avoir si bien suivi les règles d'A-
 » ristote, mais qu'il ne pardonnoit
 » point aux règles d'Aristote, d'avoir
 » fait faire une si méchante Tragédie
 » à l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut point
 » là le seul bon mot qui rabaisa sa
 » fierté ; dans une conversation, où
 » il disoit, pour vanter sa Pièce, que
 » M. le Comte de Fiesque avoit cou-
 » tume d'appeller sa *Zénobie*, la fem-
 » me de *Cinna* : Un courtisan prit la
 » parole, & lui répondit, qu'il ne pre-
 » noit pas garde, que c'étoit avouer,
 » qu'il étoit autant au-dessous de Cor-

» néille, que la femme au-dessous de
» l'homme.»

1645.

Ce que nous venons de dire, ne peut que faire souhaiter l'extrait d'un Ouvrage, dont le nom est très-connu, & que cependant personne n'ose prendre la peine de lire.

Zabas, Prince Arabe, & Timagene, Prince Syrien, attachés aux intérêts de Zénobie par les liens de l'amour le plus discret, & le plus respectueux, se font une confiance mutuelle. Cette rivalité ne porte aucune atteinte à la générosité de leurs sentimens. Zénobie qui les ignore, les consulte sur l'état où les nouvelles insultes de l'Empereur Aurélien la réduisent: & conséquemment à leurs offres, donne à Zabas le commandement de son armée, & à Timagene celui de la Ville.

Z É N O B I E.

« Voilà le partage que je fais de ma puissance, & je mets entre vos mains les restes de ma gloire, de mes états, & de ma vie. C'est le dernier ordre que je donne: agissez maintenant, & faites les Rois avec autant de cœur, & d'adresse, que vous avez fait les Lieutenans de Zénobie. Vous êtes les mêmes qui m'avez conquis l'Egypte, après deux batailles fameuses; qui m'avez rendue maîtresse des peuples de la Gala-

K k iij

1645.

» tic , qui m'avez soumis les Bithyniens , &
 » porté mes armes, avec la terreur, jusqu'aux
 » murailles de Chalcédoine , & de Byzance.
 » Après tant de merveilleux exploits , pour la
 » gloire de mon nom , que ne puis-je espérer
 » pour le salut de ma personne ? »

A peine sont-ils sortis , qu'Iléone ,
 Confidente de la Reine , lui déclare
 la passion des deux Princes. L'austere
 vertu de Zénobie en est alarmée :
 elle se fait quelque scrupule , de les
 avoir chargé de ses ordres : mais la
 nécessité la force à vouloir ignorer un
 amour qui l'offense.

Au second Acte , on vient annoncer
 à la Reine la défaite de Zabas ; dans le
 moment , elle apprend qu'Aurélien est
 fait prisonnier. Zabas , qui arrive peu
 de temps après détruit une si flateuse
 nouvelle , & certifie que la personne ,
 qui a été prise pour l'Empereur , lui
 ressemble *assez bien d'âge , de taille ,
 & de poil , mais qu'il n'en a que ces
 apparences.* Dans cette extrémité , on
 conseille à la Reine de se sauver secré-
 tement. Après bien des contestations
 ennuyeuses , Timagene est choisi pour
 accompagner la Reine , & Zabas se
 charge à son retour de défendre la Ville
 de Palmyre.

Iléone , & Diorée, fille de Zénobie ,

ouvrent le troisieme Acte. La dernière
veut engager sa mere à se sauver.
Iléone répond que cette fuite feroit dé-
couvrir celle de la Reine.

1645.

I L É O N E .

« En servant une autre Reine , il suffiroit
de lui friser les cheveux , ou tenir un mi-
roir devant elle , la suivre au bal , & dans
les vaines pompes de la Cour. Mais Zéno-
bie doit recevoir de nous des services plus
convenables à sa vertu. »

Zabas percé de coups , vient cher-
cher un dernier asile dans le Palais de
Zénobie.

Z A B A S .

« Si je n'ai pu défendre ce sacré lieu du
repos de ma Reine , j'y rendrai les derniers
soupirs , avant que la main d'un insolent
ennemi la profane. Il faut que Zabas y
meure , & qu'il y meure les armes à la
main. . . . Je meurs content , puisqu'elle
est sauvée. Mais dites à Timagene que je
le laisse heureux , sans jalousie , & que j'ai
gardé mes sermens jusqu'au tombeau. Il
est juste qu'il la possède. . . . Il n'est pas
moins glorieux de mourir pour elle , que
de la posséder. . . . Cette possession pouvoit
être un don de la fortune , mais cette
mort est un effet de vertu , connue seu-
lement des Héros , & rarement éprouvée.
On pouvoit la posséder sans la mériter :
mais qui meurt pour elle , étoit digne d'elle.
Enfin , je donne mon sang à Zénobie , mes

K k iv

1645. » prétentions à Timagene , & mon nom à
 » la gloire de la postérité.

I L E' O N E.

» Noble & malheureux testament , écrit
 » avec des caracteres d'honneur , & de fidé-
 » lité merveilleuse.

Z A B A S.

» Quant à vous , Madame , je vous dis-
 » pense de votre parole ; mon respect n'est
 » pas obligé d'aller au-delà du tombeau , ni
 » votre parole plus loing que mon respect.
 » Vous pouvez découvrir à la Reine , les
 » secrets de mon ame : mais il faut qu'aupa-
 » ravant , elle ait sçû ma mort. Car si même,
 » en cet état , ma témérité pouvoit lui dé-
 » plaire ; je veux qu'elle me plaigne , &
 » qu'elle m'estime avant que de me con-
 » damner.

Aurélien arrive , ne trouvant point la Reine , veut obliger ses filles par la crainte des tourmens , à lui découvrir sa retraite. La mort met Zabas à couvert de cette violence.

ACTE IV. Le chagrin que la fuite de Zénobie cause à l'amoureux Aurélien , ne l'empêche pas de parcourir avec étonnement , les riches & précieux meubles dont le Palais est orné , & sur-tout le cabinet de curiosités , qui renferme ce que l'Orient produit de plus rare & de plus beau. Il apprend ensuite , que la

Reine est sa prisonniere , & que Timagene est mort à ses piés. Zénobie parle à son vainqueur avec fierté : mais la conversation finit par des invectives peu séantes. Aurélien avoue à Marcellin son confident , que malgré les duretés qui lui sont échappées , il adore la Reine , & veut qu'on l'a traite avec la distinction qui lui est due.

1645.

Zénobie reparoît au cinquième Acte, sensiblement touchée de la mort de Zabas & de Timagene. Sans pouvoir connoître auquel des deux son cœur donne la préférence , elle s'apperçoit qu'elle avoit pour ces Princes un sentiment plus fort que n'en inspire une amitié ordinaire , mais moins violent que celui que l'amour fait naître : un sentiment délicat , qui n'est point sujet aux froideurs de l'une , ni aux désordres impétueux de l'autre.

Z É N O B I E à sa Confidente.

« Vous me voyez accablée sous le débris
» de mon trône , Veuve désespérée , mere dé-
» solée , & Reine soumise à la merci de mes
» ennemis , parce que je suis vaincuë ; & je
» suis vaincuë , parce que je me trouve seule.
» Timagene est mort en me protégeant , je
» ne suis plus libre. Zabas est mort en dé-
» fendant la dernière Ville de mes états ; je

» ne suis plus Souveraine : Mourons donc
 » esclave , & dépossédée , &c. »

Marcellin craignant que l'amour que l'Empereur a pour Zénobie , ne préjudicie à sa gloire , fait entendre malignement à la Reine , que les honneurs qu'on lui rend , n'empêche pas qu'Aurélien n'ait résolu , de la faire servir à son triomphe. Il sembleroit que Zénobie pensant aussi généreusement , n'avoit pas besoin que Marcellin l'excitât à chercher une mort honorable , par une peinture vive , & outrageante de la destinée à laquelle on la réserve. La Reine se trouvant seule avec ses deux fils , se frappe d'un poignard , & ordonne aux jeunes Princes de suivre son exemple. Aurélien qui la trouve expirante , veut sacrifier à sa fureur le coupable Marcellin , & s'empporte contre Rutile qui le retient.

AURÉLIEN.

« Ha ! Rutile , c'est trop , laissez mon
 » épée. Je veux mêler le sang de ce per-
 » fide , à celui de cette Reine ; & le cou-
 » pable doit bien souffrir une peine aussi
 » tragique que l'innocente. Vangeons-là sur
 » Marcellin , & puis vangeons-là sur nous-
 » même. Immolons à ses manes par justice ,
 » celui qui l'a perdue , & par amour , celui
 » qui ne l'a pas sauvée. »

FRANÇOIS HEDELIN, fils de François Hedelin, Avocat au Parlement de Paris, & Lieutenant-Général de Némours, naquit à Paris le 17. Mars 1592. Son pere le fit venir fort jeune à Némours, où il fit ses études avec succès : ensuite son droit, & étant reçu Avocat, il exerça cette profession dans la Ville de Némours, qu'il abandonna pour venir à Paris. Il y embrassa l'état Ecclésiastique, & fut mis auprès du jeune Duc de Brezé, en qualité de Précepteur. Là, il sçût si bien se ménager auprès du Cardinal de Richelieu, oncle de ce Duc, qu'il fut pourvû de l'Abbaye d'Aubignac, Diocèse de Bourges, & de celle de Meimac, Diocèse de Limoges. Le grand monde dans lequel il se trouva tout d'un coup répandu, le mit en liaison avec les beaux esprits de son temps. Il tint un rang marqué dans la République des Lettres, par les divers Ouvrages qu'il publia, & sur tout par celui de la Pratique du Théâtre. Nous passons sa dispute avec M. Ménage, au sujet d'une Comédie de Térence, intitulée l'*Heautontimorumenas*, mais nous parlerons des différentes critiques qu'il fit de plusieurs Pièces de Théâtre de Pierre

1645.

D'AUBIGNAC.

1645.

Corneille , aux articles de ces Pièces , ainsi que des réponses qu'on y fit. Nous aurons aussi occasion de parler de quelques Tragédies , où l'Abbé d'Aubignac eut part , soit par les plans qu'il en donna , soit par ses conseils. Il mourut à Paris le 11. May 1673. âgé de quatre-vingt-un an deux mois , ayant conservé son bon sens jusqu'à sa dernière heure.

L A S Œ U R.

C O M E D I E

D. E. M. R O T R O U.

C'Est avec justice que cette Pièce est nommée Comédie : on en va juger par l'extrait suivant. Anselme , riche habitant de Nole , se trouvant en Pologne , dans une situation opulente , écrit à sa femme de le venir trouver , pour partager avec lui sa fortune. Constance , femme d'Anselme , & sa fille Aurélie , encore au berceau , s'embarquent sur un bâtiment , qui est pris par un Corsaire. Anselme reste quinze ans en Pologne , sans avoir aucune

nouvelle de sa femme & de sa fille. Au bout de ce temps , il revient à Nole , & apprend que Constance & Aurélie sont esclaves à Constantinople. A cette nouvelle , il dépêche son fils pour cette Ville , avec de l'argent pour les racheter. Ce fils nommé Lélie , arrive à Venise , & dans l'Hôtellerie où il demeure , en attendant un Vaisseau , pour passer à Constantinople, il y devient si éperduement amoureux d'une esclave , qui y sert , qu'il paye sa rançon , & l'épouse. Ensuite , loin d'aller retirer sa mere , & sa sœur de l'esclavage où elles sont , il revient à Nole , & dit à son pere que Constance étoit morte avant son arrivée à Constantinople , qu'il n'a pû racheter que sa sœur ; & lui présente cette esclave , qui s'appelle Sophie , à qui il fait prendre le nom de sa sœur Aurélie. Le pere croit aisément cette fourberie , & quelque temps après , il songe à marier ses enfans , Lélie , à Eroxene , nièce d'Orgye , riche vieillard de ses amis , & la prétenduë Aurélie , à un autre vieillard appellé Polidore. Voilà ce qui s'est passé avant que la Piece commence ; elle ouvre par Lélie , qui apprend par Ergaste son valet , qu'Anselme a conclu son mariage

2645.

avec Eroxene. Cette nouvelle le désespere. Survient Eraste, ami de Lélie, & amant d'Eroxene, à qui Lélie fait part de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, & ensuite lui conte l'histoire de son mariage avec l'esclave Sophie, qu'il fait passer pour sa sœur, sous le nom d'Aurélie. (a) Ergaste s'engage de rompre le mariage d'Aurélie avec Polidore. Le second Acte commence par une Scene entre Lélie, & Aurélie qui, impatiente de le voir, lui dit.

A U R E' L I E.

Qui vous a retenu? Il étoit temps, Lélie,
De tirer mon esprit de sa mélancolie.

L É L I E.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir altéré!

A U R E' L I E.

Quel plus grand déplaisir faut-il que votre absence?

A qui, sans aucuns biens, sans nom, sans connoissance,

Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,

Pour tout refuge enfin, ne reconnois que vous?

(a) Ces deux Scenes d'exposition sont dialoguées dans la même forme que celles des *Festivals de Scapin*. Nous en parlerons à l'article de cette Piece.

Le sort dès le berceau me déclarant la
guerre ,

De libre que j'étois en ma natale terre ,
M'en tira , pour m'ôter ce précieux trésor ,
Et m'arracha du sein qui m'allaitoit encor.
Je perdis d'un seul trait que lança sa furie ,
Ma liberté , mon nom , mes parens , ma
patrie ,

Et pour toute richesse il ne m'étoit resté ,
Qu'un cœur libre & constant , que vous m'a-
vez ôté.

Quand je croyois enfin , que changeant mon
servage ,

Ce cruel ennemi m'eût changé de visage ,
Et que le cher présent qu'il m'a fait de vos
fers ,

Dût guérir tous les maux que j'ai jamais
souffert :

Je vois qu'il entreprend ma dernière ruine ,
Et veut par le succès des maux qu'il me
destine ,

M'ôrant jusqu'à l'espoir , me dépouiller d'un
bien ,

Qui malgré lui demeure à qui ne reste rien.

Lélie rassure tendrement Aurélie ,
& lui fait part du projet concerté en-
tre lui , Erasme , & Ergaste : ce dernier
joint Anselme , & fait accroire au bon
homme , que Polidore tient de fort

1645.

mauvais discours de lui ; & tout de suite, il propose à la place de ce vieillard, Erasle , qui est au moins aussi riche ; & de plus , qui s'engage de prendre Aurélie sans dot.

A N S E L M E .

Il témoigne sans dot , vouloir bien Aurélie ?

E R G A S T E .

Non sans dot seulement , mais sans habirs encor ,

Et la croit toute nuë un si riche trésor

Que.

A N S E L M E .

Fais-le moi parler , & concluons l'affaire.

Pour l'autre , il peut ailleurs se pourvoir d'un beau-pere ;

J'ai du respect pour lui , comme il en a pour moy :

En me calomniant , il dégage ma foy ;

En recherchant ma fille , il m'a dû mieux connoître.

E R G A S T E .

Vous vous engendriez mal , c'est un fou.

A N S E L M E .

C'est un traître.

E R G A S T E .

Un fourbe.

A N S E L M E .

Un archi-fourbe.

E R G A S T E .

ERGASTE.

Un calomniateur.

1645.

ANSELME.

Un médisant.

ERGASTE.

Un lâche.

ANSELME.

Un gueux.

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Un infâme.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galère, &c.

Géronte, Bourgeois de Nole, qui revient de Constantinople, où il a racheté son fils, tombé dans l'esclavage dès sa plus tendre enfance, aborde Anselme, & après l'avoir assuré que sa femme Constance est vivante, il lui rend une lettre de sa part. Anselme surpris de cette nouvelle, croit qu'on veut le tromper, & pour confondre Géronte, il appelle Aurélie : cette dernière paroît, & Géronte la reconnoît pour l'esclave Sophie, qui servoit dans une auberge à Venise. La prétendue Aurélie dément ce fait avec assez de

Tome VI.

LI

1645.

hardiesse. Ce nouvel incident jette encore plus de perplexité dans l'esprit d'Anselme. Géronte sort pour un moment, & laisse son fils avec Anselme. Arrivent Lélie, & Ergaste: ce dernier qui apprend ce qui vient de se passer, & de plus que le fils de Géronte ne sçait que le langage Turc, paye d'effronterie, en faisant semblant d'entendre & de parler le langage de ce jeune homme: & dans la prétendue explication qu'il donne à Anselme, il lui fait défavouer tout ce que Géronte son pere a dit au sujet de Sophie. Une femme qui cherche la maison d'Anselme, s'adresse à Lélie, & se fait enfin connoître pour Constance. Lélie surpris & charmé de retrouver sa mere, l'embrasse, & après les premiers discours, il lui fait confidence de la tromperie qu'il a faite à son pere. Il lui apprend son amour pour Sophie, qu'il a fait passer pour sa sœur Aurélie, mais il lui cache son mariage avec cette personne. Constance s'attendrit pour Lélie, & lui promet de parler à Sophie, comme à sa propre fille: en effet, la prétendue Aurélie paroît avec Anselme. Constance embrasse cette fille d'un air très-affectueux. Anselme, après

sa reconnoissance avec sa femme , entre dans sa maison , suivi d'Aurélié. Lélié remercie sa mere de sa complaisance , mais il reste dans un étonnement inconcevable , lorsque Constance lui apprend que cette prétendue Sophie est véritablement Aurélié , qui a été prise du Corsaire. Lélié se désespere en apprenant qu'il a épousé sa sœur , & malgré les remors que lui causent ce crime , il sent que l'amour qu'il a pour cette même sœur , ne finira qu'avec sa vie. Lydie , gouvernante d'Eroxene , nièce d'Orgye , qui a été maltraitée par ce dernier , vient dans les premiers transports de sa colere , apprendre à Anselme qu'Eroxene est Aurélié sa fille , & qu'Aurélié est Eroxene ; que cet échange a été fait par les parens d'Eroxene , qui n'étant pas riches , avoient voulu procurer un sort heureux à leur enfant , en la plaçant chez Anselme , mais qu'ayant depuis acquis beaucoup de biens , ils avoient , pour satisfaire à leur conscience , laissé dix mille ducats à cette jeune fille. Cette double reconnoissance fait connoître que Lélié a épousé la nièce d'Orgye ; & Erasme obtient Eroxene , qui est la véritable Aurélié. Cette Piece est dans le goût

1645.

1645.

des Pièces de TERENCE, pour la multiplicité des événemens, & celle des reconnoissances, mais elle a des endroits comiques, & tels qu'on en pourroit composer une Pièce passable.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

DE M. CORNEILLE.

A La suite de Polyeucte, de Pompée, & de Rodogune, M. Corneille fit paroître Théodore. Cette Tragédie n'eut aucun succès. « On ne pût souffrir la seule idée du péril de la prostitution, & si le public étoit devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre, qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissoit. »

« Sans chercher, dit l'Auteur, des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public : il m'a été

M. de Fontenelle, Vie de M. Corneille.

M. Corneille, Epître délicate & examina.

» trop avantageux en d'autres ouvra-
 » ges , pour le contredire en celui-ci.
 » Et si je l'accusois d'erreur , ou d'in-
 » justice pour Théodore , mon exem-
 » ple donneroit lieu à tout le monde
 » de soupçonner des mêmes choses , les
 » arrêts qu'il a prononcés en ma fa-
 » veur. Ce n'est pas toutefois , sans
 » quelque satisfaction , que je vois la
 » meilleure , & la plus saine partie de
 » mes juges , imputer ce mauvais succès
 » à l'idée de la prostitution qu'on n'a
 » pû souffrir , bien qu'on sçut assez
 » qu'elle n'auroit point d'effet , & que
 » pour en exténuer l'horreur , j'aye
 » employé tout ce que l'art , & l'ex-
 » périence m'ont pû fournir de lu-
 » mières. » (a)

(a) « Dans cette dis-
 » grace , j'ai de quoi
 » congratuler à la pu-
 » reté de notre Scène de
 » voir qu'une Histoire
 » qui fait le plus bel
 » ornement du second
 » Livre des Vierges de
 » S. Ambroise , se trou-
 » ve trop licentieuse
 » pour y être suppor-
 » tée. Qu'eût-on dit ,
 » si , comme ce grand
 » Docteur de l'Eglise ,
 » j'eusse fait voir cette

» Vierge dans le lieu in-
 » fame ? Si j'eusse décrit
 » les diverses agitations
 » de son ame , pendant
 » qu'elle y fut ? Si j'eus-
 » se peint les trou-
 » bles qu'elle ressentit
 » au premier moment
 » qu'elle vit entrer
 » Dydime ? C'est là-
 » dessus que ce grand
 » Saint fait triompher
 » cette éloquence qui
 » convertit Saint Au-
 » gustin , & c'est pour

1649.

Nous convenons cependant avec M. Corneille, que ce défaut essentiel, n'est pas le seul du Poëme. La plupart des caracteres sont froids & languissans & celui de Théodore, un peu plus que les autres. « Elle n'a, dit M. » Corneille aucune passion qui l'agite, » & là, même où son zele pour Dieu, » qui occupe toute son ame, devroit » éclater le plus, c'est-à-dire, dans la » contestation avec Dydime, je lui ai » donné si peu de chaleur, que cette » Scene, bien que très-courte, ne » laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en » parler sainement, une Vierge & » Martyre sur un Théâtre, n'est autre » chose qu'un terme, qui n'a ni jam- » bes, ni bras, & par conséquent » point d'action. »

Le caractere de Valens ne sçauroit s'exeuser. C'est en effet une copie de Félix dans Polyencte, encore est-il fort au-

» ce spectacle qu'il in-
 » vite particulièrement
 » les Vierges à ouvrir les
 » yeux. Je l'ay dérobé à
 » la vue, & autant que
 » je l'ai pu, à l'ima-
 » gination de mes au-
 » diteurs, & après y avoir
 » consumé toute mon

» industrie, la modestie
 » de notre Théâtre, a
 » délayoué ce peu que
 » la nécessité de mon
 » sujet m'a forcé d'en
 » faire connoître. » Cor-
 » neille, *examen de Théod.*

deffous, puisqu'il se rabaisse à craindre sa femme, & n'ose s'opposer à ses fureurs, quoique dans le fond de l'ame, il tienne le parti de son fils.

1645

Les personnages de Placide & de Marcelle sont les plus animés, & par conséquent les plus brillans. Toute odieuse que paroît la dernière, c'est peut-être la plus supportable marâtre qu'on ait présentée sur la Scene. A l'égard de Placide, son rôle est également beau, intéressant, & soutenu d'un bout à l'autre. L'on y trouve une peinture des plus vive de l'amour le plus violent. La cinquième Scene du troisième Acte, & le quatrième Acte tout entier, sont dignes du grand Corneille : & l'on ne peut que souscrire à son sentiment, lorsqu'il dit « qu'il ne croit » pas en avoir fait aucun, où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent Acteur. » Malgré cela cette Tragédie ne s'est point relevée de sa première chute : aucun Théâtre de Paris n'a osé la reprendre, elle ne l'a été que par des troupes de Provinces, où elle a passablement réussi.

1645.

LE CURIEUX

IMPERTINENT

OU

LE JALOUX;

COMÉDIE POSTHUME

D'UN FRÈRE DE BROSSÉ. (a)

IL n'est pas bien certain si cette Comédie a été représentée. Voici comment Brosse, Auteur des Innocents coupables, de la Stratonice, de l'Aveugle clairvoyant, &c. en parle dans son avis au Lecteur.

« C'est assez pour que tu l'admire ;
 » de t'assurer que son Auteur l'a com-
 » posé à l'âge de treize ans : je n'y ai
 » rien ajouté en la donnant au public,
 » que mon nom : ~~En~~ que quelques
 » petits défauts qui s'y trouvent, & que
 » j'y ai laissez à dessein, te soient des
 » témoignages, que les belles choses
 » qui s'y rencontrent, ne viennent pas

(a) L'Auteur des Recherches sur les Théâtres de France, donne celle-ci à l'Auteur des Innocents coupables, &c.

de

» de ma réforme : car outre que mon
 » génie n'a pas plus de force, que celui
 » de l'Auteur en avoit en son enfance ,
 » c'est que depuis sa mort il ne ma été
 » possible de lire d'un œil sec deux
 » pages de son manuscrit , je l'ay don-
 » né à l'Imprimeur tel que je l'ay reçu
 » de la main de celui à qui tu le dois ,
 » duquel si tu désire d'apprendre le
 » nom , sçache qu'il étoit mon frere ,
 » & que je me nomme Brosse. »

1645.

Anselme, Bourgeois de Florence & mari de Clindore, la plus belle personne de la Ville, & qu'il aime éperduement, ne peut se figurer qu'une belle femme puisse être toujours sage : & voici comment il s'exprime, en priant un de ses amis nommé Lotaire, de lui faire le plaisir d'éprouver Clindore.

A N S E L M E.

On estime Clindore un miroir de constance ,
 On dit qu'elle est l'honneur des Dames de Florence
 Que son esprit toujours a le vice abattu ,
 Qu'elle est la Candeur même & la même vertu :
 Mais tout cela me choque , & je ne sçaurois croire
 Qu'une femme ait jamais mérité tant de gloire ;

Tome VI.

M m

1645.

Elle garde toujours quelque secret poison
 Et l'homme peut douter avec juste raison ,
 Si la terre contient en toute son enceinte ,
 Une femme qui soit sans malice & sans
 feinte.

Lotaire a beau combattre le dessein
 d'Anselme , celui-ci persiste toujours
 dans la même résolution : & finit ainsi
 son discours.

ANSELME.

Quoi qui puisse arriver ; je veux sçavoir
 combien

Peut résister de temps une femme de bien.

Lotaire se rend aux instances d'Anselme , & trouve Clindore toute disposée à écouter ses galanteries : ils conviennent ensemble de tromper *le Curieux impertinent* , & tout réussit au gré de ces deux Amans ; Anselme demande pardon à sa femme de ses soupçons jaloux , & remercie Lotaire de ses soins , en le nommant *le plus parfait des hommes*.

LOTAIRE répond à *Anselme*.

Et je vous puis nommer sans être injurieux ,

Le plus impertinent de tous les Curieux.

Cette Comédie n'est pas bonne, mais

elle auroit pû passer dans le nombre de celles de son temps : on trouve dans cette Comédie des vers assez passables : les suivans serviront d'exemple.

1645.

La honte est le rempart de l'honneur d'une femme ,

.....
L'or ne se corrompt point & peut corrompre tout.

A I M E R
SANS SÇAVOIR QUI ,
C O M E' D I E
D E M. D' O U V I L L E .

Albert Saladori en mourant , laisse sa femme Isabelle enceinte. Il ordonne par son testament que si elle accouche d'une fille , cette fille n'aura que dix mille écus à prendre dans la succession , & que le surplus appartiendra à Oronte Saladori son oncle , & frere du Testateur. Isabelle met au jour une fille , mais pour lui conserver toute la succession de son pere , elle fait courir le bruit qu'elle

M m ij

1645.

est accouchée d'un garçon ; & lui donne le nom de Périandre. Malgré ces soins , cet enfant meurt au bout de quatre mois ; pour réparer cet accident , Isabelle lui substitue une petite fille du même âge , appelée Emilie , qu'elle a acheté des Corsaires ; & continue à l'élever sous le même habit , & le nom de Périandre. Les précautions de la Veuve ne peuvent exempter la jeune fille de payer son tribut à l'Amour ; elle devient éprise d'un Cavalier Siennois , nommé Hortance , & sans lui découvrir la vérité de son sexe , elle lui fait accroire qu'une Demoiselle de ses parentes appelée Célie , qui lui ressemble fort , a beaucoup d'inclination pour lui. Hortance prie Périandre de lui ménager une entrevue avec cette charmante personne. Périandre y consent , & se trouve au rendez-vous sous ses habits de fille. Sa beauté ne manque pas de produire tout l'effet possible sur le Cavalier , qui dès ce moment lui offre son cœur & sa main. La fausse Célie y consent , à condition que le mariage se fera secrètement , ainsi que les visites , de crainte de ses parens ; Hortance est trop amoureux pour faire des réflexions , ou des

difficultés sur les conditions qu'on lui prescrit. Enchanté d'un tel bonheur, rien n'altère la douceur de ce tendre commerce, le prétendu fils d'Albert, sous les habits de son sexe, & le nom de Célie, continue à voir Hortance, dont il est le Confident, en reprenant l'habit de Périandre; sur ces entrefaites Tamire Manetti, frere d'Isabelle, épouse d'Albert, en qualité d'Oncle & de Tuteur du jeune Périandre, conclut son mariage avec Lucile, fille unique d'Anselme Papparoni. C'est par cette situation que la Piece commence. Périandre, dans l'impossibilité de pouvoir remplir les desirs de son Tuteur, & de Lucile, cherche les moyens d'éviter leur persécution. D'un autre côté, la fille d'Anselme est recherchée par un jeune homme appelé Alphonse, & par Oronte Saladori, frere d'Albert, dont nous avons parlé: Alphonse regardant Périandre comme le Rival le plus dangereux, le joint pour le faire expliquer: Périandre l'assure qu'il ne prétend rien au cœur de Lucile, attendu que le sien est engagé, & que d'ailleurs il a des raisons particulières qui le dispensent d'obéir à son Tuteur.

M m ij

1645.

Alphonse , tranquille de ce côté , ne songe plus qu'à gagner le cœur de sa belle , prévenu en faveur de Périandre , & faire cesser les empressements d'Oronte. La voye de l'enlèvement lui paroît la plus courte , & la plus propre à son dessein ; il employe les Domestiques d'Anselme , & le nom de Périandre pour y faire consentir Lucile , mais Anselme qui survient en empêche l'exécution ; il fait arrêter Alphonse ; Argant , Cavalier Espagnol , ami de ce dernier , lui représente en vain que ce jeune homme est d'une honnête famille ; Oronte , qui se trouve présent à cette explication , reconnoît Alphonse pour Léandre son fils , qui lui a été enlevé dès l'âge de deux ans , avec sa petite sœur qui n'avoit que quatre mois.

Pendant ce temps-là , des personnes mal intentionnées font entendre à Hortance que Périandre le trompe , & que sa prétendue Célie , qui se cache avec tant de soin , n'est qu'une aventuriere. Cet avis jette Hortance dans un mortel désespoir ; sans ménager Périandre , ni écouter ses excuses , il le force à lui dire qu'elle est cette belle qu'il aimè depuis longtemps sans la

connoître. Périandre ne pouvant plus
continuer sa ruse , avoue que c'est
elle qui , sous le nom de Cécile , est ma-
riée avec Hortance ; les éclaircisse-
mens qu'elle donne ensuite sur sa nais-
sance & ses aventures , la font recon-
noître pour cette même Emilie , fille
d'Oronte , & sœur de Léandre , qui
a été ravie dès le berceau. Ce bon
pere embrasse ses enfans , & applau-
dissant à leur choix , unit Emilie
avec Hortance , & Léandre avec Lu-
cille.

LES MORTS VIVANS,

COMEDIE

DE M. D'OUVILLE.

Lucidor , Gentilhomme Vénitien ,
étant à Alexandrie , y devient
amoureux de Florante , fille d'une
rare beauté , élevée dans la secte de
Mahomet. Il s'en fait aimer , mais
obligé de retourner dans sa patrie ,
après avoir fait instruire Florante des
vérités de la Religion Chrétienne , &
qu'elle a été Baptisée , il l'enlève ; le

M m iv

1645.

Vaisseau sur lequel ces Amans s'embarquent fait naufrage auprès d'une Isle où ils se sauvent, mais séparément l'un de l'autre, & il paroît à Lucidor que Florante sert de victime dans un sacrifice que les Habitans de cette Isle font à leurs Dieux. Le cœur pénétré de douleur, Lucidor s'embarque sur un nouveau Vaisseau, & arrive à Antioche, il fait connoissance en cette Ville d'une jeune Dame fort belle, nommée Crisante, qui depuis quelque temps avoit perdu son mari, qui s'étoit noyé en voulant passer d'un Vaisseau dans un autre. Ces deux personnes affligées se consolent mutuellement de leurs peines; enfin Crisante propose à Lucidor de venir demeurer chez elle à Naples. Arrivé dans cette Ville, Crisante offre à Lucidor de l'épouser & de le rendre maître d'une riche dot. Lucidor toujours sensible au souvenir de Florante, refuse longtems cet avantage: mais les charmes présens de Crisante & la tendre persévérance de cette aimable personne, le font enfin résoudre à lui donner la main; & ce jour est marqué par celui qui ouvre la Pièce. Cette exposition se fait par Adrasle, ami de

Lucidor , & un nommé Filandre , Sal-
timbanque , cause en partie de la mort
de Florante. Léandre , Gentilhomme
Napolitain , qui aime Crisante , & qui
a appris son mariage avec Lucidor ,
dit à son valet Fabrice , que pour re-
tarder cet himen , il a fait publier
que Tersandre , le mari de Crisante est
revenu à Naples , & que pour soute-
nir cette supposition , il a pratiqué un
certain Jancole qui ressemble beaucoup
à Tersandre. Tandis que Léandre pré-
pare cette fourberie , Palmerin , Maî-
tre d'Hôtel de Crisante , fait l'achat
d'une esclave nommée Dorise , qu'il
présente à sa Maîtresse ; Crisante prend
tout d'un coup une si grande amitié
pour Dorise , qu'elle lui fait part de ses
plus secrets sentimens , elle lui parle de
Lucidor , & l'engage à voir ce der-
nier , pour sonder ses sentimens pour
elle , cependant le vrai Tersandre re-
paroît à Naples , mais il a bien de la
peine à se faire reconnoître , attendu
qu'on le prend pour Jancole , & qu'on
a découvert l'imposture de ce dernier ;
mais enfin , Tersandre donne des preu-
ves si évidentes de son existence , qu'il
rentre dans sa maison avec Crisante.
Cet événement est suivi de la recon-

noissance de Dorisè avec Lucidor , qui se trouve être Florante ; Lucidor charmé de retrouver cette personne qu'il aime toujours , s'unit avec elle par les liens de l'hymen. Sans une grande attention , on ne peut guères suivre l'intrigue de cette Piece ; qui est très-mal versifiée , mais cependant assez passable pour les temps où les événemens tenoient lieu de tout autre Art ; dans un Poème Dramatique.

Fin du Sixième Volume.



T A B L E

ALPHABÉTIQUE,

*Des Pièces de Théâtre dont les Ex-
traits se trouvent dans ce Sixième
Volume.*

- A**bsent (L') chez soy , Comédie , 1643.
de *d'Ouville* , page 260.
- Agis , (La mort d') Tragédie , 1642. de
Guérin de Bouffal , 209.
- Aimer sans sçavoir qui , Comédie , 1645. de
d'Ouville , 411.
- Alcandres , (Les deux) Tragi-Comédie ,
1640. de *Boisrobert* , 100.
- Alcidiane , ou les quatre Rivaux , Tragi-
Comédie , 1642. par *Des Fontaines* , 173.
- Alcionée , Tragédie , 1639. de *Du Ryer* , 27.
- Alexis , (Saint) ou l'illustre Olympie , Tra-
gédie , 1644. de *Des Fontaines* , 290.
- Alinde , Tragédie , 1642. de *la Mesnar-
diere* , 183.
- Amante (L') ennemie , Comédie , 1642. de
Sallebray , 209.
- Andromire , Tragi - Comédie , 1641. de
Scudery , 140.
- Aristotime , Tragédie , 1642. de *le Vert* , 180.

- Arminius *ou les Freres ennemis* , Tragi-Comédie , 1642. de *Scudery* , page 224.
- Artaxerxe , Tragédie , 1645. de *Magnon* ,
371.
- Art (L') de régner , *ou le Sage Gouverneur* , Tragi-Comédie , 1645. de *Gillet de la Tessonnerie* ,
358.
- Axiane , Tragi-Comédie en prose , 1643. de *Scudery* ,
263.
- Béliffaire , Tragi-Comédie , 1641. de *Des Fontaines* ,
147.
- Béliffaire , (Le) Tragédie , 1643. de *Rotrou* ,
261.
- Bérénice , Tragi-Comédie en prose , 1645. de *Du Ryer* ,
383.
- Blanche de Bourbon , Reine d'Espagne , Tragi-Comédie , 1641. de *Regnault* , 161.
- Carthage , (Le Sac de) Tragédie en prose , 1642. de *Puget de la Serre* ,
219.
- Catherine , (Le Martyre de Sainte) Tragédie en prose , 1643. de *Puget de la Serre* ,
247.
- Catherine , (Sainte) Tragédie , 1644. de *Saint Germain* ,
305.
- Célie , *ou le Viceroy de Naples* , Comédie , 1645. de *Rotrou* ,
326.
- Chrispe , (La Mort de) *ou les malheurs domestiques du Grand Constantin* , Tragédie , 1645. de *Tristan* ,
380.
- Cinna , *ou la Clémence d'Auguste* , Tragédie , 1639. de *Corneille* ,
91.
- Clarice ; Comédie , 1641. de *Rotrou* , 144.

DES PIÈCES. 421

- Clarimonde , (La) Tragi-Comédie , 1640.
de *Baro* , page 98.
- Cléomene , Tragédie , 1639. de *Guerin de
Boufcal* , 90.
- Climene , (La) ou le Triomphe de la Vertu ,
Tragi-Comédie en prose , 1643. de *Puget
de la Serre* , 245.
- Crisante , Tragédie , 1639. de *Rotrou* ,
41.
- Curieux (Le) impertinent , ou le Jaloux ,
Comédie , 1645. d'un frere de *Brosse* , 408.
- Cyminde , ou les deux Victimes , Tragi-
Comédie , 1642. de *Colletet* , 192.
- Dame (La) Suivante , Comédie , 1645. de
d'Ouville , 379.
- Darie , (Le Couronnement de) Tragi-Co-
médie , 1641. de *Boisrobert* , 162.
- Didon , (La vraie) ou Didon la chaste ,
Tragédie , 1642. de *Boisrobert* , 203.
- Edouard , Tragi-Comédie , 1639. de *la Cal-
prenede* , 79.
- Egyptienne , (La belle) Tragi-Comédie ,
1642. de *Sallebray* , 203.
- Erigone , Tragi-Comédie , 1639. de *Des-
marests* , 17.
- Esclave , (La belle) Tragi-Comédie , 1643.
de *l'Estoille* , 249.
- Esprit (L') Follet , Comédie , 1641. de
d'Ouville , 159.
- Esther , Tragédie , 1643. de *Du Ryer* ,
246.
- Eudoxe , Tragi-Comédie , 1640. de *Scu-
dery* , 95.

- Europe , Comédie Héroïque , 1643. de
Desmarests , page 266.
- Eustache , (Saint) Tragédie , 1639. de
Baro , 19.
- Eustache , (Le Martyre de Saint) Tragé-
die , 1642. de *Desfontaines* , 175.
- Fausles , (Les) vérités , ou Croire ce qu'on
ne voit pas , & ne pas croire ce qu'on
voit , Comédie , 1642. de *d'Ouville* , 220.
- Fils (Le) délavoué , ou le Jugement de
Théodoric , Roy d'Italie , Tragi-Comé-
die , 1641. de *Guérin de Boufcal* , 148.
- Folie , (La) du Sage , Tragi-Comédie ,
1644. de *Tristan* , 275.
- Francion , Comédie , 1642. de *Gillet* , 177.
- Freres Rivaux , (Les véritables) Tragi-
Comédie , 1641. de *Chevreau* , 156.
- Galantes (Les) vertueufes , Tragi-Comé-
die , 1642. de *Desfontaines* , 208.
- Herménigilde , Tragédie , 1643. de *la Cal-
prenede* , 242.
- Hérode , (La mort des Enfans d') ou la
suite de Mariamne , Tragédie , 1639. de
la Calprenede , 15.
- Horace , Tragédie , 1639. de *Corneille* , 1.
- Ibrahim ou l'Illustre Bassa , Tragi-Comé-
die , 1642. de *Scudery* , 191.
- Illustre , (L') Comédien , ou le Martyre
de Saint Genest , Tragédie , 1645. de
Desfontaines , 363.

DES PIÈCES. 423

- Inceste (L') supposé , Tragi - Comédie ,
1639. de *la Caze* , page 90.
- Injustice (L') punie , Tragédie , 1641.
de *Du Teil* , 137.
- Innocent (L') exilé , Tragi - Comédie ,
1640. de *Chevréau* , sous le nom de
Provais , 99.
- Innocent (L') malheureux , ou la Mort
de *Crispe* , Tragédie , 1639. de *Gre-*
naille , 85.
- Innocents (Les) coupables , Comédie 1645.
de *Broffe* , 320.
- Jodelet ou le Maître Valet , Comédie ,
1645. de *Scarron* , 327.
- Iphigénie , Tragédie , 1640. de *Rotrou* ,
105.
- Jugement (Le) de Paris , & le Ravisse-
ment d'Helene , Tragi-Comédie , 1639.
de *Sallebray* , 54.
- Jugement , (Le) équitable de Charles le
Hardy , dernier Duc de Bourgogne , Tra-
gédie , 1644. de *Maréchal* , 280.
- Marguerite de France , Tragi - Comédie ,
1640. de *Gilbert* , 118.
- Marie Stuard , Reine d'Ecosse , Tragédie ,
1639. de *Regnault* , 58.
- Mauzolée , (Le) Tragi-Comédie , 1639.
de *Maréchal* , 47.
- Méléagre , Tragédie , 1640. de *Benserade* ,
112.
- Menteur , (Le) Comédie , 1642. de *Cor-*
neille , 230.

424 T A B L E

- Menteur , (La suite du) Comédie , 1643.
de *Corneille* , page 270.
- Mirame , Tragi-Comédie , 1639. de *Desmarests* , 59.
- Morts (Les) vivans , Comédie , 1645. de
d'Ouville , 415.
- Oroondate , ou les Amans discrets , Tra-
gi-Comédie , 1645. de *Guérin de Bouf-
cal* , 315.
- Orphée , (Le Mariage d') & d'Euridice ,
ou la Grande Journée des Machines ,
Tragédie , 1640. de *Chappoton* , 101.
- Palene , Tragi-Comédie , 1640. de *Boisro-
bert* , 110.
- Papyre ou le Dictateur Romain , Tragédie ,
1645. de *Maréchal* , 385.
- Parthénie , Tragi - Comédie , 1641. de
Baro , 134.
- Perfide , ou la suite d'Ibrahim Bassa , Tra-
gi-Comédie , 1644. d'un *Anonyme* ; 289.
- Phaëton , (La chute de) Tragédie 1639.
de *Tristan l'Hermitte de Vozelle* , 51.
- Phalante , Tragédie , 1641. de *la Calpre-
nede* , 145.
- Philoclée & Téléphonte , Tragi-Comédie ,
1642. de *Gilbert* , 221.
- Policrite & la mort du Grand Promédon ,
ou l'Exil de Nérée , Tragi-Comédie , 1639.
de *Gillet de la Tessonnerie* , 78.
- Polycuëte ,

DES PIÈCES. 425

- Polyeucte , Martyr , Tragédie Chrétienne ,
1640. de *Corneille* , page 121.
- Pompée , (La Mort de) Tragédie , 1641.
de *Corneille* , 163.
- Proserpine , (Le Ravissement de) Tragédie,
1639. de *Claveret* , 12.
- Quichot (D.) de la Manche , seconde partie , Comédie , 1639. de *Guérin de Bonfiscal* , 21.
- Quixaire , (La) Tragi-Comédie , 1639. de
Gillot de la Tessonnerie , 14.
- Rodogune , Tragédie , 1644. de *Gilbert* ;
296.
- Rodogune , Princesse des Parthes , Tragédie , 1644. de *Corneille* , 311.
- Roxane , Tragédie , 1639. de *Desmarests* ,
50.
- Roxelane , Tragi-Comédie , 1643. de *Desmares* ,
248.
- Sancho Panfa , (Le Gouvernement de)
Comédie , 1641. de *Guérin de Bonfiscal* ,
139.
- Saül , Tragédie Sainte , 1639. de *Du Ryer* ,
74.
- Scipion , Tragi-Comédie , 1639. de *Desmarests* ,
42.
- Sénèque , Tragédie , 1644. de *Tristan* , 307.
- Sœur , (La) Comédie , 1645. de *Rotrou* ,
396.
- Stratonice , (La) ou le Malade d'Amour ,
Tragi-Comédie , 1644. de *Brosse* , 287.

Théodore , Vierge & Martyre , Tragédie Chrétienne , 1645. de <i>Cornelle</i> ,	p. 404.
Thésée <i>ou</i> le Prince reconnu , Tragi-Comé- die en Prose , 1644. de <i>Puget de la Ser- re</i> ,	284.
Thomas Morus <i>ou</i> le Triomphe de la Foy & de la Constance , Tragédie en Prose , 1641. de <i>Puget de la Serre</i> ,	149.
Timoléon , (Le Grand) de Corinthe , Tra- gi-Comédie , 1641. de <i>Saint Germain</i> ,	136.
Triomphe (Le) des Cinq Passions , Tragi- Comédie , 1641. de <i>Gillet de la Tiffon- nerie</i> ,	172.
Troade , (La) Tragédie , 1640. de <i>Salle- bray</i> ,	104.
Virginie (La) Romaine , Tragédie , 1645. de <i>le Clerc</i> ,	316.
Zénobie , Reine des Palmyréniens , Tragé- die en Prose , 1645. de <i>l'Abbé d'Aubi- gnac</i> ,	386.

*Fin de la Table des Pièces de Théâtre,
contenues dans ce Volume.*

AUTEURS

*Dont on trouve la Vie, & le Catalogue
des Ouvrages, dans ce Sixième
Volume.*

AUBIGNAC, (François Hedelin,
Abbé d') né le 17. Mars 1592. mort
le 11. May 1675. page 395.

BENSERADE, (Isaac de) né en 1612.
mort le 15. Octobre 1691. 113.

CLERC, (Michel le) né en 1622. mort
le 8. Décembre 1691. 319.

COLLETET, (Guillaume) né le 12.
Mars 1596. mort le 19. Février 1659.
193.

ESTOILLE, (Claude de l') Sieur du
Sauffay, né vers 1602. mort en 1652.
257.

GILBERT, (Gabriel) mort vers l'an
1675. 120.

MAGNON, (Jean) mort le 18. ou le
20. Avril 1662. 376.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules
Pilet de la) mort le 4. Juin 1663. 190.

N n ij

428 T A B L E, &c.

SCARRON, (Paul) né en 1610. mort
en Octobre 1660. 347.

SERRE, (Jean Puget, de la) né vers
1600. mort en Juillet 1665. 150.

Fin de la Table des Auteurs.

A C T E U R.

JODELET, (Julien Geoffrin dit) mort
à la fin de Mars 1660. page 239.







